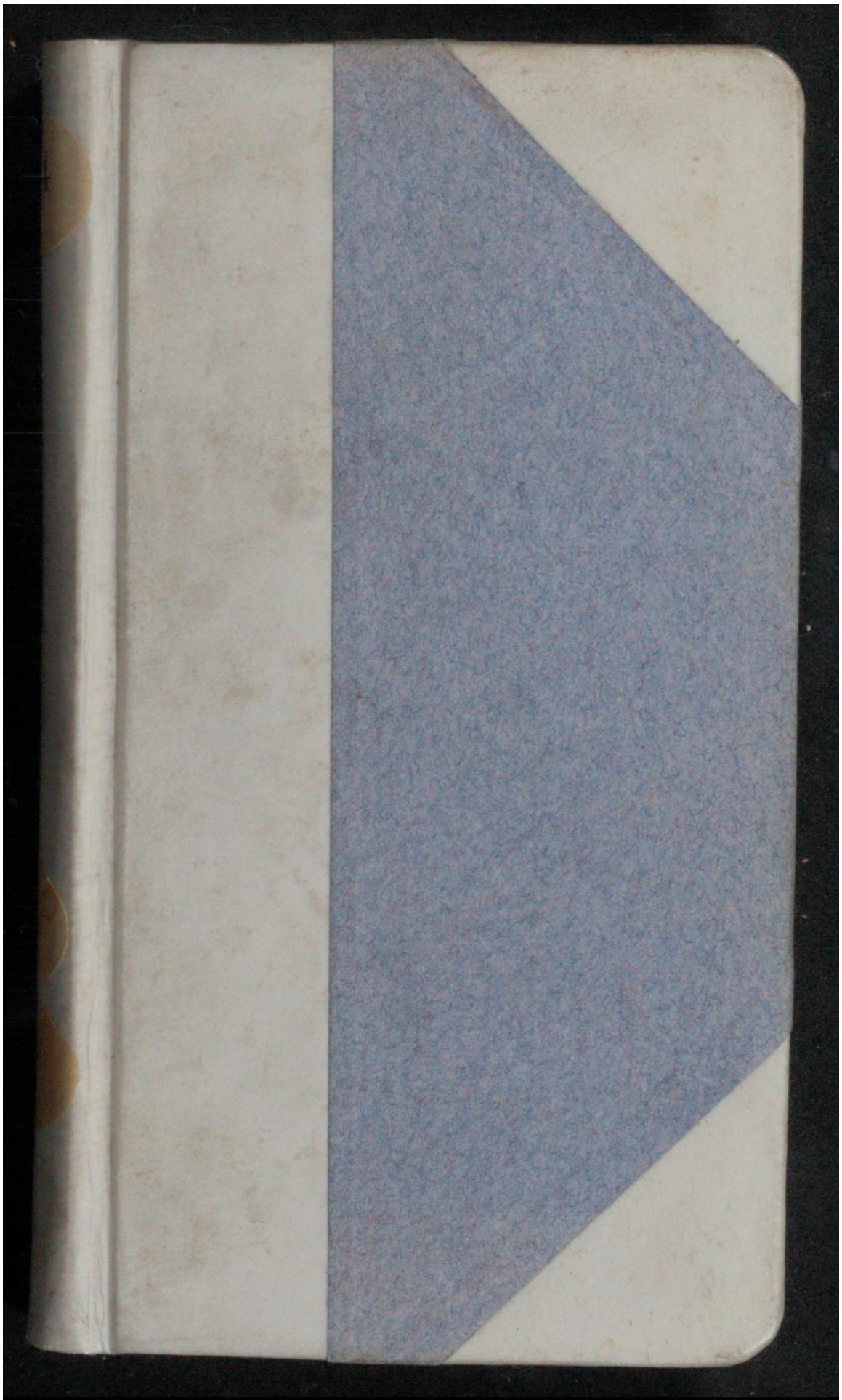
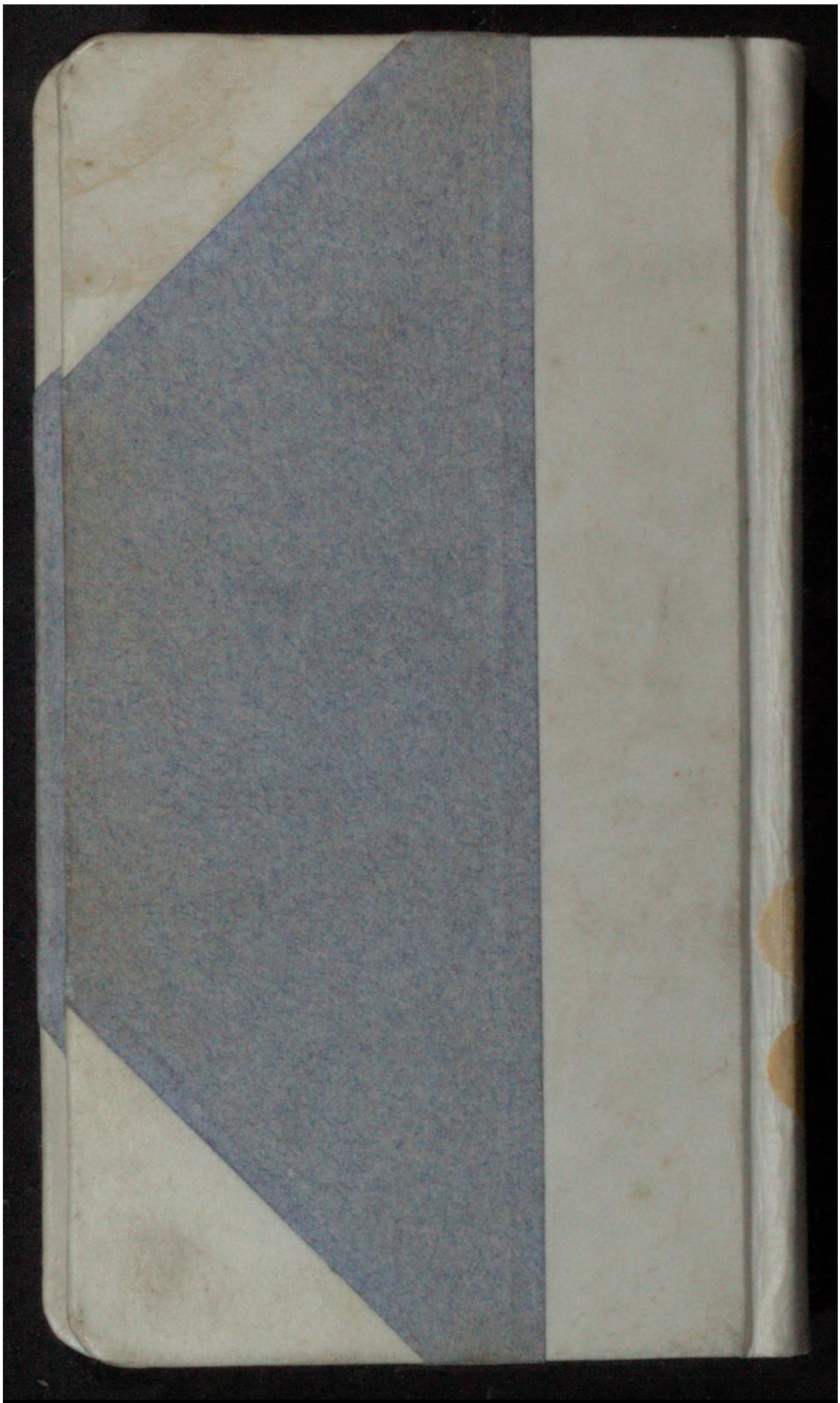
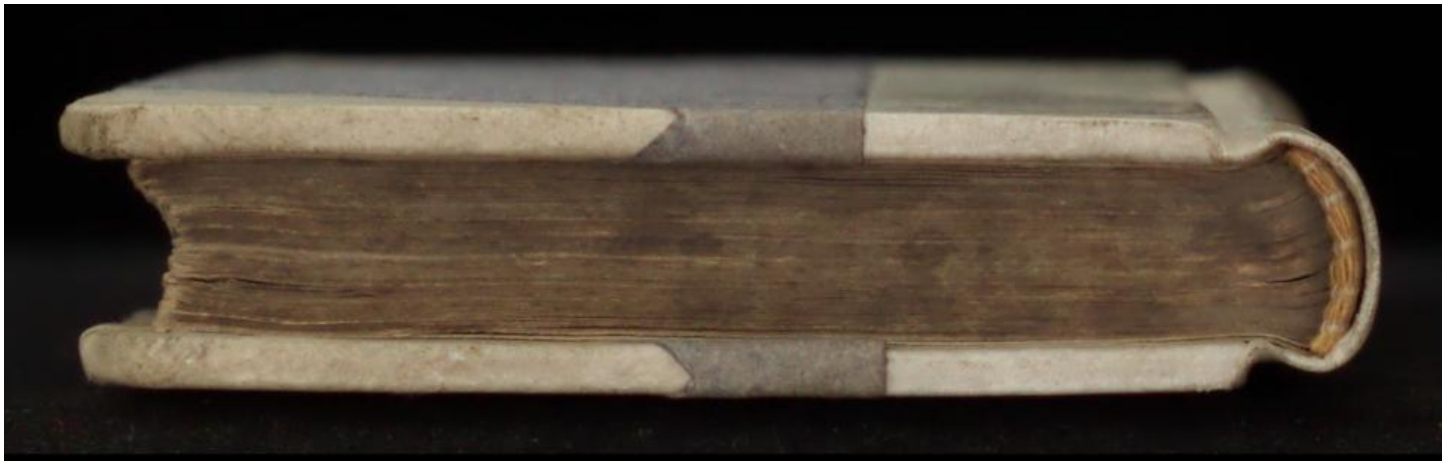


Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

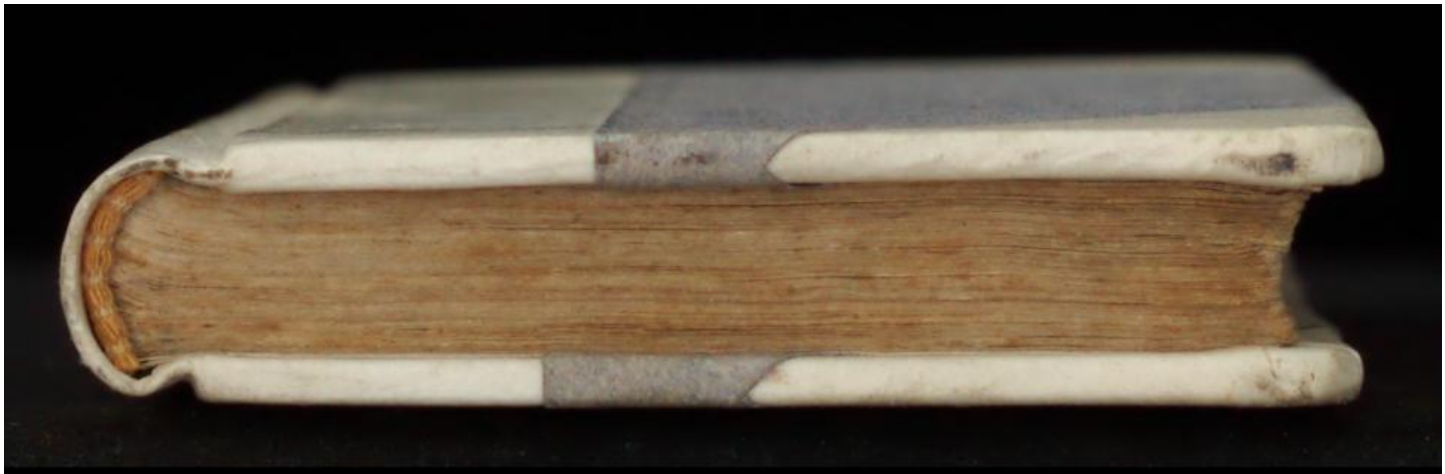
Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17



Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

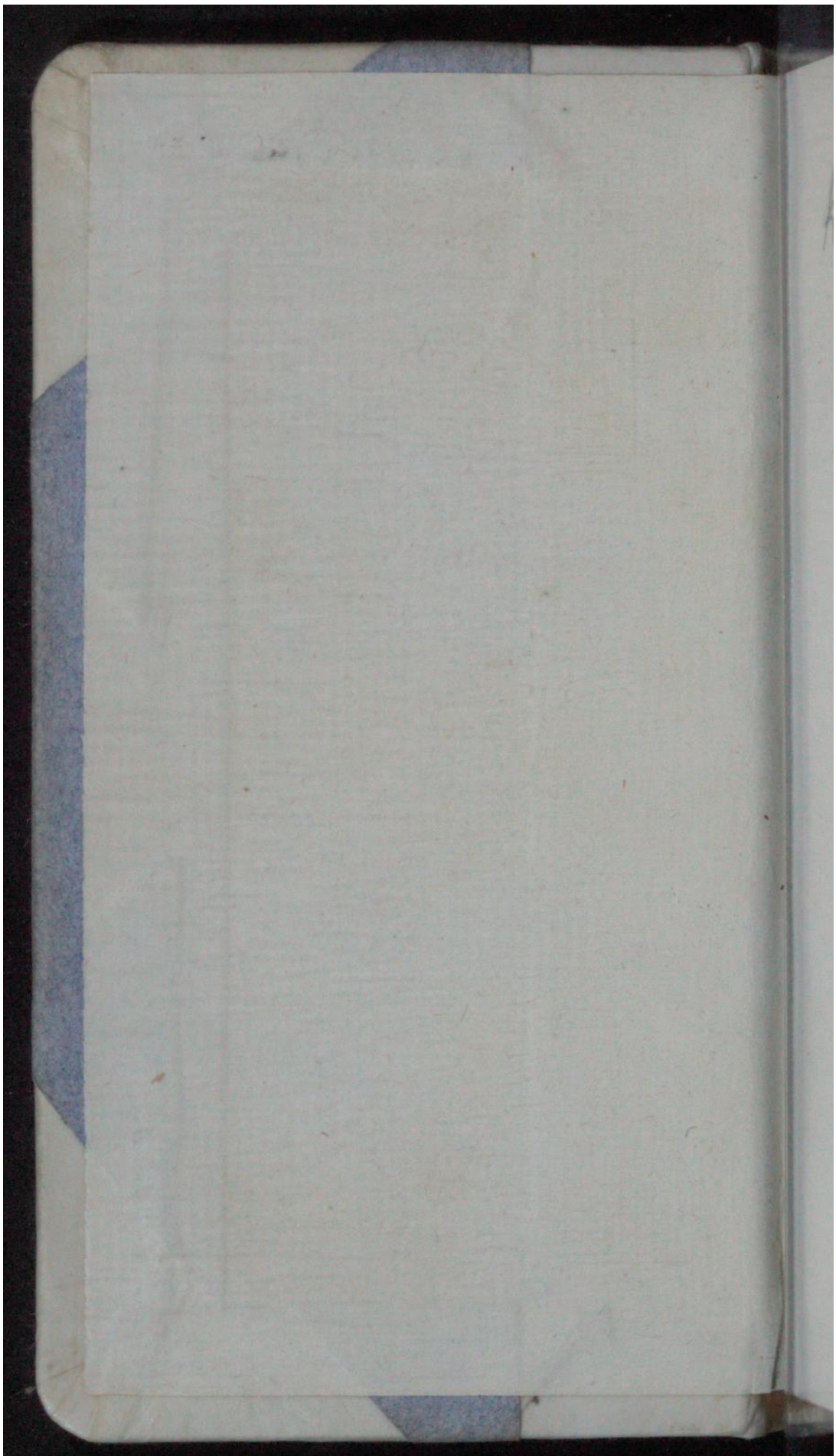


Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17



Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

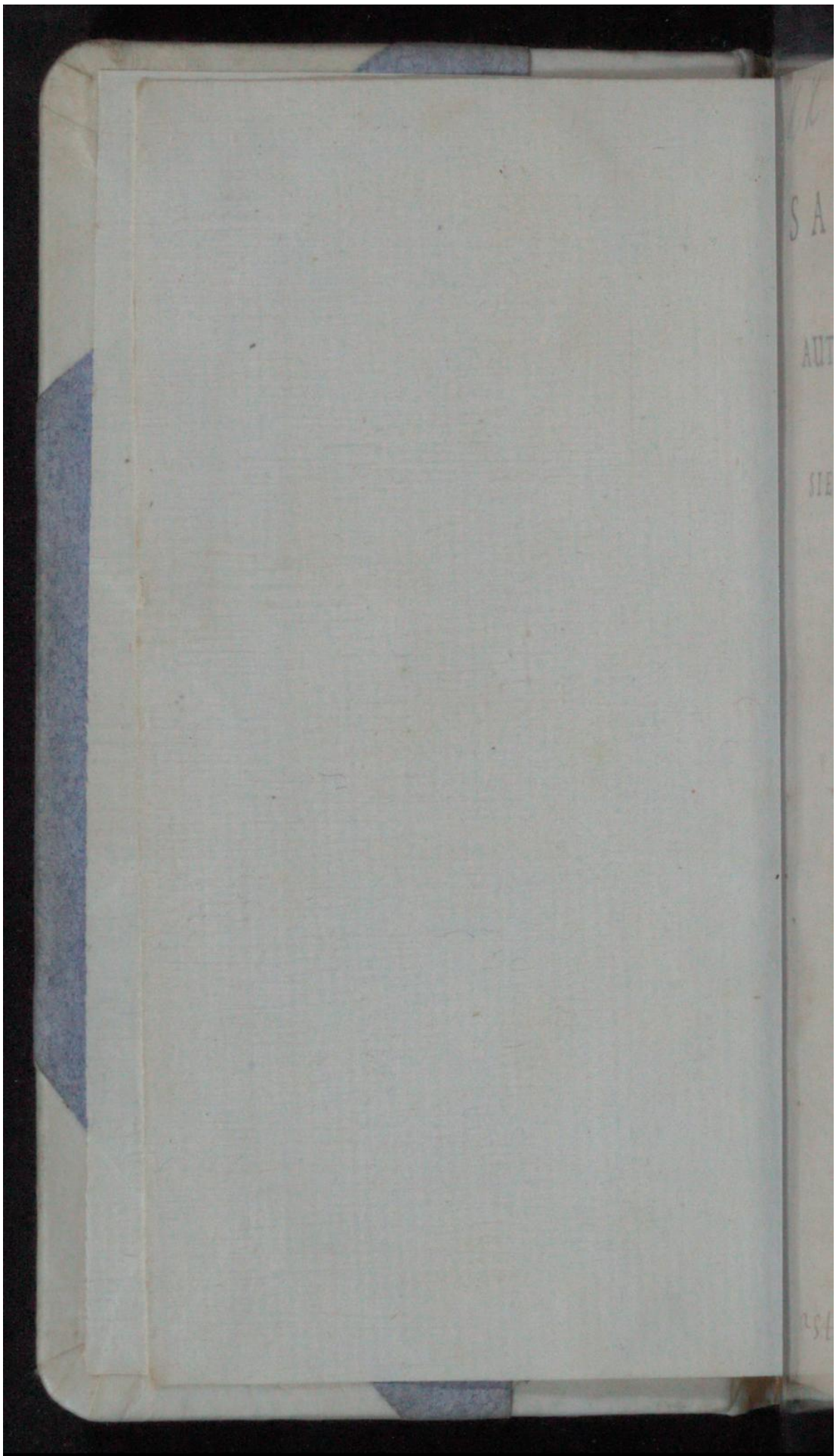
Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17



Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

KW 224 C 17

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17



Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

K K Pyck. 2381

LES

SATYRES,

ET

AUTRES OEUVRES

DV

SIEUR REGNIER.

Derniere Edition.

Selon la Copie Imprimée

A PARIS.

CIↃ IↃ C XLII.

a stoop 649 stoop

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Koninklijke
Bibliotheek
te 's Hage.

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

AV ROY.

SIRE,

Ie m'eſtois iuſques icy reſolu de teſmoigner par le ſilence, le reſpect que ie dois à Voſtre Maieſté. Mais ce que l'on euſt tenu pour reuerence, le ſeroit maintenant pour iugratitude, qu'il luy a pleu me faiſant du bien, m'inſpirer auec vn deſir de vertu celuy de me rendre digne de l'aſpect du plus parfaict & du plus victorieux Monarque du monde. On lit qu'en Ethiopie il y auoit vne ſtatuë qui rendoit vn ſon harmonieux, toutes les fois que le Soleil leuant la regardoit. Ce meſme miracle (SIRE) auez vous fait en moy, qui touché de l'Aſtre de V. M. ay receu la voix & la parole. On ne trouuera donc eſtrange, ſi me reſſentant de cét honneur, ma Muſe prend la hardieſſe

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

de ſe mettre à l'abry de vos Palmes, & ſi temairement elle oſe vous offrir ce qui par droict eſt deſia voſtre, puis que vous l'auez fait naiſtre dans vn ſujet qui n'eſt animé que de vous, & qui aura eternellement le cœur & la bouche ouuerte à vos loüanges, faiſant des vœux & des prieres continuelles à Dieu, qu'il vous rende là haut dans le Ciel autant de biens que vous en faictes icy bas en terre.

Voſtre tres-humble, tres-obeïſſant, & tres-obligé ſujet, & ſeruiteur.

REGNIER.

ODE

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

ODE
A REGNIER,
SVR
SES SATYRES.

QVi de nous ſe pourroit vanter
De n'eſtre point en ſeruitude?
Si l'heur, le courage & l'eſtude
Ne nous en ſçauroient exempter:
Si chacun languit abbatu,
Serf de l'eſpoir qui l'importune,
Et ſi meſme on voit la vertu
Eſtre eſclaue de la fortune.
L'vn aux plus grands ſe rend ſubject,
Les grands le ſont à la contrainte,
L'autre aux douleurs, l'autre à la crainte,
Et l'autre à l'amoureux object:
Le monde eſt en captiuité.
Nous ſommes tous ſerfs de nature,
Ou vifs, de noſtre volupté;
Ou morts, de noſtre ſepulture.
Mais en ce temps de fiction

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Et que ſes humeurs on deſguiſe,
Temps où la ſeruile feintiſe
Se fait nommer diſcretion:
Chacun faiſant le reſerué,
Et de ſon plaiſir ſon idole,
REGNIER, tu t'és bien conſerué,
La liberté de la parole.
Ta libre & veritable voix
Monſtre ſi bien l'erreur des hommes,
Le vice du temps où nous ſommes,
Et le meſpris qu'on fait des loix:
Que ceux qu'il te plaiſt de toucher
Des poignans traicts de ta Satyre,
S'ils n'auoient honte de pecher,
En auroient de te l'ouir dire.
Pleuſt à Dieu que tes vers ſi doux
Contraires à ceux de Tyrtée,
Fleſchiſſent l'audace indomptée
Qui met nos guerriers en courroux:
Alors que la ieune chaleur
Ardents au duel les fait eſtre,
Expoſant leur forte valeur
Dont ils deuroient ſeruir leur maiſtre.
Flatte leurs cœurs trop valeureux,
Et d'autres deſſeins leur imprimes,
Laiſſe-là les faiſeurs de rymes,
Qui ne ſont iamais mal-heureux:
Sinon quand leur temerité
Se feint vn merite ſi rare,
Que leur eſpoir precipité

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

A la fin deuient vn Icare.
Si l'vn d'eux te vouloit blaſmer
Par couſtume ou par ignorance,
Ce ne ſeroit qu'en eſperance
De s'en faire plus eſtimer:
Mais alors d'vn vers menazant
Tu luy ferois voir que ta plume,
Eſt celle d'vn Aigle puiſſant
Qui celles des autres conſume.
Romprois tu pour eux l'vnion
De la Muſe & de ton genie,
Aſſeruy ſous la tyrannie
De leur commune opinion?
Croy pluſtoſt que iamais les Cieux
Ne regarderent fauorables
L'Enuie, & que les enuieux,
Sont touſiours les plus miſerables.
N'eſcry point pour vn foible honneur,
Taſche ſeulement de te plaire,
On eſt moins priſé du vulgaire,
Par merite, que par bon heur:
Mais garde que le iugement
D'vn inſolent te face bleſme:
Ou tu viendras autrement,
Le propre tyran de toy-meſme.
REGNIER, la loüange n'eſt rien,
Des faueurs elle a ſa naiſſance,
N'eſtant point en noſtre puiſſance,
Ie ne la puis nommer vn bien;

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Fuy donc la gloire qui deçoit
La vaine & credule perſonne,
Et n'eſt pas à qui la reçoit
Elle eſt à celuy qui la donne.

MOTIN.

DIS-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

DISCOURS
AV ROY.

SATYRE I.

PVISSANT Roy des François, Aſtre viuant de Mars,
Dont le iuſte labeur ſurmontant les hazards,
Fait voir par ſa vertu que la grandeur de France
Ne pouuoit ſuccomber ſous vn autre vailiance :
Vray fils de la valeur de tes peres, qui ſont
Ombragez des Lauriers qui couronnent leur front,
Et qui depuis mille ans indomptables en guerre,
Furent tranſmis du Ciel pour gouuerner la terre,
Attendant qu'à ton rang ton courage t'euſt mis
En leur Troſne eſleué deſſus tes ennemis.
Iamais autre que toy n'euſt auecque prudence
Vaincu de ton ſubject l'ingratte outrecuidance,
Et ne l'euſt comme toy du danger preſerué:
Car eſtant ce miracle à toy ſeul reſerué,
Comme au Dieu du pays, en ſes deſſeins pariures
Tu fais que tes bontez excedent ſes iniures.
Or apres tant d'exploicts finis heureuſement,
Laiſſant aux cœurs des tiens, comme vn vif monument,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Auec ta valeur ta clemence viuante,
Dedans l'Eternité de la race ſuiuante:
Puiſſe-tu, comme Auguſte, admirable en tes faicts,
Roulle tes iours heureux en vne heureuſe paix,
Ores que la iuſtice icy bas deſcenduë,
Aux petits, comme aux grands, par tes mains eſt renduë,
Que ſans peur du larron, trafique le marchand,
Que l'innocent ne tombe aux aguets du meſchant,
Et que de ta couronne en palmes ſi fertile,
Le miel abondamment, & la manne diſtile,
Comme des cheſnes vieux aux iours du ſiecle d'or,
Qui renaiſſant ſous toy reuerdiſſent encor.
Auiourd'huy que ton fils imitant ton courage,
Nous rend de ſa valeur vn ſi grand teſmoignage,
Que ieune de ſes mains la rage il déconfit,
Eſtouffant les ſerpens ainſi qu'Hercule fit,
Et domptant la diſcorde à la gueule ſanglante,
D'impieté, d'horreur, encore fremiſſante,
Il luy trouſſe les bras des meurtres entachez,
De cent chaiſnes d'acier ſur le dos attachez,
Sous des monceaux de fer dans ſes armes l'enterre,
Et ferme pour iamais le Temple de la guerre,
Faiſant voir clairement par ſes faits triomphans,
Que les Roys & les Dieux ne ſont iamais enfans.
Si bien que s'eſleuant ſous ta grandeur proſpere,
Genereux heritier d'vn ſi genereux pere,
Comblant les bons d'amour, & les meſchans d'effroy,
Il ſe rend au berceau deſia digne de toy.
Mais c'eſt mal contenter mon humeur frenetique,

Paſſer

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Paſſer de la Satyre en vn Panegyrique,
Ou molement diſert ſous vn ſubject ſi grand,
Dés le premier eſſay mon courage ſe rend.
Auſſi plus grand qu'Ænée, & plus vaillant qu'Achille,
Tu ſurpaſſes l'eſprit d'Homere, & de Virgile,
Qui leurs vers à ton los ne peuuent eſgaler,
Bien que maiſtres paſſez en l'art de bien parler:
Et quand i'eſgalerois ma Muſe à ton merite,
Toute extreme loüange eſt pour toy trop petite,
Ne pouuant le finy ioindre l'infinité:
Et c'eſt aux mieux diſants vne temerité
De parler où le Ciel diſcourt par tes oracles,
Et ne ſe taire pas ou parlent tes miracles,
Où tout le monde entier ne bruit que tes projects,
Où ta bonté diſcourt au bien de tes ſubjects:
Où noſtre aiſe, & la paix, ta vaillance publie,
Où le diſcord eſteint, & là loy reſtablie,
Annoncent ta iuſtice; où le vice abbatu,
Semble en ſes pleurs chanter vn Hymne à ta vertu.
Dans le Temple de Delphe, où Phœbus on reuere,
Phœbus Roy des chanſons, & des Muſes le pere,
Au plus haut de l'Autel ſe voit vn Laurier ſainct,
Qui ſa perruque blonde en guirlandes eſtraint,
Que nul Preſtre du Temple en ieuneſſe ne touche,
Ny meſme prediſant ne le mâche en la bouche,
Choſe permiſe aux vieux de ſainct zele enflammez
Qui ſe ſont par ſeruice en ce lieu confirmez
Deuots à ſon myſtere, & de qui la poictrine
Eſt pleine de l'ardeur de ſa vertu diuine.
Par ainſi tout eſprit n'eſt propre à tout ſubject,
L'œil foible s'esblouït en vn luiſant object,
De tout bois, comme on dit, Mercure on ne façonne,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Et toute medecine à tout mal n'eſt pas bonne.
De meſme, le Laurier, & la palme des Roys.
N'eſt vn arbre où chacun puiſſe mettre les doigts,
Ioint que ta vertu paſſe, en loüange feconde,
Tous les Roys qui ſeront, & qui furent au monde.
Il ſe faut recognoiſtre, il ſe faut eſſayer,
Se ſonder, s'exercer, auant que s'employer,
Comme fait vn Luiteur entrant dedans l'aréne,
Qui ſe tordant les bras, tout en ſoy ſe deméne,
S'alonge, s'accourcit, ſes muſcles eſtendant,
Et ferme ſur ſes pieds, s'exerce en attendant
Que ſon ennemy vienne, eſtimant que la gloire,
Ia riante en ſon cœur luy donra la victoire.
Il faut faire de meſme vn œuure entreprenant,
Iuger comme au ſubject l'eſprit eſt conuenant,
Et quand on ſe ſent ferme, & d'vne aiſle aſſez forte
Laiſſer aller la plume où la vertue l'emporte.
Mais, SIRE, c'eſt vn vol bien eſleué pour ceux
Qui foibles d'exercice, & d'eſprit pareſſeux,
Enorgueillis d'audace en leur barbe premiere
Chanterent ta valeur d'vne façon groſſiere,
Trahiſſant tes honneurs auecq'la vanité,
D'attenter par ta gloire à l'immortalité.
Pour moy, plus retenu la raiſon m'a fait craindre,
N'oſant ſuiure vn ſujet où l'on me peut atteindre,
I'imite les Romains encore ieune d'ans,
A qui l'on permettoit d'accuſer impudens,
Les plus vieux de l'Eſtat, de reprendre, & de dire,
Ce qu'ils penſoient ſeruir pour le bien de l'Empire.
Et comme la ieuneſſe eſt viue, & ſans repos,
Sans peur, ſans fiction, & libre en ſes propos,
Il ſemble qu'on luy doit permettre dauantage,
Auſſi que les vertus fleuriſſent en cét âge,
Qu'on doit laiſſer meurir ſãs beaucoup de rigueur,
Afin

Afin que tout à l'aiſe elles prennent vigueur.
C'eſt ce qui m'a contrainct de librement eſcrire,
Et ſans picquer au vif me mettre à la Satyre,
Où pouſſé du caprice, ainſi que d'vn grand vent,
Ie vais haut dedans l'air quelquefois m'éleuant,
Et quelquefois auſſi quand la fougue me quitte,
Du plus haut au plus bas mon vers ſe precipite,
Selon que du ſujet touché diuerſement,
Les vers à mon diſcours s'offrent facilement:
Auſſi que le Satyre eſt comme vne prairie,
Qui n'eſt belle ſinon en ſa biſarrerie,
Et comme vn pot pourry des freres Mandians,
Elle forme ſon gouſt de cent ingrediens.
Or, grand Roy, dont la gloire en la terre eſpanduë,
Dans vn deſſein ſi haut rend ma Muſe eſperduë,
Ainſi que l'œil humain le Soleil ne peut voir,
L'eſclat de tes vertus offuſque tout ſçauoir;
Si bien que ie ne ſçay qui me rend plus coulpable,
Ou de dire ſi peu d'vn ſubiect ſi capable;
Ou la honte que i'ay d'eſtre ſi mal appris,
Ou la temerité de l'auoir entrepris,
Mais quoy! par ta bonté qui tout autre ſurpaſſe,
I'eſpere du pardon auecque ceſte grace
Que tu liras ces vers, où ieune ie m'esbats,
Pour eſgayer ma force, ainſi qu'en ces combats
De fleurets on s'exerce, & dans vne barriere
Aux pages l'on réveille vne adreſſe guerriere,
Follement courageuſe, afin qu'en paſſe-temps,
Vn labeur vertueux anime leur printemps;
Que leurs corps ſe denouë, & ſe deſengourdiſſe,
Pour eſtre plus adroits à te faire ſeruice.
Auſſi i'fais de meſme en ces caprices fous,
Ie ſonde ma portée, & me taſte le pous,
Afin que s'il aduient, comme vn iour ie l'eſpere,
Que Parnaſſe m'adopte, & ſe diſe mon pere,

Em-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Emporté de ta gloire, & de tes faits guerriers,
Ie plante mon Lierre au pied de tes Lauriers.

A MONSIEUR LE COMTE DE CRAMAIL.

SATYRE II.

COMTE, de qui l'eſprit penetre l'Vnivers (mes vers,
Soigneux de ma fortune, & facile à
Cher ſoucy de la Muſe, & ſa gloire future,
Dont l'āimable genie, & la douce nature,
Fait voir inacceſſible aux efforts, mé diſans
Que Vertu n'eſt pas morte en tous les Courtiſans,
Bien que foible & debile, & que mal recogneuë,
Son habit découſu la montre à demy nuë;
Qu'elle ait ſeiche la chair, le corps amenuiſé,
Et ſerue à contre cœur le vice authoriſé,
Le vice, qui pompeux tout merite repouſſe,
Et va comme vn Bāquier en carroſſe & en houſſe.
Mais c'eſt trop ſermonné, de vice & de vertu,
Il faut ſuiure vn ſentier qui ſoit moins rebatu,
Et conduit d'Apollon recognoiſtre la trace
Du libre Iuuenal, trop diſcret eſt Horace,
Pour vn homme picqué, ioint que la paſſion,
Comme ſans iugement, eſt ſans diſcretion;
Cependant il vaut mieux ſucrer noſtre moutarde,

L'hom-

L'homme pour vn caprice eſt ſot qui ſe hazarde.
Ignorez donc l'Autheur de ces vers incertains,
Et comme enfans trouuez qu'ils ſoient fils de putains,
Expoſez en la ruë, à qui meſme la mere
Pour ne ſe deſcouurir fais plus mauuaiſe chere
Ce n'eſt pas que ie croye en ces temps effrontez
Que mes vers ſoient ſans pere, & ne ſoyent adoptez,
Et que ces rimaſſeurs pour feindre vne abõdance,
N'approuuent impuiſſans vne fauſſe ſemence:
Comme nos Citoyens de race deſireux,
Qui bercent les enfans qui ne ſont pas à eux,
Ainſi tirant profit d'vne fauſſe doctrine,
S'ils en ſont accuſez ils feront bonne mine
Et voudront, le niant, qu'on liſe ſur leur front,
S'il ſe fait vn bon vers, que c'eſt eux qui le font,
Ialoux d'vn ſot honneur, d'vne batarde gloire,
Comme gens entendus s'en veulẽt faire accroire,
A faux titre inſolens, & ſans fruict hazardeux,
Piſſent au beneſtier, afin qu'on parle d'eux
Or auecq' tout cecy le point qui me conſole,
C'eſt que la pauureté comme moy les affole,
Et que la grace ã Dieu, Phœbus, & ſon trouppeau,
Nous n'euſmes ſur le dos iamais vn bon manteau.
Auſſi lors que l'on voit vn homme par la ruë,
Dont le rabat eſt ſale, & la chauſſe rompuë,
Ses gregues aux genoux, au coude ſon pourpoint,
Qui ſoit de pauure mine, & qui ſoit mal en point,
Sans demander ſon nom on le peut recognoiſtre,
Car ſi ce n'eſt vn Poëte, au moins il le veut eſtre.
Pour moy, ſi mon habit par tout cicatriſé,
Ne me rendoit du peuple & des grands meſpriſé,
Ie prendrois patience, & parmy la miſere
Ie trouuerois du gouſt; mais ce qui doit deſplaire
A l'homme de courage, & d'eſprit releué,

C'eſt

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

C'eſt qu'vn chacun le fuit ainſi qu'vn reprouué,
Car, en quelque façon, les malheurs ſont propices,
Puis les gueux en gueuſant trouuent maintes delices,
Vn repos qui s'eſgaye en quelque oyſiueté.
Mais ie ne puis fouffrir de me voir reietté;
C'eſt donc pourquoy ſi ieune abandonnant la France,
I'allay vif de courage, & tout chaud d'eſperance,
En la cour d'vn Prelat, qu'auec mille dangers
I'ay ſuiuy, Courtiſan, aux pays eſtrangers:
I'ay changé mon humeur, alteré ma nature,
I'ay beu chaud, mangé froid, i'ay couché ſur la dure,
Ie l'ay ſans le quitter à toute heure ſuiuy,
Donnant ma liberté ie me ſuis aſſeruy,
En public, à l'Egliſe, à la chambre, à la table,
Et penſe auoir eſté maintesfois agreable.
Mais inſtruit par le temps, à la fin i'ay cognu
Que la fidelité n'eſt pas grand reuenu,
Et qu'à mon temps perdu, ſans nulle autre eſperance,
L'honneur d'eſtre ſubject tiét lieu de recompence,
N'ayant autre intereſt de dix ans ja paſſez,
Sinon que ſans regret ie les ay deſpenſez:
Puis ie ſçay, quant à luy, qu'il a l'ame Royalle,
Et qu'il eſt de nature & d'humeur liberalle:
Mais ma foy tout ſon bien enrichir ne me peut,
Ny dompter mon mal-heur, ſi le ciel ne le veut.
C'eſt pourquoy ſans me plaindre en ma deſconuenuë,
Le malheur qui me ſuit, ma foy ne diminuë,
Et rebuté du ſort ie m'aſſeruy pourtant,
Et ſans eſtre aduancé ie demeure content,
Sçachant bien que fortune eſt ainſi qu'vne louue,
Qui ſans choix s'abandonne au plus laid qu'elle trouue:

Qui

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Qui releue vn pedant de nouueau baptiſé,
Et qui par ſes larcins ſe rend authoriſé;
Qui le vice annoblit, & qui, tout au contraire
Raualant la vertu la confine en miſere,
Et puis ie m'iray plaindre apres ces gens icy?
Non, l'exemple du temps n'augmente mon ſoucy;
Et bien qu'elle ne m'ait ſa faueur departie,
Ie n'entends, quant à moy, de la prendre à partie:
Puis que ſelon mon gouſt ſon infidelité
Ne donne & n'oſte rien à la felicité.
Mais que veux-tu qu'on face en ceſte humeur auſtere?
Il m'eſt, comme aux putains, mal aiſé de me taire,
Il m'en faut diſcourir de tort & de trauers,
Puis ſouuent la colere engendre de bons vers,
Mais, Comte, que ſçait-on? elle eſt peut-eſtre ſage,
Voire auecque raiſon inconſtante & volage,
Et Deeſſe aduiſee aux biens qu'elle depart,
Les adiuge aù merite, & non point au hazard.
Puis l'on voit de ſon œil, l'on iuge de ſa teſte,
Et chacun en ſon dire à droict en ſa requeſte:
Car l'amour de ſoy meſme, & noſtre affection,
Adiouſte auec vſure à la perfection.
Touſiours le fonds du ſac ne vient en euidence,
Et bien ſouuent l'effect contredit l'apparence,
De Socrate en ce point l'oracle eſt my-party,
Et ne ſait-on au vray qui des deux a menty,
Et ſi philoſophant, le ieune Alcibiade,
Comme ſon cheualier, en receut l'accolade.
Il n'eſt à decider rien de ſi mal-aiſé,
Que ſous vn ſainct habit le vice deſguiſé:
Par ainſi i'ay donc tort, & ne dois pas me plaindre,
Ne pouuant par merite autrement la contraindre

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

A me faire du bien, ny de me departir,
Autre choſe à la fin, ſinon qu'vn repentir.
Mais quoy! qu'y feroit on, puis qu'on ne s'oſe pendre?
Encor faut-il auoir quelque choſe où ſe prendre,
Qui flatte en diſcourant le mal que nous ſentons.
Or laiſſant tout cecy retourne à nos moutons,
Muſe, & ſans varier, dis nous quelques ſornettes,
De tes enfans baſtards, ces tiercelets de Poëtes,
Qui par les carrefours vont leurs vers grimaſſans,
Et par leurs actions font rire les paſſans,
Et quand la faim les point ſe prenant ſur le voſtre,
Comme les eſtournaux il s'affament l'vn l'autre.
Cependant ſans ſouliers, ceinture, ny cordon,
L'œil farouche & trouble, l'eſprit à l'abandon,
Vous viennent accoſter comme perſonnes yures,
Et diſent pour bon-iour, Monſieur, ie fais des liures,
On les vend au Palais, & les Doctes du temps
A les lire amuſez, n'ont autre paſſe-temps.
De là ſans vous laiſſer, importuns ils vous ſuiuent,
Vous alourdent de vers, d'allegreſſe vous priuent,
Vous parlent de fortune, & qu'il faut acquerir
Du credit, de l'honneur, auant que de mourir;
Mais que pour leur reſpect, l'ingrat ſiecle où nous ſommes,
Au prix de la vertu n'eſtime point les hommes.
Que Ronſard, du Bellay, viuants ont eu du bien,
Et que c'eſt honte au Roy de ne leur donner rien;
Puis ſans qu'on les conuie, ainſi que venerables,
S'aſſéent en Prelats les premiers à vos tables,
Où le caquet leur manque, & des dents diſcourãt,
Sem-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Semblent auoir des yeux regret au demeurant.
Or la table leuée ils curent la machoire,
Apres graces Dieu beut, ils demandent à boire,
Vous font vn ſot diſcours, puis au partir de là,
Vous diſent, mais Monſieur me donnez vous celà?
C'eſt touſiours le refrain qu'ils font à leur balade.
Pour moy ie n'en voy point que ie n'en ſois malade,
I'en perds le ſentiment du corps tout mutilé,
Et durant quelques iours i'en demeure opilé.
Vn autre, renfongné, reſueur, melancolique,
Grimaſſant ſon diſcours, ſemble auoir la colique,
Suant, crachant, touſſant, penſant venir au point
Parle ſi finement que l'on ne l'entend point.
Vn autre, ambitieux, pour les vers qu'il cõpoſe
Quelque bon benefice en l'eſprit ſe propoſe,
Et deſſus vn cheual comme vn ſinge attaché,
Meditant vn Sonnet, medite vn Eueſché.
Si quelqu'vn, comme moy, leurs ouurages n'eſtime,
Il eſt lourd, ignorant, il n'ayme point la ryme,
Difficile, hargneux, de leur vertu ialoux,
Contraire en iugement au commun bruict de tous,
Que leur gloire il deſrobe auec ſes artifices.
Les Dames cependant ſe fondent en delices,
Liſant leurs beaux eſcrits, & de iour & de nuict.
Les ont au cabinet ſous le cheuet du lict;
Que portez à l'Egliſe ils valent des matines.
Tant, ſelon leurs diſcours, leurs œuures ſont diuines.
Encore apres cela ils ſont enfans des Cieux,
Ils font iournellement carrouſſe auec les Dieux,
Compagnons de Minerue, & confits en ſcience,
Vn chacun d'eux penſe eſtre vne lumiere en France.

Ron-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Ronſard, fay m'en raiſon, & vous autres eſprits,
Que pour eſtre viuans en mes vers ie n'eſcrits ;
Pouuez-vous endurer que ces rauques Cygalles
Eſgallent leurs chanſons à vos œuures Royalles,
Ayant voſtre beau nom laſchement démenty ?
Ha! c'eſt que voſtre ſiecle eſt en tout peruerty :
Mais pourtant, quelque eſprit entre tant d'inſolence
Sçait tirer le ſçauoir d'auecques l'ignorance,
Le naturel de l'art, & d'vn œil aduiſé
Voit qui de Calliope eſt plus fauoriſé.
Iuſte poſterité, à teſmoin ie t'appelle,
Toy qui ſans paſſion, maintiens l'œuure immortelle,
Et qui ſelon l'eſprit, la grace, & le ſçauoir,
De race en race au peuple vn ouurage fais voir,
Venge ceſte querelle, & iuſtement ſepare
Du Cigne d'Apollon la Corneille barbare,
Qui croaſſant par tout d'vn orgueil effronté
Ne couche de rien moins que l'immortalité.
Mais, Comte, que ſert-il d'en entrer en colere
Puis que le temps le veut nous n'y pouuons que faire :
Il faut rire de tout, auſſi bien ne peut on
Changer choſe en Virgile, ou reprendre Platon.
Quel plaiſir penſes-tu, que dans l'ame ie ſente,
Quand l'vn de ceſte troupe, en audace inſolente,
Vient à Vanues à pied, pour grimper au coupeau
Du Parnaſſe François, & boire de ſon eau ;
Que froidement receu on l'eſcoute à grand peine,
Que la Muſe en groignant luy deffend ſa fontaine,
Et ſe bouchant l'oreille au recit de ſes vers,
Tourne les yeux à gauche, & les lit de trauers;
Et pour fruit de ſa peine aux grand vents diſperſee,
Tous ſes papiers ſeruir à la chaiſe percee ?

Mais

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Mais comme eux ie ſuis Poete, & ſans diſcre-
tion,
e deuiens importun auec preſomption.
Il faut que la raiſon retienne le caprice,
Et que mon vers ne ſoit qu'ainſi qu'vn exercice,
Qui par le iugement doit eſtre limité,
Selon que le requiert, ou l'âge ou la ſanté.
Ie ne ſçay quel demon m'a faict deuenir Poete:
Ie n'ay comme ce Grec, des Dieux grand inter-
prete,
Dormy ſur Helicon, où ces doctes mignons,
Naiſſent en vne nuict comme les champignons;
Si ce n'eſt que ces iours allant à l'aduenture,
Reſvant comme vn oiſon allant à la paſture,
A Vanues i'arriuay, où ſuiuant maint diſcours,
On me fit au iardin faire cinq ou ſix tours,
Et comme vn Conclauiſte entre dans le Conclaue,
Le ſommelier me prit, & m'enferme en la caue,
Où beuuant & mangeant, ie fis mon coup d'eſſay,
Et où ſi je ſçay rien i'appris ce que ie ſçay.
Voila ce qui m'a fait & Poete & Satyrique,
Reiglant la mèdiſance à la façon antique.
Mais à ce que ie voy ſympatiſant d'humeur,
I'ay peur que tout à faict ie deuiendray rymeur,
I'entre ſur ma loüange, & bouffy d'arrogance,
Si ie n'en ay l'eſprit, i'en auray l'inſolence.
Mais retournons à nous, & ſage deuenus
Soyons à leurs deſpens vn peu plus retenus.
Or, Comte, pour finir, ly donc ceſte Satyre,
Et voy ceux de ce temps que ie pince ſans rire,
Pendant qu'à ce Printemps retournant à la Cour,
I'yray reuoir mon Maiſtre, & luy diray bon-jour.

A MON-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

A MONSIEVR LE MARQUIS DE COEUVRES.

SATYRE III.

MARQVIS, que doy-ie faire en ceſte incertitude?
Dois-je las de courir me remettre à l'eſtude,
Lire Homere, Ariſtote, & diſciple nouueau,
Glaner ce que les Grecs ont de riche & de beau;
Reſte de ces moiſſons que Ronſard, & Deſportes,
Ont emporté du champ ſur leurs eſpaules fortes,
Qu'ils ont comme leur propre en leur grange entaſſé,
Eſgallant leurs honneurs aux honneurs du paſſé?
Ou ſi, continuant à courtiſer mon Maiſtre,
Ie me dois iuſqu'au bout d'eſperance repaiſtre,
Courtiſan morfondu, frenetique, & reſueur,
Portraict de la diſgrace, & de la défaueur;
Puis, ſans auoir du bien, troublé de reſuerie,
Mourir deſſus vn coffre en vne hoſtellerie,
En Toſcane, en Sauoye, ou dans quelque autre lieu,
Sans pouuoir faire paix, ou treſue auecque Dieu?
Sans parler ie t'entends, il faut ſuiure l'orage,
Auſſi bien on ne peut où choiſir aduantage,
Nous viuons à taſtons, & dans ce monde icy
Souuent auec trauail on pourſuit du ſoucy.

Car

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Car les Dieux courroucez contre la race humaine,
Ont mis auec les biens, la sueur & la peine.
Le monde est vn berlan où tout est confondu,
Tel pense auoir gaigné qui souuent a perdu,
Ainsi qu'en vne blanque où par hazard on tire,
Et qui voudroit choisir souuent prendroit le pire:
Tout depend du Destin, qui sans aucun esgard,
Les faueurs & les biens en ce monde depart.
Mais puis qu'il est ainsi que le sort nous emporte,
Qui voudroit se bander contre vne loy si forte?
Suiuons donc sa conduite en cét aueuglement;
Qui peche auec le Ciel, peche honorablement.
Car penser s'affranchir c'est vne resuerie,
La liberté par songe en la terre est cherie,
Rien n'est libre en ce monde, & chaque homme depend, (grand,
Comtes, Princes, Sultans, de quelque autre plus
Tous les hommes viuants sont icy bas esclaues;
Mais suiuant ce qu'ils sont ils different d'entraues,
Les vns les portent d'or, & les autres de fer,
Mais n'en desplaise aux vieux, ny leur philosopher,
Ny tant de beaux escrits qu'on lit en leurs escoles,
Pour s'affranchir l'esprit ne sont que des paroles;
Au ioug nous sommes nez, & n'a iamais esté
Homme qu'on ait veu viure en pleine liberté.
En vain me retirant enclos en vne estude,
Penseroy-ie laisser le ioug de seruitude,
Estant serf du desir, d'apprendre, & de sçauoir,
Ie ne ferois sinon que changer de deuoir,
C'est l'arrest de nature, & personne en ce monde.
Ne sçauroit controller sa sagesse profonde.
Puis, que peut il seruir aux mortels icy bas,
Marquis, d'estre sçauant ou de ne l'estre pas?
Si la science pauure, affreuse, & mesprisee,
Sert au peuple de fable aux plus grands de risee.
Si les gens de Latin des sots sont denigrez,

Et

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Et ſi l'on n'eſt Docteur ſans prendre ſes degrez?
Pourveu qu'on ſoit morgant, qu'on bride ſa Mo-
ſtache,
Qu'on friſe ſes cheueux, qu'on porte vn gra-
pannache,
Qu'on parle barragoin, & qu'on ſuiue le vent:
En ce temps du iourd'huy l'on n'eſt que trop ſa-
uant.
Du ſiecle les mignons, fils de la poulle blanche,
Ils tiennent à leur gré la fortune en la manche,
En credit eſleuez ils diſpoſent de tout,
Et n'entreprennent rien qu'ils n'en viennent à
bout.
Mais quoy? me diras-tu, il t'en faut autant faire,
Qui oſe, a peu ſouuent la fortune contraire:
Importune le Louure, & de iour, & de nuict;
Perds pour t'aſſuiettir, & la table, & le lict:
Sois entrant effronté, & ſans ceſſe importune;
En ce temps l'impudence eſleue ſa fortune.
Il eſt vray, mais pourtant ie ne ſuis point d'aui
De deſgager mes iours pour les rendre aſſeruis,
Et ſous vn nouuel aſtre aller nouueau Pilote,
Conduire en autre mer, mon nauire qui flote
Entre l'eſpoir du bien, & la peur du danger,
De froiſſer mon attente en ce bord eſtranger.
Car pour dire le vray, c'eſt vn pays eſtrange,
Où comme vn vray Prothée à toute heure on ſe
change,
Où les loix par reſpect ſages humainement,
Confondent le loyer auec le chaſtiment,
Et pour vn meſme fait de meſme intelligence
L'vn eſt iuſticié, l'autre aura recompence.
Car ſelon l'intereſt, le credit, ou l'appuy,
Le crime ſe condamne, & s'abſout auiourd'huy,
Ie le dy ſans confondre en ces aigres remarques,
La clemence du Roy, le miroir des Monarques,

Qui

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

ui plus grand de vertu, de cœur, & de renom,
eſt acquis de Clement, & la gloire, & le nom.
Or quand à tõ conſeil qu à la Cour ie m'engage,
e n'en ay pas l'eſprit, non plus que le courage,
faut trop de ſçauoir, & de ciuilité,
t, ſi i'oſe en parler, trop de ſubtilité;
n'eſt pas mon humeur, ie ſuis melancolique,
ne ſuis point entrant, ma façon eſt ruſtique.
le ſurnom de bon me va tout reprochant,
D'autant que ie n'ay pas l'eſprit d'eſtre meſchant.
Et puis, ie ne ſçaurois me forcer, ny me feindre,
Trop libre en volonté ie ne me puis contraindre,
e ne ſçaurois flatter, & ne ſçay point comment.
faut ſe taire accort, ou parler fauſſement,
enir les fauoris de geſte, & de paroles,
arler de leurs ayeuls au iour de Cerizolles,
Des hauts faits de leur race, & cõme ils ont acquis
Ce titre auec honneur de Ducs, & de Marquis.
e n'ay point tant d'eſprit pour tant de menterie,
e ne puis m'adonner à la cageollerie,
elon les accidens, les humeurs, ou les iours
Chãger comme d'habits tous les mois de diſcours,
uïuant mon naturel ie hay tout artifice,
e ne puis deſguiſer la vertu, ny le vice,
Offrir tout de la bouche, & d'vn propos menteur,
Dire, pardieu, Monſieur, ie vous ſuis ſeruiteur,
Et pour cent bonadiez s'arreſter en la ruë,
Faire ſur l'vn des pieds en la ſale la gruë,
Entendre vn mariollet qui dit auec meſpris
Ainſi qu'aſnes, ces gens ſont tous veſtus de gris,
Ces autres verdelets aux perroquets reſſemblent,
Et ceux-cy mal peignez, deuant les Dames trem-
blent;
Puis au partir de là, comme tourne le vent,
Auecques vn bon iour, amis comme deuant.
Ie n'entends point le cours du Ciel, ny des pla-
netes, Ie ne

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Ie ne ſçay deuiner les affaires ſecretes,
Cognoiſtre vn bon viſage, & iuger ſi le cœur
Contraire à ce qu'on voit ne ſeroit point mocqueur :
De porter vn poulet ie n'ay la ſuffiſance,
Ie ne ſuis point adroit, ie n'ay point d'eloquence
Pour colorer vn fait, ou deſtourner la foy.
Prouuer qu'vn grand amour n'eſt ſuject à la loy,
Suborner par diſcours vne femme coquette,
Luy conter des chãſons de Ieanne, & de Paquette,
Desbaucher vne fille, & par viues raiſons
Luy monſtrer comme amour fait les bonnes maiſons,
Les maintient, les eſleue, & propice aux plus belles,
En honneur les auance, & les fait Damoiſelles,
Que c'eſt pour leurs beaux nez que ſe font les balets,
Qu'elles ſont le ſubiect des vers, & des poullets,
Que leur nom retentit dans les airs que l'on chante,
Qu'à leur ſuitte elles ont vne trouppe beante
De langoureux tranſis, & pour le faire court,
Dire qu'il n'eſt rien tel qu'aymer les gens de Court;
Alleguant maint exemple en ce ſiecle où nous ſommes,
Qu'il n'eſt rien ſi facile à prendre que les hommes,
Et qu'on ne s'enquiert plus s'elle a fait le pourquoy,
Pourueu qu'elle ſoit riche, & qu'elle ait bien dequoy.
Quand elle auroit ſuiuy le camp à la Rochelle,
S'elle a force ducats elle eſt toute pucelle,
L'honneur eſtropié languiſſant & perclus,

N'eſt

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

N'eſt plus rien qu'vne idole en qui l'on ne croit plus.
Or pour dire cecy il faut force miſtere,
Et de mal diſcourir il vaut bien mieux ſe taire.
Il eſt vray que ceux là qui n'ont pas tant d'eſprit,
Peuuent mettre en papier leur dire par eſcrit,
Et rendre par leurs vers, leur Muſe maquerelle :
Mais pour dire le vray ie n'en ay la ceruelle.
Il faut eſtre trop prompt, eſcrire à tous propos,
Perdre pour vn Sonnet, & ſommeil & repos ;
Puis, ma Muſe eſt trop chaſte, & i'ay trop de courage,
Et ne puis pour autruy façonner vn ouurage.
Pour moy i'ay de la court autant comme il m'en faut ;
Le vol de mon deſſein ne s'eſtend point ſi haut:
De peu ie ſuis content, encore que mon Maiſtre,
S'il luy plaiſoit vn iour mon trauail recognoiſtre,
Peut autant qu'autre Prince, & a trop de moyen,
D'eſleuer ma fortune & me faire du bien,
Ainſi que ſa Nature a la vertu facile,
Promet que mon labeur ne doit eſtre inutile,
Et qu'il doit quelque iour mal gré le ſort cuiſant,
Mon ſeruice honorer d'vn honneſte preſent,
Honneſte & conuenable â ma baſſe fortune,
Qui n'abaye, & n'aſpire ainſi que la commune,
Apres l'or du Perou, ny ne tend aux honneurs
Que Rome departit aux vertus des Seigneurs.
Que me ſert de m'aſſeoir le premier à la table,
Si la faim d'en auoir me rend inſatiable,
Et ſi le faix leger d'vne double Eueſché,
Me rendant moins content, me rend plus empeſché,
Si la gloire & la charge à la peine adonnée
Rend ſous l'ambition mon ame infortunée?
Et quand la ſeruitude a pris l'homme au colet,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

I'eſtime que le Prince eſt moins que ſon valet;
C'eſt pourquoy ie ne tends à fortune ſi grande
Loing de l'ambition la raiſon me commande,
Et ne pretends auoir autre choſe ſinon,
Qu'vn ſimple benefice, & quelque peu de nom,
Afin de pouuoir viure auec quelque aſſeurance,
Et de m'oſter mon bien, que l'on ait conſcience.
Alors vrayment heureux les liures feuilletant,
Ie rendrois mon deſir, & mon eſprit content;
Car ſans le reuenu l'eſtude nous abuſe,
Et le corps ne ſe paiſt aux banquets de la Muſe,
Ses mets ſont de ſçauoir diſcourir par raiſon,
Comme l'ame ſe meut vn temps en ſa priſon,
Et comme déliurée elle monte diuine,
Au Ciel lieu de ſon eſtre, & de ſon origine,
Comme le Ciel mobile eternel en ſon cours,
Fait les ſiecles, les ans, & les mois, & les iours;
Comme aux quatre Elemans, les matieres encloſes
Donnent comme la mort, la vie à toutes choſes;
Comme premierement les hommes diſperſez
Furent par l'harmonie en troupes amaſſez,
Et comme la malice en leurs ames gliſſee,
Troubla de nos ayeuls l'innocente penſee,
D'où naſquirent les loix, les bourgs, & les citez,
Pour ſeruir de gourmette a leurs meſchancetez;
Comme ils furent en fin reduicts ſous vn Empire,
Et beaucoup d'autres faits qui ſeroient longs à dire;
Et quand on ne ſçauroit ce que Platon en ſçait,
Marquis tu n'en ſerois plus gras, ny plus refait.
Car c'eſt vne viande en eſprit conſommée,
Legere à l'eſtomach, ainſi que la fumée:
Sçay tu pour ſçauoir bien ce qu'il nous faut ſçauoir?
C'eſt s'affiner le gouſt, de cognoiſtre & de voir,
Apprendre dans le monde & lire dans la vie,
D'au-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

D'autres ſecrets plus fins, que de Philoſophie;
Et qu'auec la ſcience il faut vn bon eſprit.
Or entends à ce point ce qu'vn Grec en eſcrit,
Iadis vn loup, dit-il, que la faim eſpoinçonne:
Sortant hors de ſon fort, rancontre vne Lionne,
Rugiſſante à l'abord, & qui monſtroit aux dents,
L'inſatiable faim qu'elle auoit au dedans:
Furieuſe elle approche, & le Loup qui l'aduiſe,
D'vn langage flatteur luy parle & la courtiſe:
Car ce fut de tout temps que ployant ſous l'effort,
Le petit cede au grand, & le foible au plus fort,
Luy, dy-ie, qui craignoit que faute d'autre proye,
La beſte l'attaquaſt, ſes ruſes il employe,
Mais enfin, le hazard ſi bien le ſecourut,
Qu'vn mulet gros & gras à leurs yeux apparut,
Ils cheminent diſpos croyant la table preſte,
Et s'approchent tous deux aſſez pres de la beſte,
Le loup qui la cognoiſt, malin, & défiant,
Luy regardant aux pieds luy parloit en riant:
D'où es-tu? qui es tu? quelle eſt ta nourriture?
Ta race, ta maiſon, ton maiſtre, ta nature?
Le mulet eſtonné de ce nouueau diſcours,
De peur ingenieux, aux ruſes eut recours,
Et comme les Normans, ſans luy réſpondre voire,
Compere, ce dit-il, ie n'ay point de memoire,
Et comme ſans eſprit; ma grand mere me vit,
Sans m'en dire autre choſe au pied me l'eſcriuit.
Lors il leue la iambe au iarret ramaſſée,
Et d'vn œil innocent il couuroit ſa penſee,
Se tenant ſuſpendu ſur les pieds en auant:
Le Loup qui l'apperçoit, ſe leue de deuant,
S'excuſant de ne lire auec ceſte parole,
Que les Loups de ſon temps n'alloyent point à l'école.
Quand la chaude Lionne à qui l'ardante faim,
Alloit precipitant la rage, & le deſſein,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

S'approche plus ſçauante en volonté de lire,
Le mulet prend le temps, & du grand coup qu'il tire,
Luy enfonce la teſte, & d'vne autre façon
Qu'elle ne ſçauoit point, luy apprit ſa leçon.
Alors le Loup s'enfuit voyant la beſte morte,
Et de ſon ignorance ainſi ſe reconforte:
N'en deſplaiſe aux Docteurs, Cordeliers, Iacopins:
Pardieu les plus grands Clercs ne ſont pas les plus fins!

A MONSIEVR MOTIN.

SATYRE IIII.

MOTIN, la Muſe eſt morte, ou la faueur pour elle?
En vain deſſus Parnaſſe Apollon on appelle,
En vain par le veiller on acquiert du ſçauoir,
Si fortune s'en mocque & s'on ne peut auoir
Ny honneur, ny credit, non plus que ſi nos peines
Eſtoient fables du peuple, inutiles & vaines.
Or va, romps toy la teſte, & de iour & de nuict,
Paſlis deſſus vn liure à l'appetit d'vn bruict
Qui nous honore apres que nous ſommes ſouz terre,
Et de te voir paré de trois brins de lierre,
Comme s'il importoit eſtans ombres là bas,
Que noſtre nom veſcuſt, ou qu'il ne veſcuſt pas,

Hon-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Honneur hors de saisons inutile merite,
Qui viuants nous trahit, & qui morts ne profite,
Sans soin de l'aduenir ie te laisse le bien
Qui vient à contre-poil alors qu'on ne sent rien,
Puis que viuant icy de nous on ne fait conte,
Et que nostre vertu engendre nostre honte.
Donc par d'autres moyens, à la Cour familiers,
Par vice ou par vertu, acquerons des lauriers,
Puis qu'en ce monde icy on n'en fait difference,
Et que souuent par l'vn, l'autre se recompense.
Apprenons à mentir, mais d'vne autre façon
Que ne fait Calliope, ombrageant sa chanson:
Du voile d'vne fable, afin que son mystere
Ne soit ouuert à tous, ny cognu du vulgaire.
Apprenons à mentir, nos propos desguiser,
A trahir nos amis, nos ennemis baiser:
Faire la cour aux grands, & dans leurs anticham-
bres,
Le chapeau dans la main, nous tenir sur nos mem-
bres,
Sans oser ny cracher, ny toussir, ny s'asseoir,
Et nous couchant au iour, leur donner le bon
soir:
Car puis que la fortune aueuglément dispose
Du tout, peut-estre en fin, aurons nous quelque
chose,
Qui pourra destourner l'ingratte aduersité,
Par vn bien incertain à tastons debité,
Comme ces Courtisans, qui s'en faisans accroire,
N'ont point d'autre vertu, sinon de dire voire.
Or laissons donc la Muse, Apollon, & ses vers,
Laissons le luth, la lyre, & ces outils diuers,
Dont Apollon nous flatte, ingrate frenesie,
Puis que pauure & caymande on voit la Poësie
Ou i'ay par tant de nuicts mon trauail occupé:
Mais quoy? ie te pardonne, & si tu m'as trompé,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

La honte en ſoit au ſiecle, où viuant d'aage en aage
Mon exemple rendra quelqu'autre eſprit plus ſage.

Mais pour moy, mon amy, ie ſuis fort mal payé,
D'auoir ſuiuy cét art, ſi i'euſſe eſtudié,
Ieune laborieux ſur vn banc à l'eſcole,
Galien, Hippocrate, ou Iaſon, ou Bartole.
Vne cornette au col, débout dans vn parquet,
A tort & à trauers ie vendrois mon caquet;
Ou bien taſtant le poulx, le ventre, & la poictrine,
I'aurois vn beau teſton pour iuger d'vne vrine,
Et me prenant au nez, loucher dans vn baſſin,
Des ragouſts qu'vn malade offre à ſon Medecin,
En dire mon aduis, former vne ordonnance,
D'vn réchape s'il peut, puis d'vne reuerence,
Contrefaire l'honneſte, & quand viendroit au point,
Dire, en ſerrant la main, Dame il n'en falloit point.
Il eſt vray que le Ciel qui me regarda naiſtre,
S'eſt de mon iugement touſiours rendu le maiſtre,
Et bien que jeune enfant mon pere me tanſaſt,
Et de verges ſouuent mes chanſons menazaſt,
Me diſant de deſpit, & bouffy de colere.
Badin, quitte ces vers, & que penſes-tu faire?
La Muſe eſt inutile, & ſi ton oncle a ſçeu
S'auancer par cét art, tu t'y verras deçeu.
Vn meſme aſtre touſiours n'eſclaire en ceſte terre:
Mars tout ardent de feu nous menace de guerre,
Tout le monde fremit, & ces grands mouuemens,
Couuent en leurs fureurs de piteux changemens.
Penſe-tu que le luth, & la lyre des Poëtes,
S'accorde d'harmonie auecques les trompetes,
Les fiffres, les tambours, le canon, & le fer,
Concert extrauagant des muſiques d'enfer.

Toute

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Toute choſe a ſon regne, & dans quelques annees,
D'vn autre œil nous verrons les fieres deſtinées:
Les plus grands de ton temps, dans le ſang aguerris,
Comme en Trace ſeront brutalement nourris,
Qui rudes n'aymeront la lyre de la Muſe,
Non plus qu'vne vielle, ou qu'vne cornemuſe:
Laiſſe donc ce meſtier, & ſage prens le ſoin
De t'acquerir vn art qui te ſerue au beſoin.
Ie ne ſçay, mon amy, par quelle preſcience
Il eut de nos deſtins ſi claire cognoiſſance;
Mais pour moy, ie ſçay bien que ſans en faire cas,
Ie meſpriſois ſon dire, & ne le croyois pas,
Bien que mon bon Demon ſouuent me dit le meſme:
Mais quand la paſſion en nous eſt ſi extreme,
Les aduertiſſemens n'ont ny force ny lieu,
Et l'homme croit à peine aux paroles d'vn Dieu.
Ainſi me tançoit-il d'vne parole eſmeuë,
Mais comme en ſe tournant ie le perdois de veüe,
Ie perdys la memoire auecques ſes diſcours,
Et reſueur m'eſgaray tout ſeul par les deſtours
Des antres & des boïs, affreux & ſolitaires,
Où la Muſe en dormant m'enſeignoit ſes miſteres,
M'apprenoit de ſecrets, & m'eſchauffant le ſein,
De gloire & de renom releuoit mon deſſein:
Inutile ſcience, ingratte, & meſpriſée,
Qui ſert de fable au peuple, & aux grands de riſée.
Encor ſeroit-ce peu, ſi ſans eſtre aduancé,
L'on auoit en cét art ſon âge deſpenſé,
Apres vn vain honneur que le temps nous refuſe,
Si moins qu'vne putain l'on n'eſtimoit la Muſe;
Euſſe tu plus de feu, plus de ſoin, & plus d'art,
Que Iodelle n'eut onc, Deſportes, ny Ronſard,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

L'on te fera la mouë, & pour fruict de ta peine,
Ce n'eſt, ce dira t'on, qu'vn Poete à la douzaine:
Car on n'a plus le gouſt comme on l'eut autrefois,
Apollon eſt geſné par de ſauuages loix,
Qui retiennent ſous l'art ſa nature offuſquée,
Et de mainte figure eſt ſa beauté maſquée,
Si pour ſçauoir former quatre vers empoullez,
Faire tonner des mots mal ioincts & mal collez,
Amy, l'on eſtoit Poëte, on verroit (cas eſtranges)
Les Poëtes plus eſpais que mouches en vendanges.
Or que dés ta ieuneſſe Apollon t'ait appris,
Que Calliope meſme ait tracé tes eſcrits,
Que le neueu d'Atlas les ait mis ſur la lyre,
Qu'en l'autre Theſpean on ait daigné les lire,
Qu'ils tiennent du ſçauoir de l'antique leçon,
Et qu'ils ſoyent imprimez des mains de Patiſſon,
Si quelqu'vn les regarde & ne leur ſert d'obſtacle,
Eſtime mon amy que c'eſt vn grand miracle.
L'on a beau faire bien, & ſemer ſes eſcrits
De ciuette, beinjoin, de muſc, & d'ambre gris,
Qu'ils ſoyent pleins, releuez, & graues à l'oreille,
Qu'ils facent ſourciller les doctes de merueille,
Ne penſe, pour cela, eſtre eſtimé moins fou,
Et ſans argent content, qu'on te preſte vn licou,
Ny qu'on n'eſtime plus (humeur extrauagante!)
Vn gros aſne pourueu de mille eſcus de rente.
Ce mal-heur eſt venu de quelques ieunes veaux
Qui mettent à l'encant l'honneur dans les bordeaux.
Et raualant Phœbus, les Muſes, & la grace,
Font vn bouchon à vin du Laurier de Parnaſſe,
A qui le mal de teſte eſt commun & fatal,
Et vont biſarrement en poſte à l'hoſpital;
Diſant s'on n'eſt hargneux, & d'humeur difficile,

Que

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Que l'on eſt meſpriſé de la troupe ciuile,
Que pour eſtre bon Poëte, il faut tenir des fous,
Et deſirer en eux, ce qu'on meſpriſe en tous,
Et puis en leur chanſon ſottement importune,
Ils accuſent les grands, le Ciel, & la fortune,
Qui fuſtez de leurs vers en ſont ſi rebatus,
Qu'ils ont tiré cét art du nombre des vertus,
Tiennent à mal d'eſprit leurs chanſons indiſcrettes,
Et les mettent au rang des plus vaines ſornettes.
Encore quelques grands, afin de faire voir,
De Mœcenetiuaux, qu'ils ayment le ſçauoir,
Nous voyent de bon œil, & tenant vne gaule,
Ainſi qu'à leurs cheuaux nous en flattét l'eſpaule,
Auecque bonne mine, & d'vn langage doux,
Nous diſent, ſouſriant, & bien que faictes vous?
Auez vous point ſur vous quelque chanſon nouuelle?
I'en vy ces iours paſſez de vous vne ſi belle,
Que c'eſt pour en mourir: ha! ma foy ie voy bien
Que vous ne m'aymez plus, vous ne me donnez rien,
Mais on lit à leurs yeux & dans leur contenance,
Que la bouche ne parle ainſi que l'ame penſe;
Et que c'eſt, mon amy, vn grimoire & des mots
Dont tous les Courtiſans endorment les plus ſots.
Mais ie ne m'apperçois que trenchant du prud'homme, (ſomme:
Mon temps en cent caquets ſottement ie conQue mal inſtruit, ie porte en Broüage le ſel,
Et mes coquilles vendre à ceux de ſainct Michel.
Doncques ſans mettre enchere aux ſottiſes du monde,
Ny gloſer les humeurs de Dame Fredegonde,
Ie diray librement, pour finir en deux mots,
Que la plus part des gens ſont habillez en ſots.

A MON-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

A MONSIEUR BERTAUT, EUESQUE DE SE'ES

SATYRE V.

BERTAVT, c'eſt vn grãd cas, quoy
que l'on puiſſe faire,
Il n'eſt moyen qu'vn homme à
chacun puiſſe plaire;
Et fuſt-il plus parfaict que la per-
fection.
L'homme void par les yeux de ſon affection;
Chacun fait a ſon ſens, dont ſa raiſon s'eſcrime,
Et tel blaſme en autruy ce dequoy ie l'eſtime,
Tout, ſuiuant l'intellect, change d'ordre & de
rang,
Les Mores auioud'huy peignent le Diable blanc,
Le ſel eſt doux aux vns, le ſuccre amer aux autres,
L'on reprend tes humeurs ainſi qu'on fait les no-
ſtres,
Les Oritiques du temps m'appellent des bauché,
Que ie ſuis iour & nuict aux plaiſirs attaché,
Que i'y perds mon eſprit, mõ ame, & ma ieuneſſe;
Les autres, au rebours, accuſent ta ſageſſe,
Et ce hautain deſir qui te fait meſpriſer
Plaiſirs, treſors, grandeurs, pour t'immortaliſer,
Et diſent, ô chetiſs qui mourant ſur vn liure,
Penſez, ſeconds Phœnix, en vos cendres reuiure,
Que vous eſtes trompez en voſtre propre erreur,
Car & vous, & vos vers, viuez par Procureur.
Vn liuret tout moyſi, vit pour vous, & encore,

Comme

Comme la mort vous fait, la téigne vous deuore,
Ingratte vanité dont l'homme se repaist,
Qui baille apres vn bien qui sottement luy plaist.
Ainsi les actions aux langues sont sujettes,
Mais ces diuers rapports sont de foibles sagettes,
Qui blessent seulement ceux qui sont mal armez,
Non pas les bons esprits à vaincre accoustumez,
Qui sçauent, aduisez, auecque difference,
Separer le vray bien du fard de l'apparence.
C'est vn mal bien estrange au cerueau des humains,
Qui, suiuant ce qu'ils sont ou malades, ou sains,
Digérent leur viande, & selon leur nature,
Ils prennent ou mauuaise ou bonne nourriture;
Ce qui plaist à l'œil sain, offence vn chassieux,
L'eau se jaunit en bile au corps du bilieux,
Le sang d'vn Hydropique en pituite se change,
Et l'estomach gasté pourrit tout ce qu'il mange;
De la douce liqueur rosoyante du Ciel,
L'vne en fait le venin, & l'autre en fait le miel;
Ainsi c'est la nature, & l'humeur des personnes,
Et non la qualité, qui rend les choses bonnes.
Charnellement se ioindre auec sa parenté,
En France c'est inceste, en Perse charité;
Tellement qu'à tout prendre, en ce monde où nous sommes,
Et le bien & le mal, dépend du goust des hommes.
Or sans me tourmenter de diuers appetits,
Quels ils sont aux plus grands, & quels aux plus petits,
Ie te veux discourir comme ie trouue estrange,
Le chemin d'où nous vient le blasme & la louange,
Et comme i'ay l'esprit de Chimeres broüillé,
Voyant qu'vn More noir m'appelle barboüillé,
Que les yeux de trauers s'offencent que ie lorgne,

Et

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Et que les quinze-vingts diſent que ie ſuis borgne.
C'eſt ce qui m'en deſplaiſt, encor que i'aye appris,
En mon philoſopher, d'auoir tout à meſpris:
Penſes-tu qu'à preſent vn homme a bonne grace,
Qui dans le fort l'Eueſque entherine ſa grace,
Ou l'autre qui pourſuit des abolitions,
De vouloir ietter l'œil deſſus mes actions,
Vn traiſtre, vn vſurier, qui par miſericorde,
Par argent, ou faueur, s'eſt ſauué de la corde,
Moy, qui dehors ſans plus ay veu le Chaſtelet,
Et que iamais Sergent ne ſaiſit au colet
Qui vit ſelon les loix & me contiens de ſorte
Que ie ne tremble point quand on heurte à ma porte,
Voyant vn Preſident le cœur ne me treſſant,
Et la peur d'vn Preuoſt ne m'eſueille en ſurſaut:
Le bruict d'vne recherche au logis ne m'arreſte,
Et nul remord faſcheux ne me trouble la teſte,
Ie repoſe la nuict ſur l'vn & l'autre flanc,
Et cependant, Bertaut, ie ſuis deſſus le rang.
Sçaures du temps preſent, hypocrites ſeueres,
Vn Claude, effrontément parle des adulteres,
Milon, ſanglant encor, reprend vn aſſaſſin,
Grache, vn ſeditieux & Verres, le larcin.
Or pour moy, tout le mal que leur diſcours m'obiecte,
C'eſt que mon humeur libre à l'amour eſt ſubiecte,
Que i'ayme mes plaiſirs, & que les paſſe temps
Des amours m'ont rendu griſon auant le temps:
Qu'il eſt bien mal-aiſé que iamais ie me change,
Et qu'à d'autres façons ma ieuneſſe ſe range.
Mon oncle m'a conté que monſtrant à Ronſard
Tes vers eſtincellants & de lumiere & d'art,
Il ne ſçeut que reprendre en ton apprentiſſage.

Sinon

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

inon qu'il te iugeoit pour vn Poëte trop ſage;
t ores, au contraire; on m'obiecte à peché,
es humeurs qu'en ta Muſe il euſt bien recherché.
uſſi ie m'eſmerueille au feu que tu recelles,
u'vn eſprit ſi raſſis ait des fougues ſi belles:
ar ie tiens, comme luy, que le chand Element,
ui donne ceſte pointe au vif entendement,
ont la verue s'eſchauffe, & s'enflamme de ſorte,
ue ce feu dans le Ciel ſur des aiſles l'emporte,
oit le meſme qui rend le Poëte ardant & chaud,
ubiect à ſes plaiſirs de courage ſi haut,
u'il meſpriſe le peuple, & les choſes communes
n brauant les faueurs, ſe mocque des fortunes,
ui le fait desbauché, frenetique, reſvant,
orte, la teſte baſſe, & l'eſprit dans le vent,
ſgayer ſa fureur parmy des precipices,
t plus qu'à la raiſon ſubiect à ſes caprices.
Faut-il donc ā preſent s'eſtonner ſi ie ſuis
nclin à des humeurs qu'éuiter ie ne puis,
ù mon temperament malgré moy me tranſporte,
t rend la raiſon foible où la nature eſt forte?
Mais que ce mal me dure, il eſt bien mal-aiſé,
L'homme ne ſe plaiſt pas d'eſtre touſiours fraiſé,
Chaque aage à ſes façons, & change la Nature,
De ſept ans en ſept ans noſtre temperature:
Selon le Soleil ſe loge en ſes maiſons,
Se tournent nos humeurs ainſi que nos ſaiſons,
Toute choſe en viuant auec l'ame s'altere,
Le desbauché ſe rid des ſermons de ſon pere,
Et dans vingt & cinq ans venant à ſe changer,
Retenu, vigilant, ſoigneux, & meſnager,
De ces meſmes diſcours ſes fils il admoneſte,
Qui ne ſont que s'en rire & qu'en hocher la teſte:
Chaque aage a ſes humeurs, ſon gouſt, & ſes plaiſirs.

Et

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Et comme noſtre poil blanchiſſent nos deſirs,
Nature ne peut pas l'aage en l'aage confondre:
L'enfant qui ſçait deſia demander & reſpondre,
Qui marque aſſeurément la terre de ſes pas,
Auecques ſes pareils ſe plaiſt en ſes esbas,
Il fuit, il vient, il parle, il pleure il ſaute d'aiſe,
Sans raiſon d heure en heure, il s'eſmeut & s'appaiſe,
Croiſſant l'aage en auant ſans ſoin de gouuerneur,
Releué, courageux, & cupide d'honneur,
Il ſe plaiſt aux cheuaux, aux chiens, à la campagne,
Facile au vice, il hait les vieux & les deſdaigne,
Rude à qui le reprend, pareſſeux à ſon bien,
Prodigue, deſpenſier, il ne conſerue rien,
Hautain, audacieux, conſeiller de ſoy-meſme,
Et d'vn cœur obſtiné ſe heurte à ce qu'il aime.
L'aage au ſoin ſe tournant, homme fait il acquiert
Des biens, & des amis, ſi le temps le requiert,
Il maſque ſes diſcours comme ſur vn theatre,
Subtil, ambitieux, l'honneur il idolatre,
Son eſprit aduiſé preuient le repentir,
Et ſe garde d'vn lieu difficile à ſortir.
Maints faſcheux accidens ſurprennent ſa vieilleſſe:
Soit qu'auec du ſoucy gaignant de la richeſſe,
Il s'en deffend l'vſage, & craint de s'en ſeruir,
Que tant plus il en a, moins s'en peut aſſouuir;
Ou ſoit qu'auec froideur, il face toute choſe,
Imbecile, douteux, qui voudroit, & qui n'oſe,
Dilayant, qui touſiours à l'œil ſur l'aduenir,
De leger il n'eſpere & croit au ſouuenir:
Il parle de ſon temps, difficile, & ſeuere.
Cenſurant la ieuneſſe vſe des droicts de pere,
Il corrige, il reprend, hargneux en ſes façons,
Et veut que tous ſes mots ſoient autant de leçons
Voila donc, de par Dieu, comme tourne la vie,
Ainſi diuerſement aux humeurs aſſeruie,

Que

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Que chaque âge depart à chaque homme en viuant
De ſon temperament la qualité ſuiuant;
Et moy qui ieune encor, en mes plaiſirs m'eſgaye,
Il faudra que ie change, & malgré que i'en aye,
Plus ſoigneux deuenu, plus froid, & plus raſſis,
Que mes ieunes penſers cedent aux vieux ſoucis,
Que i'en paye l'eſcot remply iuſqu'à la gorge,
Et que i'en rende vn iour les armes à S. George.
Mais de ces diſcoureurs il ne s'en trouue point,
Ou pour le moins bié peu qui cognoiſſét ce point,
Effrontez, ignorans, n'ayans rien de ſolide,
Leur eſprit prend l'eſſor où leur langue le guide,
Sans voir le fonds du ſac ils prononcent l'arreſt,
Et rangent leurs diſcours au point de l'intereſt,
Pour exemple parfaite ils n'ont que l'apparence,
Et c'eſt ce qui nous porte à ceſte indifference,
Qu'enſemble l'on confond le vice & la vertu,
Et qu'on l'eſtime moins qu'on n'eſtime vn feſtu.
Auſſi qu'importet il de mal ou de bien faire,
Si de nos actions vn iuge volontaire,
Selon ſes appetits, les decide & les rend,
Dignes de recompenſe, ou d'vn ſupplice grand:
Si touſiours nos amis en bon ſens les expliquent,
Et ſi tout au rebours nos haineux nous en picquét?
Chacun ſelon ſon gouſt s'obſtine en ſon party,
Qui fait qu'il n'eſt plus rien qui ne ſoit peruerty,
La vertu n'eſt vertu, l'enuie la deſguiſe,
Et de bouche ſans plus le vulgaire la priſe,
Au lieu du iugement regnent les paſſions,
Et donne l'intereſt le prix aux actions.
Ainſi ce vieux reſueur qui nagueres à Rome
Gouuernoit vn enfant, & faiſoit le preud homme,
Contrecarroit Caton, critique en ſes diſcours,
Qui touſiours rechignoit, & reprenoit touſiours;
Apres que cét enfant s'eſt fait plus grand par l'âge,

Reue-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Reuenant à la Cour d'vn ſi lointain voyage,
Ce critique changeant d'humeurs & de cerueau,
De ſon pedant qu'il fut deuint ſon maquereau.
O gentille vertu qu'aiſément tu te changes,
Non, non, ces actions meritent des loüanges,
Car le voyant tout ſeul qu'on le prenne à ſerment,
Il dira qu'icy bas l'homme de iugement,
Se doit accommoder au temps qui luy cõmande,
Et que c'eſt à la Cour vne vertu bien grande.
Donc la meſme vertu le dreſſant au poullet,
De vertueux qu'il fut le rend Dariolet,
Donc à ſi peu de frais, la vertu ſe profane,
Se deſguiſe, ſe maſque, & deuient courtiſane,
Se transforme aux humeurs, ſuit le cours du marché,
Et diſpence les gens de blaſme & de peché.
Peres des ſiecles vieux, exemples de la vie,
Dignes d'eſtre admirez d'vne honorable enuie,
(Si quelque beau deſir viuoit encor en nous)
Nous voyant de là haut, Peres, qu'en dites vous?
Iadis de voſtre temps la Vertu ſimple & pure,
Sans fard, ſans fiction, imitoit ſa nature,
Auſtere en ſes façons ſevere en ſes propos,
Qui dans vn labeur iuſte eſgayoit ſon repos,
D'hommes vous faiſant Dieux, vous paiſſoit d'Ambroſie,
Et donnoit place au Ciel à voſtre fantaiſie.
La lampe de ſon front par tout vous eſclairoit,
Et de toutes frayeurs vos eſprits aſſeuroit,
Et ſans penſer aux biens où le vulgaire penſe,
Elle eſtoit voſtre prix & voſtre recompenſe;
Où la noſtre auiourd'huy qu'on reuere icy bas,
Va la nuict dans le bal, & danſe les cinq pas,
Se parfume, ſe friſe, & des façons nouuelles
Veut auoir par le fard du nom entre les belles,
Fait creuer les courtaux en chaſſant aux foreſts:
Court

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

ourt le faquin, la bague, eſcrime des fleurets,
ſonte vn cheual de bois, fait deſſus des pommades.
allonne le Genet, & le dreſſe aux paſſades,
hante des airs nouueaux, inuente des balets,
çait eſcrire & porter les vers & les poulets.
l'œil touſiours au guet, pour des tours de ſoupleſſe,
gloſe ſur les habits & ſur la gentilleſſe,
e plaiſt à l'entretien, commente les bons mots,
t met à meſme prix, les ſages & les ſots.
t ce qui plus encore m'empoiſonne de rage,
'eſt quand vn charlatan releue ſon langage.
t de coquin, faiſant le Prince reueſtu,
aſtit vn Paranimphe à ſa belle vertu,
t qu'il n'eſt cropheteur ny courtaut de boutique,
ui n'eſtime à vertu l'art où ſa main s'applique,
t qui paraphraſant ſa gloire & ſon renom,
ntre les vertueux ne vueille auoir du nom.
Voila comme à preſent chacun l'adulteriſe,
t forme vne vertu comme il plaiſt à ſa guiſe,
lle eſt comme au marché dans les impreſſions,
t s'adiugeant au taux de nos affections,
ait que par le caprice & non par le merite,
e blaſme, & la loüange au hazard ſe debite,
t peut vn ieune ſot, ſuiuant ce qu'il conçoit,
ù ce que par ſes yeux ſon eſprit en reçoit,
onner ſon iugement, en dire ce qu'il penſe,
t mettre ſans reſpect noſtre honneur en balance.
Mais puis que c'eſt le temps, meſpriſant les rumeurs
u peuple, laiſſons-là le monde en ſes humeurs,
t ſi ſelon ſon gouſt, vn chacun en peut dire,
Mon gouſt ſera, Bertaut, de n'en faire que rire.

A MON-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

A MONSIEUR DE BETHVNE

ESTANT

Ambaſſadeur pour ſa Majeſté à Rome

SATYRE VI.

BETHVYNE, ſi la charge où ta vertu s'amuſe,
Te permet d'eſcouter les chanſons que la Muſe
Deſſus les bords du Tibre & du mont Palatin,
Me fait dire en François au riuange Latin,
Où comme vn grand Hercule, à la poictrine large,
Noſtre Atlas de ſon faix ſur ton dos ſe deſcharge,
Te commet de l'Eſtat l'entier gouuernement;
Eſcoute ce diſcours tiſſu bigearrement,
Où ie ne pretends point eſcrire ton hiſtoire:
Ie ne veux que mes vers s'honorent en la gloire,
De tes nobles ayeux, dont les faicts releuez,
Dans les cœurs des Flamans ſont encore grauez,
Qui tiennent à grandeur de ce que tes Anceſtres,
En armes glorieux furent iadais leurs maiſtres.
Ny moins comme ton frere aydé de ta vertu,
Par force, & par conſeil, en France a combattu
Ces auares oyſeaux dont les griffes gourmandes,

Du

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

u bon Roy des François rauiſſoient les viandes,
ubject trop haut pour moy, qui dois ſans m'eſgarer,
u champ de ſa valeur, la voir, & l'admirer.
Auſſi ſelon le corps on doit tailler la robe
e ne veux qu'à mes vers noſtre honneur ſe derobe,
Ny qu'en tiſſant le fil de vos faits plus qu'humains;
Dedans ce Labirinthe il m'eſchape des mains;
On doit ſelon la force entreprendre la peine,
Et ſe donner le ton ſuiuant qu'on'a d'haleine,
Non comme vn fou chanter de tort & de trauers,
Laiſſant donc aux ſçauans à vous peindre en leurs vers,
Haut eſleuez en l'air ſur vne aiſle doree,
Dignes imitateurs des enfans de Boree;
Tandis qu'à mon pouuoir mes forces meſurant,
Sans prendre ny Phœbus ny la Muſe à garent,
Ie ſuiuray le caprice en ces pays eſtranges,
Et ſans paraphraſer tes faits & tes loüanges,
Ou me fantaſier le cerueau de ſoucy,
Sur ce qu'on dit de France, ou ce qu'on voit icy;
Ie me deſchargeray d'vn faix que ie deſdaigne,
Suffiſant de creuer vn Geneſt de Sardaigne,
Qui pourroit defaillant en ſa morne vigueur,
Succomber ſous le fais que i'ay deſſus le cœur.
Or ce n'eſt point de voir en regne la ſottiſe,
L'auarice, & le Luxe, entre les gens d'Egliſe,
La Iuſtice à l'ancan, l'Innocent oppreſſé:
Le conſeil corrompu, ſujure l'intereſſé;
Les eſtats peruertis; toute choſe ſe vendre,
Et n'auoir du credit qu'au prix qu'on peut deſpendre,
Ny moins que la valeur n'ait icy plus de lieu,

Que

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Que la Nobleſſe courre en poſte à l'hoſtel-Dieu,
Que les ieunes oiſifs, aux plaiſirs s'abandonnent,
Que les femmes du temps, ſoyent à qui plus leur donnent.
Que l'vſure ait trouué (bien que ie n'ay dequoy,
Tant elle a bonne dent,) que mordre deſſus moy,
Tout cecy ne me peze, & l'eſprit ne me trouble,
Que tout s'y peruertiſſe il ne m'enchaut d'vn double,
Du temps, ny de l'Eſtat, il ne faut s'affliger,
Selon le vent qu'il fait l'homme doit nauiger.
Mais ce donc ie m'afflige eſt bien vne autre choſe,
Qui fait que l'œil humain iamais ne ſe repoſe,
Qu'il s'abandonne en proye aux ſoucis plus cuiſans.
Ha! que ne ſuis-ie Roy pour cent ou ſix vingts ans,
Par vn Edict public qui fuſt irreuocable!
Ie bannirois l'Honneur, ce monſtre abominable,
Qui nous trouble l'eſprit, & nous charme ſi bien,
Que ſans luy les humains icy ne voyent rien,
Qui trahit la nature, & qui rend imparfaite
Toute choſe qu'au gouſt les delices ont faite.
Or ie ne doute point que ces eſprits boſſus,
Qui veulent qu'on les croye en droite ligne iſſus?
Des ſept ſages de Grece, à mes vers ne s'oppoſent,
Et que leurs iugemens deſſus le mien ne gloſent;
Comme de faire entendre à chacun que ie ſuis,
Auſſi perclus d'eſprit comme Pierre du Puis,
De vouloir ſottement que mon diſcours ſe dore,
Aux deſpens d'vn ſubject que tout le monde adore:
Et que ie ſuis, de plus, priué de iugement,
De t'offrir ce caprice ainſi ſi librement,
A toy qui dés ieuneſſe appris en ſon eſcole,

A ado-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

adorér l'honneur d'effect, & de parole,
ui l'as pour vn but ſainct en ton penſer profond,
qui mourrois pluſtoſt, que luy faire vn faux-
bond.
Ie veux bien auoir tort en ceſte ſeule choſe,
ajs ton doux naturel fait que ie me propoſe
e te monſtrer à nud toutes mes paſſions,
omme à cil qui pardonne aux imperfections :
u'ils n'en parlent dont plus, & qu'eſtrange on ne
trouue,
ie hais plus l'bonneur qu'vn monton vne
louue;
Honneur, qui ſous faux tiltre habite auec nous,
ui nous oſte la vie, & les plaiſirs plus doux,
ui trahit noſtre eſpoir, & fait que l'on ſe peine,
pres l'eſclat fardé d'vne apparence vaine :
ui ſévre les deſirs, & paſſe meſchamment,
a plume par le bec à noſtre ſentiment,
ui nous veut faire entendre en ſes vaines chi-
meres,
ue pour ce qui nous touche, il ſe perd, ſi nos
meres,
os femmes, & nos ſœurs, font leurs maris ja-
loux,
omme ſi leurs deſirs prenoyent la loy de nous.
Ie penſe, quant à moy, que cét homme eſtoit
yure,
ui changea le premier l'vſage de ſon viure,
t rangeant ſous des loix les hommes eſcartez,
aſtit premierement & villes & citez,
e tours & de foſſez renforça ſes murailles,
t r'enferma dedans cent ſortes de canailles.
e cét amas confus naſquirent à l'inſtant,
'enuie, le meſpris, le diſcord inconſtant
a peur, la trahiſon, le meurtre, la vengeance,
'horrible deſeſpoir, & toute ceſte engeance

De

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

De maux qu'on voit regner en l'enfer de la Court,
D'ont vn pédant de Diable en ſes leçons diſcourt,
Quand par art il inſtruit ſes eſcoliers, pour eſtre,
(S'il ſe peut faire) en mal plus grands Clercs que leur Maiſtre.
Ainſi la liberté du monde s'enuola,
Et chacun ſe campant, qui deça, qui delà,
De hayes, de buiſſons remarqua ſon partage,
Et là fraude fit lors la figue au premier âge.
Lors du mien, & du tien, naſquirent les procez,
A qui l'argent depart bon ou mauuais ſuccez,
Le fort battit le foible, & luy liura la guerre,
De là l'ambition fit enuahir la terre,
Qui fut, auant le temps que ſuruindrent ces maux,
Vn hoſpital commun à tous les animaux,
Quand le mary de Rhée, au ſiecle d'innocence,
Gouuernoit doucement le monde en ſon enfance:
Que la terre de ſoy le froment rapportoit,
Que le cheſne de Manne & de miel degoutoit:
Que tout viuoit en paix, qu'il n'eſtoit point d'vſures,
Que rien ne ſe vendoit par poids, ny par meſures:
Qu'on n'auoit point depeur qu'vn Procureur fiſcal
Formaſt ſur vne éguille vn long procez verbal:
Et ſe iettant d'aguet deſſus voſtre perſonne,
Qu'vn Bariſel vous miſt dedans la tour de Nonne.
Mais ſi toſt que le fils le pere déchaſſa,
Tout ſans-deſſus-deſſous icy ſe renuerſa,
Les ſoucis, les ennuis, nous broüillerent la teſte,
L'on ne pria les Saincts qu'au fort de la tempeſte,
L'on trompa ſon prochain, la meſdiſance eut lieu,
Et l'Hipocrite fit barbe de paille à Dieu,
L'homme trahit ſa foy, d'où vindrent les Notaires,
Pour attacher au ioug les humeurs volontaires.

La

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

La faim, & la cherté, ſe mirent ſur le rang,
La fiéure, les charbons, le maigre flux de ſang,
Commencerent d'eſclorre, & tout ce que l'Automne,
Par le vent de Midy nous apporte & nous donne
Les ſoldats, puis apres, ennemis de la paix,
Qui de l'auoir d'autruy ne ſe ſoulent iamais,
Troublerent la campagne, & ſaccageant nos villes
Par force en nos maiſons violérent nos filles,
D'où naſquit le Bordel, qui s'eſleuant debout,
A l'inſtant comme vn Dieu s'eſtendit tout par tout,
Et rendit, Dieu mercy, ces fiéures amoureuſes,
Tant de galants pelez, & de femmes galeuſes,
Que les perruques ſont, & les drogues encor,
(Tant on en a beſoin) auſſi chéres que l'or.
Encore tous ces maux ne ſeroient que fleurettes,
Sans ce maudit Honneur, ce conteur de ſornettes,
Ce fier ſerpent, qui couue vn venin ſous des fleurs,
Qui noye iour & nuict nos eſprits en nos pleurs.
Car pour ces autres maux, c'eſtoient legeres peines,
Que Dieu donna ſelon les foibleſſes humaines;
Mais ce traiſtre cruel excedant tout ponuoir,
Nous fait ſuer le ſang ſous vn peſant deuoir,
De chimeres nous pippe, & nous veut faire accroire,
Qu'au trauail ſeulement doit conſiſter la gloire:
Qu'il faut perdre & ſommeil, & repos, & repas,
Pour taſcher d'acquerir vn ſubject qui n'eſt pas;
Du s'il eſt, qui iamais aux yeux ne ſe deſcouure,
Et perdu pour vn coup iamais ne ſe recouure,
Qui nous gonfle le cœur de vapeur & de vent,
Et d'excez par luy meſme il ſe perd bien ſouuent.

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Puis on adorera ceſte menteuſe idole,
Pour oracle on tiendra ceſte croyance fole,
Qu'il n'eſt rien de ſi beau que tomber bataillant,
Qu'aux deſpens de ſon ſang il faut eſtre vaillant;
Mourir d'vn coup de lance, ou du choc d'vne pique,
Comme les Paladins de la ſaiſon antique,
Et reſpandant l'eſprit, bleſſé par quelque endroit,
Que noſtre ame s'enuolle en Paradis tout droit.
Ha! que c'eſt choſe belle, & fort bien ordonnée,
Dormir dedans vn lict la graſſe matinee,
En Dame de Paris, s'habiller chaudement,
A la table s'aſſeoir, manger humainement,
Se repoſer vn peu, puis monter en carroſſe,
Aller à Gentilly, careſſer vne Roſſe,
Pour eſcroquer ſa fille, & venant à l'effect,
Luy monſtrer comme Iean à ſa mere le faict.
Ha Dieu! pourquoy faut-il que mon eſprit ne vaille
Autant que cil qui mit les ſouris en bataille:
Qui ſçeut à la Grenoüille apprendre ſon caquet,
Ou que l'autre qui fit en vers vn Sopiquet!
Ie ſerois eſloigné de toute raillerie,
Au Poëme grand & beau de la poltronnerie,
En deſpit de l'Honneur, & des femmes qui l'ont,
D'effect ſous la chemiſe, ou d'apparence au front,
Et m'aſſeure pour moy qu'en ayant leu l'hiſtoire,
Elles ne ſeroient plus ſi ſottes que d'y croire.
Mais quand ie conſidere où l'ingrat nous reduit, (duit,
Comme il nous enſorcelle, & comme il nous ſe-
Qu'il aſſemble en feſtin au Renard la Cigogne,
Et que ſon plus beau ieu ne giſt rien qu'en ſa trogne;
Celuy le peut bien dire, à qui dés le berceau,
Ce malheureux Honneur a tins le bec en l'eau,

Qui

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Qui le traine à taſtons, quelque part qu'il puiſſe eſtre
Ainſi que fait vn chien vn aueugle ſon maiſtre,
Qui s'en va doucement apres luy pas à pas,
Et librement ſe fie à ce qu'il ne voit pas.
S'il veut que plus lõg temps à ce diſcours ie croye,
Qu'il m'offre à tout le moins quelque choſe qu'on voye,
Et qu'on ſauoure, afin qu'il ſe puiſſe ſçauoir,
Si le gouſt deſment point ce que l'œil ne peut voir.
Autrement, quant à moy, ie luy fais banqueroute:
Eſtant imperceptible, il eſt comme la Goutte,
Et le mal qui caché nous oſte l'embonpoint
Qui nous tuë à veuë d'œil, & que l'on ne voit point,
On a beau ſe charger de telle marchandiſe,
A peine en auroit-on vn Quatrin à Veniſe,
Encor qu'on voye apres courir certains cerueaux,
Comme apres les raiſins courent les eſtourneaux.
Qui font tous ces vaillans de leur valeur guerriere
Qui touchent du penſer l'Eſtoille pouſſiniere,
Morguent la deſtinée, & gourmandent la mort,
Contre qui rien ne dure & rien n'eſt aſſez fort,
Et qui, tout tranſparents de claire renommee,
Dreſſent cent fois le iour en diſcours vne armée,
Donnent quelque bataille, & tuant vn chacun,
Font que mourir & viure à leur dire n'eſt qu'vn:
Releuez, emplumez, braues comme vn S. George,
Et Dieu ſçait cependant s'ils mentent par la gorge,
Et bien que de l'Honneur ils facent des leçons,
En fin, au fond du ſac, ce ne ſont que chanſons?
Mais, mon Dieu! que ce traiſtre eſt d'vne eſtrange ſorte!
Tandis qu'à le blaſmer la raiſon me tranſporte,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Que de luy ie meſdis, il me flatte, & me dit,
Que ie veux par ces vers acquerir ſon credit,
Que c'eſt ce que ma Muſe en trauaillant pourchaſſe
Et mon intention qu'eſtre en ſa bonne grace;
Qu'en mediſant de luy ie le veux requerir,
Et tout ce que ie fay, que c'eſt pour l'acquerir.
Si ce n'eſt qu'on diroit qu'il me l'auroit fait faire,
Ie l'irois appeller comme mon aduerſaire;
Auſſi que le duël eſt icy deffendu;
Et que d'vne autre part i'aime l'indiuidu.
Mais tandis qu'en colere à parler ie m'arreſte,
Ie ne m'apperçois pas que la viande eſt preſte,
Qu'icy non plus qu'en France on ne s'amuſe pas
A diſcourir d'Honneur quand on prend ſon repas,
Le ſommelier en haſte eſt ſorty de la caue,
Deſia Monſieur le Maiſtre, & ſon monde ſe laue,
Treſue auecque l'Honneur, ie m'en vais tout courant,
Decider au Tinel vn autre different.

A MON-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

A MONSIEUR LE MARQUIS DE COEUVRES.

SATYRE VII.

SOTTE, & faſcheuſe humeur, de la pluſpart des hommes,
Qui ſuiuant ce qu'ils ſont, iugent ce que nous ſommes,
Et ſuccrant d'vn ſouſris vn diſcours ruineux,
Accuſent vn chacun des maux qui ſont en eux!
Noſtre Melancolique en ſçauroit bien que dire,
Qui nous picque en riant, & nous flatte ſans rire,
Qui porte vn cœur de ſang deſſous vn front bleſmy,
Et duquel il vaut mieux eſtre amy qu'ennemy.
Vous, qui tout au contraire, auez dans le courage
Les meſmes mouuements qu'on vous lit au viſage,
Et qui, parfaict amy, vos amis eſpargnez.
Et de mauuais diſcours leurs vertus n'esborgnez:
Dont le cœur grand, & ferme, au changement ne ploye,
Et qui ſort librement en l'orage s'employe,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Ainſi qu'vn bon patron, qui ſoigneux, ſage, & fort,
Sauue ſes compagnons & les conduit à bord.
Cognoiſſant donc en vous vne vertu facile,
A porter les defauts d'vn eſprit imbecille,
Qui dit ſans aucun fard, ce qu'il ſent librement,
Et dont iamais le cœur la bouche ne deſment;
Comme à mon Confeſſeur, vous ouurant ma penſee
De ieuneſſe, & d'amour follement inſenſee,
Ie vous conte le mal où trop enclin ie ſuis,
Et que preſt à laiſſer ie ne veux & ne puis,
Tant il eſt mal-aiſé d'oſter auec l'eſtude,
Ce qu'on a de nature, ou par longue habitude.
Puis la force me manque, & n'ay le iugement
De conduire ma barque en ce rauiſſement,
Au gouffre du plaiſir, la courante m'emporte,
Tout ainſi qu'vn cheual qui a la bouche forte,
I'obeïs au caprice, & ſans diſcretion,
La raiſon ne peut rien deſſus ma paſſion.
Nulle loy ne retient mon ame abandonnée,
Ou ſoit par volonté, ou ſoit par deſtinee,
En vn mal cuident ie clos l'œil à mon bien:
Ny conſeil, ny raiſon, ne me ſeruent de rien.
Ie choppe par deſſein, ma faute eſt volontaire:
Ie me bande les yeux quand le Soleil m'eſclaire,
Et content de mon mal, ie me tiens trop heureux
D'eſtre, comme ie ſuis, en tous lieux amoureux;
Et comme à bien aimer mille cauſes m'inuitent,
Auſſi mille beautez mes amours ne limitent,
Et courant ça & là, ie trouue tous le iours,
Et des ſubjects nouueaux de nouuelles amours,
Si de l'œil du deſir vne femme i'auiſe,
Ou ſoit belle, ou ſoit laide, ou ſage, ou mal appriſe,
Elle aura quelque trait qui de mes ſens vainqueur,

Me

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Me paſſant par les yeux me bleſſera le cœur.
Et c'eſt comme vn miracle, en ce monde où nous
sommes,
Tant l'aueugle appetit enſorcelle les hommes,
Qu'encore qu'vne femme aux amours face peur,
Que le Ciel, & Venus, la voye à contre-cœur;
Toutes fois, eſtant femme elle aura ſes delices,
Releuera ſa grace auec des artifices,
Qui dans l'Eſtat d'Amour la ſçauront maintenir,
Et par quelques attraits les amants retenir.
Si quelqu'vne eſt difforme, elle aura bonne grace,
Et par l'art de l'eſprit embellira ſa face,
Captiuant les amants, de mœurs, ou de diſcours,
Elle aura du credit en l'Empire d'amours,
En cela l'on cognoiſt que la nature eſt ſage,
Que voyant les deffauts du feminin ouurage,
Qu'il ſeroit ſans reſpect, des hommes meſpriſé,
L'anima d'vn eſprit, & vif, & deſguiſé;
D'vne ſimple innocence elle adoucit ſa face,
Elle luy mit au ſein, la ruſe, & la fallace,
Dans ſa bouche la foy qu'on donne à ſes diſcours,
Dont ce ſexe trahit les cieux, & les amours,
Et ſelõ, plus ou moins, qu'elle eſtoit belle, ou laide,
Sage elle ſçeut ſi bien vſer d'vn bon remede,
Diuiſant de l'eſprit, la grace, & la beauté,
Qu'elle les ſepara d'vn & d'autre coſté,
De peur qu'en les ioignant quelqu'vn eut l'auan-
tage,
Auec vn bel eſprit d'auoir vn beau viſage:
La belle du depuis ne le recherche point,
Et l'eſprit, rarement, à la beauté ſe ioint.
Or afin que la laide autrement inutile,
Deſſous le ioug d'amour rendiſt l'homme ſeruile,
Elle ombragea l'eſprit d'vn morne aueuglement,
Auecques le deſir, troublant le iugement,
De peur que nulle femme, ou fuſt laide, ou fuſt
belle,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Ne veſcuſt ſans le faire, & ne mouruſt pucelle.
D'où vient que ſi ſouuent les hommes offuſquez,
Sont de leurs appetits ſi lourdement mocquez,
Que d'vne laide femme ils ont l'ame eſchauffee,
Dreſſant à la laideur d'eux meſmes vn trophee,
Penſant auoir trouué la febue du gaſteau,
Et qu'au ſerrail du Turc il n'eſt rien de ſi beau.
Mais comme les beautez, ſoit des corps, ou des ames,
Selon l'obiect des ſens, ſont diuerſes aux Dames:
Auſſi diuerſement les hommes ſont domptez,
Et ſont diuers effects les diuerſes beautez:
(Eſtrange prouidence, & prudente methode,
De Nature qui ſert vn chacun à ſa mode!)
Or moy, qui ſuis tout flamme & de nuict & de iour,
Qui n'haleine que feu, ne reſpire qu'amour,
Ie me laiſſe emporter à mes flammes communes,
Et cours ſous diuers vents de diuerſes fortunes:
Rauy de tous obiects, i'ayme ſi viuement,
Que ie n'ay pour l'amour ny choix, ny iugement:
De toute eſlection, mon ame eſt deſpourueuë,
Et nul obiect certain ne limite ma veuë,
Toute femme m'agrée, & les perfections,
Du corps ou de l'eſprit troublent mes paſſions,
I'ayme le port de l'vne, & de l'autre la taille,
L'autre d'vn trait laſcif, me liure la bataille.
Et l'autre deſdaignant d'vn œil ſeuere & doux,
Ma peine, & mon amour, me donne mille coups,
Soit qu'vne autre modeſte à l'impourueu m'auiſe,
De vergongne, & d'amour, mon ame eſt toute épriſe;
Ie ſens d'vn ſage feu mon eſprit enflammer,
Et ſon honneſteté me contrainct de l'aimer.
Si quelque autre affettee en ſa douce malice,
Gouuerne ſon œillade auec de l'artifice,

I'ayme

I'ayme ſa gentilleſſe, & mon nouueau deſir,
Se la promet ſçauante en l'amoureux plaiſir.
Que l'autre parle libre, & face des merueilles,
Amour qui prend par tout, me prend par les oreilles,
Et iuge par l'eſprit, parfaict en ſes accords,
De points plus accomplis que peut auoir le corps:
Si l'autre eſt au rebours des lettres nonchalante,
Ie croy qu'au faict d'amour elle ſera ſçauante,
Et que nature habille à couurir ſon déffaut,
Luy aura mis au lict tout l'eſprit qu'il luy faut.
Ainſi de toute femme à mes yeux oppoſée,
Soit parfaite en beauté, ou ſoit mal compoſée,
De mœurs, au de façons, quelque choſe m'en plaiſt,
Et ne ſçais point comment, ny pourquoy, ny que c'eſt.
Quelque object que l'eſprit par mes yeux ſe figure,
Mon cœur, tendre à l'amour, en reçoit la pointure:
Comme vn miroir en ſoy toute image reçoit,
Il reçoit en amour quelque object que ce ſoit,
Autant qu'vne plus blanche, il ayme vne brunette,
Si l'vne a plus d'eſclat, l'autre eſt plus ſadinette,
Et plus viue de feu, d'amour & de deſir,
Comme elle en reçoit plus, donne plus de plaiſir.
Mais ſans parler de moy, que toute amour emporte,
Voyant vne beauté follaſtrement accorte,
Dont l'abord ſoit facile & l'œil plein de douceur,
Que ſemblable à Venus on l'eſtime ſa ſœur,
Que le Ciel ſur ſon front ait poſé ſa richeſſe,
Qu'elle ait le cœur humain, le port d'vne Deeſſe,
Qu'elle ſoit le tourment, & le plaiſir des cœurs,
Que Flore ſous ſes pas face naiſtre des fleurs,
Au ſeul trait de ſes yeux, ſi puiſſans ſur les ames,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Les cœurs les plus glacez ſont tout bruſlans de
flames,
Et fuſt-il de metal, ou de bronze, ou de roc.
Il n'eſt Moine ſi ſainct qu'il n'en quittaſt le froc.
Ainſi moy ſeulement ſous l'Amour ie ne plie,
Mais de tous les mortels la nature accomplie,
Fléchit ſous cét Empire, & n'eſt homme icy bas,
Qui ſoit exempt d'amour, non plus que du treſpas.
Ce n'eſt donc choſe eſtrange (eſtant ſi naturelle)
Que ceſte paſſion me trouble la cervelle,
M'empoiſonne l'eſprit, & me charme ſi fort,
Que i'aimeray, ie croy, encore apres ma mort.
Marquis, voyla le vent dont ma nef eſt portée,
A la triſte mercy de la vague indomptée,
Sans corde, ſans timon, ſans eſtoile, ny iour
Reſte ingrat, & piteux de l'orage d'amour,
Qui content de mon mal, & ioyeux de ma perte,
Se rit de voir des flots ma poictrine couuerte,
Et comme ſans eſpoir flotte ma paſſion,
Digne, non de riſee, ains de compaſſion.
Cependant incertain du cours de la tempeſte,
Ie nage ſur les flots, & releuant la teſte,
Ie ſemble deſpiter naufrage audacieux,
L'infortune, les vents, la marine, & les Cieux.
M'eſgayant en mon mal comme vn melancoli-
que,
Qui repute à vertu ſon humeur frenetique,
Diſcourt de ſon caprice, en caquette tout haut.
Auſſi comme à vertu i'eſtime ce defaut,
Et quand tout par mal-heur iureroit mon dom-
mage?
Ie mourray fort content, mourant en ce voyage.

A MON-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

A MONSIEUR L'ABBE DE BEAVLIEV,

Nommé par ſa Majeſté, à l'Eueſché du Mans.

SATYRE VIII.

CHARLES, de mes pechez i'ay bien fait penitence:
Or toy qui te cognois aux cas de conſcience,
Iuge ſi i'ay raiſon de penſer eſtre abſous.
I'oyois vn de ces iours la Meſſe à deux genoux,
Faiſant mainte oraiſon, l'œil au ciel, les mains iointes.
Le cœur ouuert aux pleurs, & tout percé des pointes
Qu'vn deuot repentir eſlançoit dedans moy,
Trẽblant des peurs d'enfer, & tout bruſlant de foy;
Quand vn ieune frizé, releué de mouſtache,
De galoche, de botte, & d'vn ample pannache,
Me vint prendre, & me dit, penſant dire vn bon mot,
Pour vn Poëte du temps vous eſtes trés-deuot;
Moy ciuil, ie me leue, & le bon iour luy donne,
(Qu'heureux eſt le follaſtre, à la teſte griſonne,

Qui

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Qui bruſquement euſt dit auec vne ſambleu)
Ouy bien pour vous, Monſieur, qui ne croyez en Dieu.
Sotte diſcretion! ie voulus faire accroire,
Qu'vn Poëte n'eſt biſarre & faſcheux qu'apres boire,
Ie baiſſe vn peu la teſte, & tout modeſtement,
Ie luy fis à la mode vn petit compliment:
Luy comme bien appris, le meſme me ſçeut rendre,
Et ceſte courtoiſie à ſi haut prix me vendre,
Que i'aymerois bien mieux, chargé d'àge, & d'ennuis,
Me voir à Rome pauure, entre les mains des Iuifs.
Il me prit par la main, apres mainte grimace,
Changeant ſur l'vn des pieds à toute heure de place,
Et dançant tout ainſi qu'vn barbe encaſtelé,
Me dit, en remaſchant vn propos aualé;
Que vous eſtes heureux, vous autres belles ames,
Fauoris d'Appollon, qui gouuernez les Dames,
Et par mille beaux vers les charmez tellement,
Qu'il n'eſt point de beautez que pour vous ſeulement:
Mais vous les meritez, vos vertus non communes,
Vous font dignes, Monſieur, de ces bonnes fortunes.
Glorieux de me voir ſi hautement loüé,
Ie deuins auſſi fier qu'vn chat amadoüé,
Et ſentant au palais mon diſcours ſe confondre,
D'vn ris de ſainct Médard il me fallut reſpondre.
Ie pourſuis; mais amy, laiſſons-le diſcourir,
Dire, cent & cent fois, il en faudroit mourir;
Sa barbe pinçotter, cageoller la ſcience,

Releuer

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Releuer ſes cheueux, dire en ma conſcience,
Faire la belle main, mordre vn bout de ſes gants,
Rire hors de propos, monſtrer ſes belles dents,
Se carrer ſur vn pied, faire arſer ſon eſpee,
Et s'adoucir les yeux ainſi qu'vne poupée:
Cependant qu'en trois mots ie te feray ſçauoir,
Où premier à mon dam ce faſcheux me peut voir.
I'eſtois chez vne Dame, en qui ſi la Satyre,
Permettoit en ces vers que ie le peuſſe dire,
Reluit, enuironné de la diuinité,
Vn eſprit auſſi grand, que grande eſt ſa beauté.
Ce Fanfaron, chez-elle eut de moy cognoiſſance,
Et ne fut de parler iamais en ma puiſſance,
Luy voyant ce iour-là ſon chapeau de velours,
Rire d'vn faſcheux conte, & faire vn ſot diſcours,
Bien qu'il m'euſt à l'abord doucement fait entendre,
Qu'il eſtoit mon valet, à vendre & à deſpendre,
Et deſtournant les yeux, Belle, à ce que i'entens,
Comment vous gouuernez les beaux eſprits du temps:
Et faiſant le doucet de parole, & de geſte,
Il ſe met ſur vn lict, luy diſant, ie proteſte
Que ie me meurs d'amour, quand ie ſuis pres de vous,
Ie vous ayme ſi fort que i'en ſuis tout ialoux,
Puis rechangeant de note, il monſtre ſa rotonde,
Cét ouurage eſt il beau? que vous ſemble du monde?
L'homme que vous ſçauez: m'a dit qu'il n'ayme rien;
Madame, à voſtre avis, ce iourd'huy ſuis-ie bien?
Suis-ie pas bien chauſé? ma iambe eſt elle belle?
Voyez ce taffetas, la mode en eſt nouuelle,

C'eſt

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

C'eſt œuure de la Chine; à propos, on m'a dit
Que contre les clinquants le Roy fait vn Edict :
Sur le coude il ſe met, trois boutons ſe delace,
Madame, baiſez moy, n'ay-ie pas bonne grace !
Que vous eſtes facheuſe, à la fin on verra,
Roſette, le premier qui s'en repentira,
D'aſſez d'autres propos il me rompit la teſte,
Voila quand, & comment, ie cogneus ceſte beſte,
Te iurant, mon amy, que ie quittay ce lieu,
Sans demander ſon nom, & ſans luy dire à dieu.
Ie n'eus depuis ce iour de luy nouuelle aucune,
Si ce n'eſt ce matin, que de male fortune,
Ie fus en ceſte Egliſe, où, comme i'ay conté,
Pour me perſecuter Satan l'auoit porté.
Apres tous ces propos qu'on ſe dit d'arriuée,
D'vn fardeau ſi peſant ayant l'ame greuée,
Ie chauuy de l'oreille, & demeurant penſif,
L'eſchigne i'alongeois comme vn aſne retif,
Minutant me ſauuer de ceſte tyrannie;
Il le iuge à reſpect, ô ſans ceremonie,
Ie vous ſuppli', dit-il, viuons en compagnons;
Ayant ainſi qu'vn pot les mains ſur les roignons,
Il me pouſſe en auant, me preſente la porte,
Et ſans reſpect des Saincts, hors l'Egliſe il me porte
Auſſi froid qu'vn jaloux, qui void ſon corriual,
Sortis, il me demande, eſtes vous à cheual?
Auez vous point icy quelqu'vn de voſtre trouppe?
Ie ſuis tout ſeul à pied; luy de m'offrir la croupe;
Moy, pour m'en depeſtrer, ie luy dis tout expres,
Ie vous baiſe les mains, ie m'en vais icy pres,
Chez mon oncle diſner, ô Dieu le galant homme!
I'en ſuis; & moy, pour lors, comme vn bœuf qu'on aſſomme,
Ie laiſſe choir la teſte, & bien peu s'en falut,
Remettant par deſpit en la mort mon ſalut,

Que

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Que ie n'allaſſe lors la teſte la premiere,
Me ietter du Pont neuf à bas en la riuiere.
Inſenſible, il me traine en la court du palais,
Où trouuant par hazard quelqu'vn de ſes valets,
Il l'appelle, & luy dit, holà hau Ladreuille,
Qu'on ne m'attende point, ie vay diſner en ville.
Dieu ſçait ſi ce propos me trauerſa l'eſprit!
Encor n'eſt-ce pas tout, il tire vn longe eſcrit,
Que voyant ie fremy, lors ſans cajollerie,
Monſieur, ie ne m'entends à la chicanerie,
Ce luy dis-je, feignant l'auoir veu de trauers;
Auſſi n'en eſt ce pas, ce ſont de meſchans vers,
(Ie cognus qu'il eſtoit veritable à ſon dire,)
Que pour tuer le temps ie m'efforce d'eſcrire,
Et pour vn Courtiſan, quant vient l'occaſion,
Ie monſtre que i'en ſçay pour ma prouiſion.
Il lit, & ſe tournant bruſquement par la place,
Les Banquiers eſtonnez admiroient ſa grimace,
Et monſtroient en riant qu'ils ne luy euſſent pas,
Preſté ſur ſon minois quatre doubles ducats;
(Que i'euſſe bien donnez pour ſortir de ſa pate.)
Ie l'eſcoute, & durant que l'oreille il me flate,
(Le bon Dieu ſçait comment) à chaque fin de vers,
Tout exprez ie diſois quelque mot de trauers.
Il pourſuit nonobſtant d'vne fureur plus grande,
Et ne ceſſa iamais qu'il n'euſt fait ſa legende,
Me voyant froidement ſes œuures aduoüer,
Il les ſerre, & ſe met luy meſme à ſe loüer:
Donc pour vn Caualier n'eſt-ce pas quelque choſe?
Mais, Monſieur, n'auez vous iamais veu de ma proſe;
Moy de dire que ſi, tant ie craignois qu'il euſt
Quelque procez verbal qu'entendre il me falluſt.

Encore,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Encore, dites moy en voſtre conſcience,
Pour vn qui n'a du tout acquis nulle ſcience,
Cecy n'eſt-il pas rare? il eſt vray ſur ma foy,
Luy dis-ie ſouſriant, lors ſe tournant vers moy,
M'accolle à tour de bras, & tout petillant d'aiſe,
Doux comme vne eſpouſee à la ioue il me baiſe
Puis me flattant l'eſpaule, il me fit librement,
L'honneur que d'appouuer mon petit iugement.
Apres ceſte careſſe, il rentre de plus belle,
Tantoſt il parle à l'vn, tantoſt l'autre l'appelle,
Touſiours nouueaux diſcours, & tant fuſt-il humain,
Que touſiours de faueur il me tint par la main.
I'ay peur que ſans cela i'ay l'ame ſi fragile,
Que le laiſſant du guet, i'euſſe peu faire gile:
Mais il me fut bien force, eſtant bien attaché,
Que ma diſcretion expiaſt mon peché.
Quel heur ce m'euſt eſté, ſi ſortant de l'Egliſe,
Il m'euſt conduit chez luy, & m'oſtant la chemiſe,
Ce beau valet, à qui ce beau Maiſtre parla,
M'euſt donné l'anguillade, & puis m'euſt laiſſé là!
Honorable defaite, heureuſe eſchapatoire!
Encore derechef me la fallut il boire.
Il vint à reparler deſſus le bruict qui court,
De la Royne, du Roy, des Princes de la Court,
Que Paris eſt bien grand; que le Pont-neuf s'acheue,
Si plus en paix qu'en guerre, vn Empire s'eſleue?
Il vint à definir que c'eſtoit qu'Amitié,
Et tant d'autres vertus que c'en eſtoit pitié.
Mais il ne definit, tant il eſtoit nouice,
Que l'indiſcretion eſt vn ſi faſcheux vice,
Qu'il vaut bien mieux mourir de rage ou de regret,

Que

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Que de viure à la geſne auec vn indiſcret.
Tandis que ces diſcours me donnoient la torture,
Ie ſonde tous moyens pour voir ſi d'auenture,
Quelque bon accident euſt peu m'en retirer,
Et m'empeſcher, en fin de me deſeſperer.
Voyant vn Preſident, ie luy parle d'affaire,
S'il auoit des procez, qu'il eſtoit neceſſaire
D'eſtre touſiours apres, ces Meſſieurs bonneter,
Qu'il ne laiſſaſt pour moy de les ſolliciter,
Quant à luy qu'il eſtoit homme d'intelligence,
Qui ſçauroit comme on perd ſon bien par negligence,
Où marche l'intereſt, qu'il faut ouurir les yeux,
Ha! non, Monſieur, dit-il, i'aymerois beaucoup mieux
Perdre tout ce que i'ay, que voſtre compagnie,
Et ſe mit auſſi toſt ſur la ceremonie.
Moy qui n'ayme à debattre en ces fadêſes là,
Vn temps, ſans luy parler, ma langue vacila:
En fin ie me remets ſur les cageolleries,
Luy dis comme le Roy eſtoit aux Tuilleries,
Ce qu'au Louure on diſoit qu'il feroit auiourd'huy,
Qu'il deuroit ſe tenir touſiours auprés de luy,
Dieu ſçait combien alors, il me dit de ſottiſes,
Parlant de ſes hauts faits, & de ſes vaillantiſes,
Qu'il auoit tant ſeruy, tant faict la faction,
Et n'auoit cependant aucune penſion;
Mais qu'il ſe conſoloit en ce qu'au moins l'Hiſtoire,
Comme on faict ſon trauail, ne deſrobroit ſa gloire,
Et s'y mit ſi auant que ie creus que mes iours,
Deuoient pluſtoſt finir, que non pas ſon diſcours.
Mais comme Dieu voulut, apres tant de demeure, L'or-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

L'Orloge du Palais vint à frapper vnze heures,
Et luy, qui pour la souppe auoit l'esprit subtil,
A quelle heure, Monsieur, vostre oncle disne il?
Lors bien peu s'en falut, sans plus long temps attendre,
Que de rage au gibet ie ne m'allasse pendre;
Encor l'eusse-ie faict, estant desesperé;
Mais ie croy que le Ciel contre moy coniuré,
Voulut que s'accomplist ceste auenture mienne,
Que me dist, ieune enfant, vne Bohemienne;
Ny la peste, la faim, la verolle, la tous,
La fieure, les venins, les larrons, ny les lous,
Ne tueront cestuy-cy; mais l'importun langage
D'vn fascheux, qu'il s'en garde, estant grand, s'il est sage.
Comme il continuoit ceste vieille chanson,
Voicy venir quelqu'vn d'assez pauure façon,
Il se porte au deuant, luy parle, le cageolle:
Mais cét autre, à la fin, semonta de parole:
Monsieur, c'est trop long temps, tout ce que vous voudrez,
Voicy l'Arrest signé, non, Monsieur, vous viendrez,
Quand vous serez dedans vous serez à partie.
Et moy qui cependant n'estois de la partie,
I'esquiue doucement, & m'en vais à grand pas,
La queuë en loup qui fuit, & les yeux contre bas,
Le cœur sautant de ioye, & triste d'apparence.
Depuis aux bons Sergens i'ay porté reuerence,
Comme à des gens d'honneur par qui le Ciel voulut
Que ie receusse vn iour le bien de mon salut.
Mais craignant d'encourir vers toy le mesme vice
Que ie blasme en autruy, ie suis à ton seruice,
Et prie Dieu qu'il nous garde, en ce bas monde icy,
De faim, d'vn importun, de froid, & de soucy.

A MON-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

A MONSIEVR RAPIN.

SATYRE IX.

RAPIN, le Fauory d'Apollon & des Muſes,
Pendant qu'en leur meſtier iour & nuict tu t'amuſes, (chanté
Et que d'vn vers nombreux, non encore
'u te fais vn chemin à l'immortalité,
Ioy, qui n'ay ny l'eſprit, ny l'haleine aſſez forte
'our te ſuiure de pres, & te ſeruir d'eſcorte,
e me contenteray ſans me precipiter,
)'admirer ton labeur, ne pouuant l'imiter.
:t pour me ſatisfaire au deſir qui me reſte,
)e rendre cét hommage, à chacun manifeſte,
Par ces vers i'en prens acte, afin que l'aduenir,
)e moy, par ta vertu, ſe puiſſe ſouuenir,
Et que cette memoire à iamais s'entretienne,
Que ma Muſe imparfaicte eut en honneur la tiéne
Et que ſi i'eus l'eſprit d'ignorance abbatu,
Ie l'eus au moins ſi bon, que i'aimay ta vertu,
Contraire à ces reſueurs, dont la Muſe inſolente,
Cenſurant les plus vieux, arrogamment ſe vante,
De reformer les vers, non les tiens ſeulement,
Mais veulent deterrer les Grecs du monument,
Les Latins, les Hebreux, & toute l'Antiquaille, (le.
Et leur dire à leur nez qu'ils n'ont riẽ fait qui vail-
Ronſard en ſon meſtier n'eſtoit qu'vn apprentif,
Il auoit le cerueau fantaſtique, & retif,
Deſportes n'eſt pas net, du Bellay trop facile,
Belleau ne parle pas comme on parle à la ville,
Il a des mots hargneux, bouffis & releuez,
Qui du peuple auiourd'huy ne ſont pas approuuez;
Comment, nous faut-il donc, pour faire vne œuure grande, Qui

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Qui de la calomnie, & du temps se deffende,
Qui trouue quelque place entre les bons Autheurs?
Parler comme à S. Iean parlent les Crocheteurs?
Encore ie le veux, pourueu qu'ils puissent faire,
Que ce beau sçauoir entre en l'esprit du vulgaire,
Et quand les Crocheteurs seront Poëtes fameux,
Alors sans me fascher ie parleray comme eux.
Pensent-ils des plus vieux offençant la memoire,
Par le mespris d'autruy s'acquerir de la gloire,
Et pour quelque vieux mot estrange, ou de tra-
uers,
Prouuer qu'ils ont raison de censurer leurs vers?
(Alors qu'vne œuure brille, & d'art & de science
La verue quelquesfois s'esgaye en la licence)
Il semble en leurs discours hautains & gene-
reux,
Que le cheual volant n'ait pissé que pour eux,
Que Phœbus à leur ton accorde sa vielle,
Que la mouche du Grec leurs lévres emmielle,
Qu'ils ont seuls icy bas trouué la pie au nit,
Et que des hauts esprits le leur est le zenit:
Que seuls des grands secrets ils ont la coguois-
sance,
Et disent librement que leur experience
A rafiné les vers, fantastiques d'humeur,
Ainsi que les Gascons ont fait le point d'hon-
neur,
Qu'eux tous seuls du bien dire ont trouué la me-
tode,
Et que rien n'est parfaict s'il n'est fait à leur mode.
Cependant leur sçauoir ne s'estend seulement,
Qu'à regretter vn mot douteux au iugement,
Prẽdre garde qu'vn qui ne heurte vne diphtongue,
Espier si des vers la rime est breue ou longue,
Ou bien si la voyelle, à l'autre s'vnissant,
Ne rend point à l'oreille vn vers trop languissant:
Et

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

t laiſſent ſur le verd le noble de l'ouurage,
ſul eſguillon diuin n'eſleue leur courage,
s rampent baſſement, foibles d'inuentions,
t n'oſent peu hardis tenter les fictions,
roids à l'imaginer: car s'ils font quelque choſe,
'eſt proſer de la ryme, & rymer de la proſe,
Que l'art lime, & relime, & polit de façon,
Qu'elle rend à l'oreille vn agreable ſon,
t voyant qu'vn beau feu leur ceruelle n'embraſe,
ls attifent leurs mots, enjoliuent leur phraſe,
Affectent des diſcours, qu'ils releuent par art,
t peignent leurs defaux de couleur, & de fard,
Auſſi ie les compare à ces femmes iolies,
Qui par les affiquets ſe rendent embellies,
Qui gentes en habits, doucettes en façons,
Parmy leur point couppé tendent leurs hame-
çons,
Dont l'œil rit molement auec affetterie,
Et de qui le parler n'eſt rien que flatterie:
De rubans piolez s'agencent proprement,
Et toute leur beauté ne giſt qu'en l'ornement,
Leur viſage reluit de ceruſe & de peautre,
Propres en leurs coiffures vn poil ne paſſe l'autre.
Où, ces diuins Eſprits, hautains, & releuez,
Qui des eaux d'Helicon ont les ſens abreuuez,
De verue & de fureur leur ouurage eſtincelle,
De leurs vers tout diuins la grace eſt naturelle,
Et ſont comme l'on voit la parfaicte beauté,
Qui contente de ſoy, laiſſe la nouueauté
Que l'art trouue au Palais, où dans le blanc d'E-
ſpagne;
Rien que le naturel ſa grace n'accompagne,
Son front laué d'eau claire, eſclate d'vn beau
teint,
De roſes & de lys la nature l'a peint,
Et laiſſant là Mercure, & toutes ſes malices,

Les

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Les nonchalances ſont ſes plus grands artifices.
Or, Rapin, quãt à moy, ie n'ay point tant d'eſprit
Ie vay le grand chemin que mon oncle m'apprit,
Laiſſant là ces Docteurs que les Muſes inſtruiſent
En des airs tous nouueauz, & s'ils ſont comme
ils diſent,
De ſes fautes vn liure auſſi gros que le ſien,
Telles ie les croiray quand ils auront du bien,
Et que leur belle Muſe, à mordre ſi cuiſante,
Leur donra, comme à luy, dix mil eſcus de rente,
De l'honneur, de l'eſtime; & quand par l'Vniuers
Sur le luth de Dauid on chantera leurs vers,
Qu'ils auront ioint l'vtile auec le delectable,
Et qu'ils ſçauront rymer vne auſſi bonne table.
On fait en Italie vn conte aſſez plaiſant,
Qui vient à mon propos, qu'vne fois vn Paiſant,
Homme fort entendu, & ſuffiſant de teſte,
Comme on peut aiſément iuger par ſa requeſte;
S'en vint trouuer le Pape, & le voulut prier,
Que les Preſtres du temps ſe puiſſent marier,
Afin, ce diſoit-il, que nous puiſſions nous autres,
Leurs femmes careſſer ainſi qu'ils font les noſtres,
Ainſi ſuis-ie d'auis, comme ce bon lourdaut,
S'ils ont l'eſprit ſi bon, & l'intellect ſi haut,
Le iugement ſi clair, qu'ils facent vn ouurage,
Riche d'inuentions, de ſens, & de langage,
Que nous puiſſions draper comme ils font nos eſcris,
Et voir, comme l'on dit, s'ils ſont ſi bien appris,
Qu'ils monſtrent de leur eau, qu'ils entrent en carriere,
Leur aage defaudra pluſtoſt que la matiere.
Nous ſommes en vn ſiecle où le Prince eſt ſi grãd
Que tout le monde entier, à peine le comprend,
Qu'ils facent, par leurs vers, rougir chacun de
honte, Et

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

t comme de valeur noſtre Prince ſurmonte,
Hercule, Ænée, Hector, qu'ils oſtent les lauriers
Aux vieux, comme le Roy l'a fait aux vieux guerriers :
Qu'ils compoſent vne œuure, on verra ſi leur liure,
Apres mille & mille ans, ſera digne de viure,
Surmontant par vertu, l'enuie & le deſtin,
Comme celuy d'Homere, & du chantre Latin.
Mais, Rapin mon amy, c'eſt la vieille querelle,
L'homme le plus parfait a manque de ceruelle,
Et de ce grand defaut vient l'imbecilité,
Qui rend l'homme hautain, inſolent, effronté,
Et ſelon le ſubject qu'à l'œil il ſe propoſe,
Suiuant ſon appetit il iuge toute choſe.
Auſſi ſelon nos yeux, le Soleil eſt luiſant,
Moy-meſme en ce diſcours qui fais le ſuffiſant,
Ie me cognois frappé ſans le pouuoir comprendre,
Et de mon ver coquin ie ne me puis deffendre.
Sans iuger, nous iugeons, eſtant noſtre raiſon
Là haut dedans la teſte, où, ſelon la ſaiſon
Qui regne en noſtre humeur, les broüillars nous embroüillent,
Et de liéures cornus le cerueau nous barboüillent.
Philoſophes reſueurs, diſcourez hautement,
Sans bouger de la terre allez au Firmament:
Faites que tout le ciel branle à voſtre cadance,
Et peſez vos diſcours meſme dans ſa balance,
Cognoiſſez les humeurs qu'il verſe deſſus nous,
Ce qui ſe fait deſſus, ce qui ſe fait deſſous,
Portez vne lanterne aux cachots de Nature,
Sçachez qui donne aux fleurs ceſte aimable peinture,
Quelle main ſur la terre en broye la couleur,
Leur ſecrettes vertus, leurs degrez de chaleur,
Voyez germer à l'œil, les ſemences du monde,
Allez mettre couuer les poiſſons dedans l'onde,

Deſchif-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Deſchiffrez les ſecrets de Nature & des Cieux,
Voſtre raiſon vous trõpe, auſſi bien que vos yeux.
Or, ignorant de tout, de tout je me veux rire,
Faire de mon humeur moy meſme vne Satyre,
N'eſtimer rien de vray, qu'au gouſt il ne ſoit tel.
Viure, & comme Chreſtien adorer l'Immortel,
Où giſt le ſeul repos qui chaſſe l'ignorance,
Ce qu'on void hors de luy n'eſt que ſotte apparẽce,
Piperie, artifice; encore, o cruauté
Des hommes, & du temps; noſtre meſchanceté
S'en ſert aux paſſions, & deſſous vne aumuſſe,
L'ambition, l'amour, l'auarice ſe muſſe:
L'on ſe couure d'vn froc pour tromper les ialoux,
Les Tẽples auiourd'huy ſeruent aux rendez-vous;
Derriere les pilliers on oit mainte ſornette,
Et comme dans vn bal, tout le monde y caquette,
On doit rendre, ſuiuant & le temps, & le lieu,
Ce qu'on doit à Ceſar, & ce qu'on doit à Dieu;
Et quant aux appetits de la ſottiſe humaine,
Cõme vn hõme ſans gouſt, ie les ayme ſans peine;
Auſſi bien rien n'eſt bon que par affection,
Nous iugeons, nous voyons, ſelon la paſſion.
Le ſoldat aujourd'huy ne réſue que la guerre,
En paix le Laboureur veut cultiuer ſa terre:
L'auare n'a plaiſir qu'en ſes doubles ducas,
L'amant iuge ſa Dame vn chef d'œuure icy bas,
Encore qu'elle n'ait ſur ſoy rien qui ſoit d'elle,
Que le rouge & le blanc par art la faſſe belle,
Qu'elle ente en ſon palais ſes dents tous les matins,
Qu'elle doiue ſa taille au bois de ſes patins,
Que ſon poil des le ſoir frizé dans la boutique,
Cõme vn caſque au matin, ſur ſa teſte s'applique;
Qu'elle ait, comme vn piquier, le corſelet au dos,
Qu'à grand peine ſa peau puiſſe couurir ſes os,
Et tout ce qui de iour la fait voir ſi doucette,
La nuit comme en depoſt ſoit deſſous la toillette;
Son

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Son eſprit vlcére, iuge en ſa paſſion,
Que ſon teint fait la nique à la perfection.
Le Soldat tout-ainſi pour la guerre ſoupire,
Iour & nuit il y penſe, & touſiours la deſire,
Il ne rẽſue la nuit que carnage, & que ſang,
Sapique dans le poing, & l'eſtoc ſur le flanc,
Il penſe mettre à chef quelque belle entrepriſe,
Que forçant vn chaſteau tout eſt de bonne priſe,
Il ſe plaiſt aux treſors qu'il cuide rauager,
Et que l'honneur luy rie au milieu du danger.
L'auare, d'autre part, n'aime que la richeſſe,
C'eſt ſon Roy, ſa faueur, ſa Cour & ſa maiſtreſſe.
Nul obiect ne luy plaiſt, ſinon l'or & l'argent,
Et tant plus il en a, plus il eſt indigent.
Le Paiſant, d'autre ſoin ſe ſent l'ame embraſee;
Ainſi l'humanité ſottement abuſee,
Court à ſes appetits qui l'aueuglent ſi bien,
Qu'encor qu'elle ait des yeux, ſi ne voit-elle rien,
Nul chois hors de ſon gouſt ne regle ſon enuie:
Mais s'aheurte où ſans plus quelque appas la conuie,
Selon ſon appetit le monde ſe repaiſt,
Qui fait qu'on trouue bon ſeulement ce qui plaiſt,
O debile raiſon! où eſt ores ta bride?
Où ce flambeau qui ſert aux perſonnes de guide?
Contre les paſſions trop foible eſt ton ſecours,
Et ſouuent, courtiſane, apres elle tu cours,
Et ſauourant l'appas qui ton ame enſorcelle,
Tu ne vis qu'à ſon gouſt, & ne vois que par elle.
De là vient qu'vn chacun meſmes en ſon defaut
Penſe auoir de l'eſprit autant qu'il luy en faut,
Auſſi rien n'eſt party ſi bien par la Nature,
Que le ſens: car chacun en a ſa fourniture.
Mais pour nous, moins hardis à croire à nos raiſons,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Qui reiglons nos eſprits par les comparaiſons
D'vne choſe auec l'autre, eſpluchons de la vie
L'action qui doit eſtre ou blaſmée, ou ſuiuie,
Qui criblons le diſcours, au chois ſe variant,
D'auec la fauſſeté, la verité triant,
Tant que l'homme le peut, qui formons nos courages.
Aux moules ſi parfaits de ces grands perſonnages,
Qui depuis deux mille ans ont acquis le credit
Qu'en vers rien n'eſt parfaict que ce qu'ils en on dit;
Deuons nous auiourd'huy, pour vne erreur nouuelle,
Que ces clercs déuoyez forment en leur ceruelle,
Laiſſer légérement la vieille opinion,
Et ſuiuant leur aduis croire à leur paſſion?
Pour moy, les Huguenots pourroient faire miracles,
Reſſuſçiter les morts, rendre de vrais oracles,
Que ie ne pourrois pas croire à leur verité;
En toute opinion ie fuy la nouueauté;
Auſſi doit-on pluſtoſt imiter nos vieux peres,
Que ſuiure des nouueaux les nouuelles chimeres;
De meſme, en l'art diuin de la Muſe, doit-on
Moins croire à leur eſprit, qu'à l'eſprit de Platon.
Mais Rapin, à leur gouſt ſi les vieux ſont profanes,
Si Virgille, le Taſſe, & Ronſard, ſont des aſnes,
Sans perdre en ces diſcours le temps que nous perdons,
Allons comme eux aux champs & mangeons des chardons.

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

SATYRE X.

CE mouuement de temps peu cogneu des humains,
Qui trompe noſtre eſpoir, noſtre eſprit, & nos mains,
Cheuelu ſur le front, & chauue par derriere,
N'eſt pas de ces oyſeaux qu'on prend à la pentiere;
Non plus que ce milieu des vieux tant debatu,
Où l'on mit par deſpit à l'abry la Vertu;
N'eſt vn ſiege vacquant au premier qui l'occupe,
Souuent le plus mattois ne paſſe que pour dupe:
Ou par le iugement il faut perdre le temps,
A choiſir dans les mœurs ce milieu que i'entends.
Or i'excuſe en cecy noſtre foibleſſe humaine,
Qui ne veut, ou ne peut ſe donner tant de peine,
Que s'exercer l'eſprit en tout ce qu'il faudroit,
Pour rendre par eſtude vn lourdaut plus adroict.
Mais ie n'excuſe pas les cenſeurs de Socrate,
De qui l'eſprit rongneux de ſoy meſme ſe gratte,
S'idolatre, s'admire, & d'vn parler de miel,
Se va préconiſant couſin de L'Arc-en-Ciel.
Qui baillent pour raiſons des chanſons, & des bourdes,
Et, tous ſages qu'ils ſont, font les fautes plus lourdes,
Et pour ſçauoir gloſer ſur le Magnificat,
Tranchent en leurs diſcours de l'eſprit delicat,
Contrôllent vn chacun, & par apoſtaſie,
Veulent paraphraſer deſſus la fantaſie,
Auſſi leur bien ne ſert qu'à monſtrer le defaut,
Et ſemblent ſe baigner quand on chante tout haut
Qu'ils ont ſi bon cerueau, qu'il n'eſt point de ſottiſe

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Dont par raiſon d'Eſtat leur eſprit ne s'aduiſe.
Or il ne me chaudroit, inſenſez, ou prudens,
Qu'ils fiſſent à leurs frais Meſſieurs les Intendans,
A chaque bout de champ, ſi ſous ombre de chére,
Il ne m'en falloit point payer la folle enchére.
Vn de ces iours derniers par des lieux deſtournez,
Ie m'en allois réſuant le manteau ſur le nez,
L'ame bizarrement de vapeurs occuppée,
Comme vn Poëte qui prend les vers à la pipée:
En ces ſonges profonds où flottoit mon eſprit,
Vn homme par la main haſardément me prit,
Ainſi qu'on pourroit prendre vn dormeur par l'oreille,
Quand on veut qu'à minuict en ſurſaut il s'eſueille:
Ie paſſe outre daguet, ſans en faire ſemblant,
Et m'en vais à grands pas, tout froid, & tout tremblant:
Craignant de faire encor, auec ma patience,
Des ſottiſes d'autruy nouuelle penitence.
Tout courtois il me ſuit, & d'vn parler remis,
Quoy, Mõſieur, eſt-ce ainſi qu'on traitte ſes amis?
Ie m'arreſte, contraint, d'vne façon confuſe,
Grondant entre mes dents, ie barbote vne excuſe:
De vous dire ſon nom, il ne guérit de rien,
Et vous iure au ſurplus qu'il eſt homme de bien,
Que ſon cœur conuoiteux d'ambition ne crëue,
Et pour ſes factions qu'il n'ira point en Gréue,
Car il aime la France, & ne ſouffriroit point,
Le bon ſeigneur qu'il eſt, qu'on la miſt en pourpoint;
Au compas du deuoir il regle ſon courage,
Et ne laiſſe en depoſt pourtant ſon aduantage,
Selon le temps il met ſes partis en auant,
Alors que le Roy paſſe, il gaigne le deuant,

Et

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Et dans la gallerie, encor que tu luy parles,
Il te laiſſe au Roy Iean, & s'en court au Roy Charles,
Meſme aux plus auancez demande le pourquoy;
Il ſe met ſur vn pied, & ſur le quant à moy,
Et ſeroit bien faſché, le Prince aſſis à table,
Qu'vn autre en fuſt plus pres, ou fiſt plus l'agreable.
Qui plus ſuffiſamment entrant ſur le deuis,
Fit mieux le Philoſophe, ou dit mieux ſon aduis?
Qui de chiens, ou d'oyſeaux, eut plus d'expérience,
Ou qui deuidat mieux vn cas de conſcience?
Puis dites comme vn ſot, qu'il eſt ſans paſſion,
Sans gloſer plus auant ſur ſa perfection.
Auec maints hauts diſcours, de chiens, d'oyſeaux, de bottes,
Que les valets de pied ſont fort ſujets aux crottes,
Pour bien faire du pain il faut bien enſourner,
Si Dom Pedre eſt venu qu'il s'en peut retourner,
Le Ciel nous fit ce bien qu'encor d'aſſez bonne heure,
Nous vinſmes au logis où ce Monſieur demeure,
Où ſans hiſtorier le tout par le menu,
Il me dit, vous ſoyez, Monſieur, le bien venu.
Apres quelques propos, ſans propos, & ſans ſuitte,
Auec vn froid adieu ie minutte ma ſuitte,
Plus de peur d'accident, que de diſcretion;
Il commence vn ſermon de ſon affection,
Me rit, me prend, m'embraſſe, auec ceremonie,
Quoy, vous ennuyez-vous en noſtre compagnie?
Non, non, ma foy, dit il, il n'ira pas ainſi,
Et puis que ie vous tiens, vous ſoupperez icy;
Ie m'excuſe, il me force, ô Dieux! quelle iniuſtice.
Alors, mais las trop tard! ie cognus mon ſupplice:

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Mais pour l'auoir cognu, ie ne pûs l'eſuiter,
Tant le deſtin ſe plaiſt à me perſécuter,
A peine à ces propos euſt il fermê la bouche,
Qu'il entre â l'eſtourdy vn ſot fait à la fourche,
Qui pour nous ſaluer laiſſant choir ſon chapeau,
Fit comme vn entre-chat auec vn eſcabeau,
Trebuchant par le cul s'en va deuant derriere,
Et grondant, ſe faſcha qu'on eſtoit ſans lumiere:
Pour nous faire ſans rire aualler ce beau ſaut,
Le Monſieur ſur la veuë excuſe ce defaut,
Que les gens de ſçauoir ont la viſiere tendre;
L'autre ſe releuant deuers nous ſe vient rendre,
Moins honteux d'eſtre cheut que de s'eſtre dreſſé,
Et luy demanda-t'il, s'il s'eſtoit point bleſſé?
Apres mille diſcours dignes d'vn grand volume,
On appelle vn valet, la chandelle s'allume:
On apporte la nappe, & met-on le couuert,
Et ſuis parmy ces gens comme vn homme ſans vert,
Qui fait en rechignant auſſi maigre viſage,
Qu'vn renard que Martin porte au Louure en ſa cage,
Vn long temps ſans parler ie regorgeois d'ennuy:
Mais n'eſtant point garand des ſottiſes d'autruy,
Ie creus qu'il me falloit d'vne mauuaiſe affaire,
En prendre ſeulement ce qui m'en pouuoit plaire.
Ainſi conſiderant ces hommes & leur ſoins,
Si ie n'en diſois mot, ie n'en penſois pas moins,
Et iugeay ce lourdaut, à ſon nez autentique,
Que c'eſtoit vn Pedant, animal domeſtique,
De qui la mine rogue, & le parler confus,
Les cheueux gras & longs, & les ſourcils touffus,
Faiſoient par leur ſçauoir, comme il faiſoit entendre,

La

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

La figue ſur le nez au Pedant d'Alexandre.
Lors ie fus aſſeuré de ce que i'auois creu,
Qu'il n'eſt plus Courtiſan de la Court ſi recreu,
Pour faire l'entendu, qu'il n'ait, pour quoy qu'il vaille,
Vn Poëte, vn Aſtrologue, ou quelque Pedantaille,
Qui durant ſes amours, auec ſon bel eſprit,
Couche de ſes faueurs l'hiſtoire par eſcrit,
Maintenant que l'on voit & que ie vous veux dire,
Tout ce qui ſe fit là digne d'vn Satyre.
Ie croirois faire tort à ce Docteur nouueau,
Si ie ne luy donnois quelque traict de pinceau:
Mais eſtant mauuais peintre, ainſi que mauuais Poëte,
Et que i'ay la ceruelle & la main mal adroite;
O Muſe! ie t'inuoque, emmielle moy le bec,
Et bandes de tes mains les nerfs de ton rebec,
Laiſſe-moy-là Phœbus chercher ſon aduenture,
Laiſſe moy ſon B. mol. pren la clef de Nature,
Et vien, ſimple, ſans fard, nuë, & ſans ornement,
Pour accorder ma fluſte auec ton inſtrument.
Dy moy comme ſa race, autrefois ancienne,
Dedans Rome accoucha d'vne Patricienne,
D'où naſquit dix Catons, & quatre-vingts Preteurs,
Sans les Hiſtoriens, & tous les Orateurs:
Mais non, venons à luy, dont la mauſſade mine,
Reſſemble vn de ces Dieux des couteaux de la Chine,
Et dont les beaux diſcours plaiſamment eſtourdis,
Ferroient creuer de rire vn ſainct de Paradis.
Son teint iaune, enfumé, de couleur de malade,
Feroit donner au diable, & ceruſe, & pomade,
Et n'eſt blanc en Eſpagne, à qui ce Cormoran

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Ne faſſe renier la loy de l'Alcoran,
Ses yeux bordez de rouge, eſgarez ſembloiẽt eſtre,
L'vn à Mont-martre, & l'autre au chaſteau de Biceſtre;
Toutesfois, redreſſant leur entre-pas tortu,
Ils guidoient la ieuneſſe au chemin de vertu,
Son nez, haut releué, ſembloit faire la nique,
A l'Ouide Naſon, au Scipion Naſique,
Où maints rubis balais, tous rougiſſans de vin,
Monſtroient vn HAC, ITVR à la pomme de pin:
Et preſchant la vendange aſſeuroient en leur trongne,
Qu'vn ieune Medecin vit moins qu'vn vieil yurongne:
Sa bouche eſt groſſe, torte, & ſemble en ſon portfil,
Celle la d'Alizon, qui retordant du fil,
Fait la mouë aux paſſans, & feconde en grimace,
Baue comme au printemps vne vieille limace;
Vn rate, au mal rangé, pour ſes dens paroiſſoit,
Où le chãcre & la roüille en mouceaux s'amaſſoit,
Dont pour lors ie cogneus grondant quelques paroles,
Qu'expert il en ſçauoit creuer ſes éuerolles,
Qui me fit bien iuger qu'aux veilles des bons iours,
Il en ſouloit rogner ſes ongles de velours;
Sa barbe, ſur ſa iouë eſparſe à l'aduenture,
Où l'art eſt en colere auecque la nature,
En boſquets s'eſleuoit, où certains animaux,
Qui des pieds non des mains, luy faiſoient mille maux.
Quant au reſte du corps, il eſt de telle ſorte,
Qu'il ſemble que ſes reins & ſon eſpaule torte
Facent guerre à ſa teſte, & par rebellion,
Qu'ils euſſent entaſſé Oſſe ſur Pellion.
Tellement qu'il n'a rien en tout ſon attelage,

Qui

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Qui ne ſuiue au galop la trace du viſage.
Pour ſa robbe, elle fut autre qu'elle n'eſtoit,
Alors qu'Albert le Grand aux feſtes la portoit:
Mais touſiours recouſant piece à piece nouuelle,
Depuis trente ans c'eſt elle, & ſi ce n'eſt pas elle:
Ainſi que ce vaiſſeau des Grecs tant renommé,
Qui ſurueſcut au temps qui auoit conſommé,
Vne teignë affamé eſtoit ſur ſes eſpaules,
Qui traçoit en Arabe vne Carte des Gaules:
Les pieces & les trous ſemez de tous coſtez,
Repreſentoient les bourgs, les monts, & les citez:
Les filets ſeparez, qui ſe tenoient à peine,
Imitoient les ruiſſeaux coulans dans vne plaine.
Les Alpes, en iurant luy grimpoient au coller,
Et Sauoy qui plus bas ne pend qu'à vn filet.
Les puces, & les poux, & telle autre canaille,
Aux pleines d'alentour ſe mettoient en bataille;
Qui les places d'autruy par armes vſurpant,
Le titre diſputoient au premier occupant.
Or deſſous ceſte robbe illuſtre & venerable,
Il auoit vn iupon, non celuy de Conſtable:
Mais vn qui pour vn temps ſuiuit l'arriereban,
Quand en premiere nopce, il ſeruit de caban
Au Croniqueur Turpin, lors que par la campagne,
Il portoit l'arbaleſtre au bon Roy Charlemagne;
Pour aſſeurer ſi c'eſt, ou laine, ou ſoye, ou lin,
Il faut en deuinaille eſtre maiſtre Gonin.
Sa ceinture honorable, ainſi que ſes iartieres.
Furent, d'vn drap du ſeau, mais i'entends des lizieres,
Qui chez maint couſturier ioüerent maint rollet,
Mais pour l'heure preſente ils ſangloient le mulet.
Vn mouchoir & des gands, auec ignominie,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Ainſi que des larrons pendus en compagnie,
Luy pendoient au coſté, qui ſembloient, en lambeaux.
Crier, en ſe mocquant, vieux linges, vieux drapeaux.
De l'autre, brimballoit vne clef fort honneſte,
Qui tire à ſa cordelle vne noix d'arbaleſte.
Ainſi ce perſonnage, en magnifique arroy,
Marchant pedetentim, s'en vint iuſques à moy,
Qui ſentis à ſon nez, à ſes levres déclоſes,
Qu'il fleuroit bien plus fort: mais non pas mieux que roſes.
Il me parle Latin, il allegue, il diſcourt,
Il reforme à ſon pied les humeurs de la Court:
Qu'il a pour enſeigner vne belle maniere,
Qu'en ſon globe il a veu la matiere prémiere,
Qu'Epicure eſt yurongne, Hypocrate vn bourreau,
Que Bartole & Iaſon ignore, le barreau:
Que Virgile eſt paſſable, encor qu'en quelques pages
Il meritaſt au Louure eſtre chiffé des Pages,
Que Pline eſt inegal, Terence vn peu ioly;
Mais ſur tout il eſtime vn langage poly.
Ainſi ſur chaque Autheur il trouue dequoy mordre,
L'vn n'a point de raiſon, & l'autre n'a point d'ordre,
L'autre auorte auant temps des œuures qu'il conçoit:
Or il vous prend Macrobe, & luy donne le foit,
Ciceron, il s'en taiſt, d'autant que l'on le crie
Le pain quotidien de la pedanterie,
Quant à ſon iugement, il eſt plus que parfaict,
Et l'immortalité n'ayme que ce qu'il fait.
Par hazard diſputant, ſi qu'elqu'vn luy replique,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Et qu'il ſoit à qui a, vous eſtes heritique,
Ou pour le moins fauteur, ou vous ne ſçauez point
Ce qu'en mon manuſcrit i'ay noté ſur ce point.
Comme il n'eſt rien de ſimple auſſi rien n'eſt durable,
De pauure on deuient riche, & d'heureux miſerable,
Tout ſe change; qui fit qu'on changea de diſcours,
Apres maint entretien, maints tours, & maints retours,
Vn valet, ſe leuant le chapeau de la teſte,
Nous vint dire tout haut que la ſouppe eſtoit preſte;
Ie cognu qu'il eſt vray ce qu'Homere en eſcrit,
Qu'il n'eſt rien qui ſi fort nous reſueille l'eſprit,
Car i'eus au ſon des plats l'ame plus alteree,
Que ne l'auroit vn chien au ſon de la curee:
Mais comme vn iour d'Eſté où le Soleil reluit,
Ma ioye en moins d'vn rien comme vn éclair s'enfuit,
Et le Ciel qui des dents me rid à la pareille,
Me bailla gentiment le lievre par l'oreille:
Et comme en vne monſtre où les paſſe-volans,
Pour ſe monſtrer ſoldats ſont les plus inſolens;
Ainſi, parmy ces gens, vn gros vallet d'eſtable,
Glorieux de porter les plats deſſus la table,
D'vn nez de Maiordome, & qui morgue la faim,
Entra ſeruiette au bras, & fricaſſee en main,
Et ſans reſpect du lieu, du Docteur, ny des ſauſſes,
Heurtant table & treteaux, verſa tout ſur mes chauſſes:
On le tance, il s'excuſe, & moy tout réſolu,
Puis qu'à mon dam le Ciel l'auoit ainſi voulu,
Ie tourne en raillerie vn ſi faſcheux miſtere;

De-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

De ſorte que Monſieur m'obligea de s'en taire.
Sur ce point on ſe laue, & chacun en ſon rang
Se met dans vne chaiſe, ou s'aſſied ſur vn banc,
Suiuant ou ſon merite, ou ſa charge, ou ſa race,
Des niais, ſans prier, ie me mets en la place,
Où ieſtois reſolu, faiſant autant que trois,
De boire & de manger, comme aux veilles des Rois:
Mais à ſi beau deſſein defaillant la matiere,
Ie fus enfin contraint de ronger ma litiere,
Comme vn aſne affamé qui n'a chardon ny foin,
N'ayant pour lors dequoy me ſaouler au beſoin,
Or entre tous ceux-la qui ſe mirent à table,
Il ne s'en treuua point qui ne fuſt remarquable,
Et qui ſans eſplucher n'auallaſt l'Eperlan,
L'vn en titre d'office exerçoit vn berlan:
L'autre eſtoit des ſuiuants de Madame Lipee;
Et l'autre cheualier de la petite eſpee;
Et le plus ſainct d'entr'eux (ſauf le droict du cordeau)
Viuoit au cabaret, pour mourir au bordeau,
En forme d'eſchiquier les plats rangez ſur table,
N'auoient ny le maintien, ny la grace accoſtable,
Et bien que nos diſneurs mangeaſſent en Sergens,
La viande pourtant ne prioit point les gens:
Mon Docteur de Meneſtre en ſa mine altérée,
Auoit deux fois autant de mains que Briarée,
Et n'eſtoit, quel qu'il fuſt, morce au dedans le plat,
Qui des yeux & des mains n'euſt vn eſchec & mat.
D'où i'aprins en la cuitte, auſſi bien qu'en la cruë,
Que l'ame ſe laiſſoit piper comme vne gruë,
Et qu'aux plats, comme au lict, auec lubricité
Le peché de la chair tentoit l'humanité.

Deuant

Deuant moy iuſtement on plante vn grand potage,
D'où les mouches à ieun ſe ſauuoient à la nage:
Le broüet eſtoit maigre, & n'eſt Noſtradamus,
Qui l'Aſtrolabe en main, ne demeuraſt camus,
Si par galanterie, ou par ſottiſe expreſſe,
Il y penſoit trouuer vne eſtoille de greſſe:
Pour moy ſi i'euſſe eſté ſur la mer de Leuant,
Où le vieux Louchaly fendit ſi bien le vent,
Quand S. Marc s'habilla des enſeignes de Trace,
Ie l'accomparerois au golphe de Patraſſe,
Pource qu'on y voyoit en mille & mille parts,
Les mouches qui flottoient en guiſe de ſoldars,
Qui morts, ſembloient encor dans les ondes ſalées,
Embraſſer les charbons des galéres bruſlées.
I'oy, ce ſemble, quelqu'vn de ces nouueaux Docteurs,
Qui d'eſtoc & de taille eſtrillent les autheurs,
Dire que cette exemple eſt fort mal aſſortie;
Homere, & non pas moy, t'en doit la garentie,
Qui dedans ſes eſcrits, en de certains effects,
Les compare; peut eſtre, auſſi mal que ie faicts.
Mais retournons à table, où l'eſclanche en ceruelle,
Des dents & du chalan ſeparoit la querelle,
Et ſur la nappe allant de quartier en quartier,
Plus dru qu'vne nauette au trauers d'vn meſtier,
Gliſſoit de main en main, où ſans perdre aduantage,
Ebréchant le couſteau, teſmoignoit ſon courage:
Et durant que Brebis elle fut parmy nous,
Elle ſçeut brauement ſe deffendre des loups,
Et de ſe conſeruer elle mit ſi bon ordre,
Que morte de vieilleſſe elle ne ſçauoit mordre:
A quoy, glouton oyſeau, du ventre renaiſſant

Du

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Du fils du bon iapet, te vas-tu repaiſſant?
Aſſez, & trop long temps, ſon poulmon tu gourmandes,
La faim ſe renouuelle au change des viandes:
Laiſſant là ce larron, viens icy deſormais,
Où la tripaille eſt fritte en cent ſortes de mets.
Or durant ce feſtin Damoiſeille famine,
Auec ſon nez éthique, & ſa mourrante mine,
Ainſi que la cherté par Edict l'ordonna,
Faiſoit vn beau diſcours deſſus la Lezina,
Et nous torchant le bec, alléguoit Symonide,
Qui dict, pour eſtre ſain, qu'il faut maſcher à vuide.
Au reſte, à manger peu, Monſieur beuuoit d'autant,
Du vin qu'à la tauerne on ne payoit contant,
Et ſe faſchoit qu'vn Iean, bleſſé de la Logique,
Luy barboüilloit l'eſprit d'vn ergo Sophiſtique.
Eſmiant, quant à moy, du pain entre mes doigts,
A tout ce qu'on diſoit doucet ie m'accordois,
Leur voyant de piot la ceruelle eſchauffée,
De peur, comme l'on dict, de courroucer la Fée.
Mais à tant d'accidents l'vn ſur l'autre amaſſez,
Sçachant qu'il en falloit payer les pots caſſez?
De rage ſans parler ie m'en mordois la levre,
Et n'eſt Iob, de deſpit qui n'en euſt pris la chevre:
Car vn limier boitteux de galles damaſſé,
Qu'on auoit d'huyle chaude, & de ſouffre graiſſé,
Ainſi comme vn verrat enueloppë de fange,
Quand ſous le corcelet la craſſe luy demange,
Se bouchonne par tout: de meſme en pareil cas
Ce rogneux las d'aller ſe frottoit à mes bas,
Et fuſt pour eſtriller ſes galles & ſes crottes,
De ſa grace il graiſſa mes chauſſes pour mes bottes,
En

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

En ſi digne façon, que le frippier Martin,
Auec ſa male tache y perdroit ſon Latin.
Ainſi qu'en ce deſpit le ſang méſchauffoit l'ame,
Le Monſieur, ſon pedant à ſon aide reclame,
Pour ſoudre l'argument, quand d'vn ſçauant parler,
Il eſt, qui faict la mouë aux chimeres en l'air,
Le pedant tout fumeux de vin & de doctrine,
Reſpond, Dieu ſçait comment; le bon Iean ſe mutine,
Et ſembloit que la gloire en ce gentilaſſant,
Fuſt à qui parleroit, non pas mieux, mais plus haut;
Ne croyez, en parlant, que l'vn ou l'autre dorme,
Comment voſtre argument, dit l'vn, n'eſt pas en forme,
L'autre tout hors du ſens, mais c'eſt vous, malautru,
Qui faites le ſçauant, & n'eſtes pas congru:
L'autre, Monſieur le ſot, ie vous feray bien taire:
Quoy! comment? eſt-ce ainſi qu'on frappe Deſpautere?
Quelle incongruité! vous mentez par les dents;
Mais vous, ainſi ces gens à ſe picquer ardents,
S'en vindrent du parler à tic tac, torche, lorgne,
Qui caſſe le muſeau, qui ſon riual eborgne,
Qui iette vn pain, vn plat, vne aſſiette, vn couteau,
Qui pour vne rondache empoigne vn eſcabeau,
L'vn fait plus qu'il ne peut, & l'autre plus qu'il n'oſe,
Et penſe, en les voyant, voir la Metamorphoſe
Où les Centaures ſaouls, au bourg Athracien,
Voulurent, chauds de reins, faire nopces de chien,
Et, cornus, du bon pere encorner le Lapite,
Qui leur fit à la fin enfiler la guerite,

Quand

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Quand auecque des plats, de treteaux, des tiſons,
Par force les chaſſant my-morts de ſes maiſons,
Il les fit gentiment, apres la tragedie,
De cheuaux deuenir gros aſnes d'Arcadie:
Nos gens en ce combat n'eſtoient moins inhumains
Car chacun s'eſcrimoit & des pieds & des mains,
Et, comme eux, tous ſanglans en ces doctes alarmes,
La fureur aueuglée en main leur mit des armes:
Le bon Iean crie au meurtre, & ce Docteur, haraut:
Le Monſieur dit, tout beau; l'on appelle Giraut;
A ce nom, voyant l'homme, & ſa gentille trongue,
En memoire auſſi toſt me tomba la Gaſcongne,
Ie cours à mon manteau, ie deſçends l'eſcalier,
Et laiſſe, auec ces gens, Monſieur le cheualier,
Qui vouloit mettre barre entre ceſte canaille,
Ainſi, ſans coup férir, ie ſors de la bataille,
Sans parler de Hambeau, ny ſans faire autre bruit;
Croyez qu'il n'eſtoit pas ô nuict, ialouſe nuict!
Car il ſembloit qu'on euſt aueuglé la nature,
Et faiſoit vn noir brun d'auſſi bonne teinture
Que iamais on en vit ſortir des Gobelins,
Argus pouuoit paſſer pour vn des quinze-vingts;
Qui pis eſt, il pluuoit d'vne telle maniere,
Que les reins, par deſpit, me ſeruoient de goutiere:
Et du haut des maiſons tomboit vn tel degout,
Que les chiens altérez pouuoient boire debout.
Alors me remettant ſur ma philoſophie,
Ie trouue qu'en ce monde il eſt ſot qui ſe fie,
Et ſe laiſſe conduire, & quant aux Courtiſans,
Qui doucets, & gentis, ſont tant les ſuffiſans,
Ie trouue, les mettant en meſme patenoſtre,
Que le plus ſot d'entr'eux eſt auſſi ſot qu'vn autre;

Mais

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Mais pource qu'eſtant là, ie n'eſtois dans le grain,
Auſſi que mon manteau la nuict craint le ſerain,
Voyant que mon logis eſtoit loin, & peut eſtre,
Qu'il pourroit en chemin changer d'air & de maiſtre,
Pour euiter la pluye, à l'abry de l'auuent,
I'allois doublant le pas comme vn qui fend le vent,
Quand bronchant lourdement en vn mauuais paſſage,
Le Ciel me fit ioüer vne autre perſonnage:
Car heurtant vne porte en penſent m'accoter,
Ainſi qu'elle obeyt ie vins à culbuter,
Et s'ouurant à mon heurt, ie tombay ſur le ventre;
On demande que c'eſt; ie me releue, i'entre,
Et voyant que le chien n'aboyoit point la nuict,
Que les verroux graiſſez ne faiſoient aucun bruict,
Qu'on me rioit au nez, & qu'vne chambriere,
Vouloit monſtrer enſemble & cacher la lumiere;
I'y ſuis, ie le voy bien, ie parle, l'on reſpond;
Où, ſans fleurs de bien dire, ou d'autre art plus profond,
Nous tombaſmes d'accord, le mõde ie contemple,
Et me trouue en vn lieu de fort mauuais exemple:
Toutesfois il falloit en ce plaiſant mal-heur,
Mettre pour me ſauuer en danger mon honneur.
Puis donc que ie ſuis là, & qu'il eſt prés d'vne heure,
N'eſperant pour ce iour de fortune meilleure,
Ie vous laiſſe en repos, iuſques à quelques iours,
Que, ſans parler Phœbus, ie feray le diſcours
De mon giſte, où penſant repoſer à mon aiſe,
Ie tombe par mal-heur de la poiſle en la braiſe.

SATY-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

SATYRE XI.

SUITTE.

VOYEZ que c'eſt du monde, & de choſes humaines,
Touſiours à nouueaux maux naiſſen nouuelles peines,
Et ne m'ont les deſtins, â mon dan trop conſtans,
Iamais apres la pluye enuoyé le beau temps;
Eſtant né pour ſouffrir, ce qui me reconforte,
C'eſt que ſans murmurer la douleur ie ſupporte,
Et tire ce bon heur du malheur où ie ſuis,
Que ie fais en riant bon viſage aux ennuis,
Que le Ciel affrontant, ie nazarde la Lune,
Et voy, ſans me troubler, l'vne & l'autre fortune.
Pour lors bien m'en valut; car contre ces aſſauts,
Qui ſont, lors que i'y penſe, encor que ie treſſauts,
Petrarque, & ſon remede, y perdant ſa rondache,
En euſt de mariſſon pleuré comme vne vache.
Outre que de l'obiect la puiſſance s'eſmeut,
Moy qui n'ay pas le nez d'eſtre Iean qui ne peut,
Il n'eſt mal dont le ſens la nature reſueille,
Qui Ribaut, ne me priſt ailleurs que par l'oreille;
Entré donc que ie fus en ce logis d'honneur,
Pour faire que d'abord on me traitte en Seigneur.
Et me rendre en amour d'autant plus agreable,
Ma bourſe deſliant, ie mis piece ſur table,
Et guèriſſant leur mal du premiere appareil,
Ie fis dans vn eſcu reluire le Soleil
De nuict deſſus leur front le ioye eſtincelante,
Monſtroit en ſon midy que l'ame eſtoit contente,
Deſlors pour me ſeruir chacun ſe tenoit preſt,
Et murmuroient tout bas l'honneſte homme que c'eſt!

Toutes,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Toutes, à qui mieux mieux, s'efforçoient de me
plaire,
L'on allume du feu, dont i'auois bien affaire,
Ie m'approche, me sieds, & m'aydant au besoin,
A tout appriuoisé ie mange sur le poin,
Quand au flamber du feu trois vieilles rechignées
Vinrent à pas contez comme des araignées,
Chacune sur le cul au foyer s'accroupit,
Et sembloient, se plaignant, marmoter par despit;
L'vne, comme vn fantosme, affreusement hardie,
Sembloit faire l'entrée en quelque tragedie;
L'autre vne Egyptienne, en qui les rides sont
Contre-escarpes, rampars, & fossez sur le front;
L'autre, qui de soy mesme estoit diminutiue,
Ressembloit transparente vne lanterne viue,
Dont quelque Paticier amuse les enfans,
Où des oysons bridez, guenuches, elefans,
Chiens, chats, Lievres, Renards, & mainte estrange beste,
Courent l'vne apres l'autre; ainsi dedans sa teste,
Voyoit-on clairement au trauers de ses os,
Ce dont la fantasie animoit ses propos,
Le regret du passé, du present la misere,
La peur de l'aduenir, & tout ce qu'elle espere
Des biens que l'hypocondre en ses vapeurs permet,
Quand l'humeur, ou le vin, luy barboüillent l'armet;
L'vne se plaint des reins, & l'autre d'vn cautere;
L'autre du mal des dents, & comme en grand mystere,
Auec trois brins de sauge, vne figue d'antan,
Vn va ten, si tu peux; vn si tu peux, va ten,
Escrit en peau d'oignon, entouroit sa maschoire,
Et toutes, pour guérir, se reforçoient de boire.
Or i'ignore en quel champ d'honneur & de
vertu, Ou

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Ou deſſous quels drapeaux elles ont combatu,
Si c'eſtoit mal de ſainct, ou de fievre quartaine:
Mais ie ſçay bien qu'il n'eſt ſoldat ny capitaine,
Soit de gens de cheual, ou ſoit de gens de pié,
Qui dans la charité ſoit plus eſtropié.
Bien que maiſtre Denis ſçauant en la ſculpture,
Fiſt-il, auec ſon art, quinaude la nature,
Ou comme Michel ange, euſt il le Diable au corps
Si ne pourroit il faire, auec tous ſes efforts,
De ces trois corps tronquez vne figure entiere,
Manquant, à cét effect, non l'art, mais la matiere.
En tout elles n'auoient ſeulemeut que deux yeux,
Encore bien fleſtris, rouges & chaſſieux,
Que la moitié d'vn nez, que quatre dents en bouche,
Qui, durant qu'il fait vent, branlent ſans qu'on les touche;
Pour le reſte, il eſtoit comme il plaiſoit à Dieu,
En elles, la ſanté n'auoit ny feu, ny lieu:
Et chacune, à part ſoy, repreſentoit l'idole,
Des fievres, de la peſte, & de l'ordre verolle.
A ce piteux ſpectacle, il faut dire le vray,
I'eus vne telle horreur, que tant que ie viuray,
Ie croiray qu'il n'eſt rien au monde qui guériſſe
Vn homme vicieux, comme ſon propre vice.
Toute choſe depuis me fut à contre cœur,
Bien que d'vn cabinet ſortiſt vn petit cœur,
Auec ſon chaperon, ſa mine de poupée.
Diſant ſi i'ay grand peur de ces hommes d'eſpée,
Que ſie ie n'euſſe veu qu'eſtiez vn Financier,
Ie me fuſſe pluſtoſt laiſſé crucifier,
Que de mettre le nez où ie n'ay rien affaire.
Iean mon mary, Monſieur, il eſt Apotiquaire;
Sur tout viue l'amour; & bran pour les Sergens.
Ardez, voire, c'eſt mon ie me cognois en gens,

Vous

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Vous eſtes, ie voy bien, grand abbateur de quilles;
Mais, au reſte, honneſte-homme, & payez bien les
filles,
Cognoiſſez vous? mais non, ie n'oſe le nommer,
Ma foy, c'eſt vn braue homme, & bien digne d'aymer,
Il ſent touſiours ſi bon, mais quoy! vous l'iriez
dire.
Cependant, de deſpit il ſemble qu'on me tire
Par la queuë vn matou, qui m'eſcrit ſur les reins,
De griffes & de dents, mille alibis forains:
Comme vn ſinge faſché i'en dy ma patenoſtre,
De rage ie maugrée & le mien & le voſtre,
Et le noble vilain qui m'auoit attrapé:
Mais, Monſieur, me dit elle, aurez vous point
ſoupé,
Ie vous pri' notez l'heure; & bien, que vous enſemble,
Eſtes vous pas, d'auis que nous couchions enſemble?
Moy, crotté iuſqu'au cul, & moüillé iuſqu'aux os,
Qui n'auois dans le lict beſoin que de repos,
Ie faillis à me pendre, oyant que ceſte Lice,
Effrontément ainſi me preſentoit la lice.
On parle de dormir, i'y conſens à regret,
La Dame du logis me mene au lieu ſecret,
Allant on m'entretient de Ieanne, & de Macette,
Par le vray Dieu que Ieanne eſtoit & claire, & nette,
Claire comme vn baſſin, nette comme vn denier,
Au reſte, fors Monſieur, que i'eſtois le premier,
Pour elle qu'elle eſtoit niepce de Dame Auoye,
Qu'elle feroit pour moy de la fauſſe monnoye,
Qu'elle euſt fermé ſa porte à tout autre qu'à moy,
Et qu'elle m'aymoit plus mille fois que le Roy;
Eſtourdy de caquet, ie faignois de la croire,

Nous

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Nous montons, & montans d'vn c'eſt-mon, &
d'vn voire,
Doucement en riant i'apointois nos procez;
La montée eſtoit torte, & de faſcheux accez,
Tout branloit deſſous nous iuſqu'au dernier e
ſtage,
D'eſchelle en eſchelon, comme vn linot en cage
Il falloit ſauteller, & des pieds s'approcher,
Ainſi comme vne chevre en grimpant vn rocher
Apres cent ſoubre-ſauts nous vinſmes en la cham
bre,
Qui n'auoit pas le gouſt de muſc, ciuette, ou
d'ambre,
La porte en eſtoit baſſe, & ſembloit vn guichet,
Qui n'auoit pour ſerrure autre engin qu'vn cro
chet,
Six douues de poinçon ſeruoient d'ais, & de barre,
Qui bâillant grimaſſoient d'vne façon bizarre,
Et pour ſe reprouuer de mauuais entretien,
Chacune, par grandeur, ſe tenoit ſur le ſien,
Et loin l'une de l'autre en leur mine alterée,
Monſtroient leur ſaincte vie eſtroite & retirée.
Or, comme il pleuſt au Ciel, en trois doubles
plié,
Entrant ie me heurtay la caboche & le pié,
Dont ie tombe en arriere, eſtourdy de ma cheute,
Et du haut i'uſqu'au bas ie fis la cullebutte,
De la teſte & du cul contant chaque degré,
Puis que Dieu le voulut, ie prins le tout à gré;
Auſſi qu'au meſme temps voyant choir ceſte Da-
me,
Par ie ne ſçay quel trou, ie luy vis iuſqu'à l'ame,
Qui fit en ce beau ſault, m'eſclatant comme vn
fou,
Qui ie prins grand plaiſir à me rompre le cou.
Au bruict Macette vint, la chandelle on apporte,
Car

at la noſtre en tombant de frayeur eſtoit morte:
)ieu ſçait comme on la vid & derriere, & deuant,
eynez ſur les carreaux & le feſſier au vent,
)e qu'elle charité l'on ſoulagea ſa peine;
epandant, de ſon long, ſans poulx, & ſans haleine,
e muſeau vermolu, le nez eſcarboüillé,
.e viſage, de poudre, & de ſang tout ſoüillé,
a teſte deſcouuerte, où l'on ne ſçait que tondre,
t lors qu'on luy parloit qui ne pouuoit reſpondre,
ans collet, ſans beguin, & ſans autre affiquet,
es mules d'vn coſté, de l'autre ſon toquet;
t ce plaiſant mal-heur, ie ne ſçaurois vous dire,
'il en falloit pleurer, ou s'il en falloit rire.
Apres cét accident, trop long pour dire tout,
A deux bras on la prend, & la met-on debout,
Elle reprend courage, elle parle, elle crie,
Et changeant, en vn rien, ſa douleur en furie,
Dict à Ieanne, mettant la main ſur le roignon,
C'eſt, mal-heureuſe, toy, qui me portes guignon:
Ad'autres beaux diſcours la colere la porte,
Tant que Macette peut, elle la reconforte:
Cependant ie la laiſſe, & la chandelle en main,
Regrimpant l'eſcalier, ie ſuy mon vieux deſſein;
l'entre dans ce beau lieu, plus digne de remarque
Que le riche Palais d'vn ſuperbe Monarque;
Eſtant là, ie furette aux recoins plus cachez,
Où le bon Dieu voulut que pour mes vieux pechez,
Ie ſceuſſe le deſpit dont l'ame forcenee,
Lors que trop curieuſe ou trop endemenee,
Raudant de tous coſtez, & tournant haut & bas,
Elle nous fait trouuer ce qu'on ne cherche pas.
Or, en premier item, ſous mes pieds ie rencontre
Vn chandron ebreſché, la bourſe d'vne monſtre,

Quatre

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Quatre boëttes d'vnguent vne d'alun bruſlé,
Deux grands deſpariez, vn manchon tout pelé,
Trois fiolles d'eau bleuë, autrement d'eau ſe
conde.
La petite ſeringue, vne eſponge, vne ſonde,
Du blanc, vn peu de rouge, vn chifon de rabat,
Vn ballet, pour bruſler en allant au ſabbat,
Vne vieille lanterne, vn tabouret de paille,
Qui s'eſtoit ſur trois pieds ſauué de la bataille,
Vn baril defoncé, deux bouteilles ſur cu,
Qui diſoient, ſans goulet, nous auons trop veſcu:
Vn petit ſac tout plein de poudre de Mercure,
Vn vieux chaperon gras de mauuaiſe teinture,
Et dedans vn coffret qui s'ouure auec vn han;
Ie trouue des tizons du feu de la ſainct Iean,
Du ſel, du pain benit, de la feugere, vn cierge,
Trois dents de mort, pliez en du parchemi
vierge,
Vne chauue ſouris, la carcaſſe d'vn Geay,
De la graiſſe de Loup, & du beurre de May.
Sur ce point Ieanne arriue, & faiſant la doucette
Qui vit ceans, ma foy, n'a pas beſongne faite:
Touſiours à nouueau mal, nous vient nouueau
ſoucy,
Ie ne ſçay quant à moy quel logis c'eſt icy;
Il n'eſt, par le vray Dieu, iour ouurier, ny feſte,
Que ces carongnes la ne me rompent la teſte;
Bien, bien, ie m'en iray, ſi toſt qu'il ſera iour,
On trouue dans Paris d'autres maiſons d'amour
Ie ſuis là, cependant, comme vn que l'on nazarde,
Ie demande que c'eſt? hé! n'y prenez pas garde,
Ce me reſpondit-elle, on n'auroit iamais fait,
Mais bran, bran, i'ay laiſſé là bas mon attifet;
Touſiours apres ſoupper ceſte vilaine crie;
Monſieur, n'eſt-il pas temps, couchons nous, ie
vous prie.

Cepen-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Cependant elle met sur la table les dras,
Qu'en bouchons tortillez elle auoit sous le bras:
Elle approche du lict, fait d'vne estrange sorte;
Sur deux treteaux boiteux se couchoit vne porte,
Où le lict reposoit, aussi noir qu'vn soüillon,
Vn garderobe gras seruoit de pauillon,
De couuerte vn rideau, qui fuyant (vert & iaune)
Les deux extremitez, estoit trop court d'vne aune;
Ayant consideré le tout de point en point,
Ie fis vœu ceste nuict de ne me coucher point,
Et de dormir sur pied comme vn coq sur la perche:
Mais Ieanne tout en rut, s'approche, & me recherche
D'amour, ou d'amitié, duquel qu'il vous plaira,
Et moy, maudit soit-il, m'amour qui le fera,
Polyénne pour lors me vint en la pensée,
Qui sçeut que vaut la femme en amour offensée,
Lors que par impuissance, ou par mespris, la nuict
On fausse compagnie, ou qu'on manque au desduict;
C'est pourquoy i'eus grand peur qu'on me trousfast en malle,
Qu'on me foüetast, pour voir si i'auois point la galle,
Qu'on me crachast au nez, qu'en perche on me le mist,
Et que l'on me berçast si fort qu'on m'endormist,
Ou me baillant du Iean Ieanne vous remercie,
Qu'on me tabourinast le cul d'vne vessie.
Cela fut bien a craindre, & si ie l'euité,
Ce fut plus par bon-heur que par dexterité.
Ieanne, non moins que Circe, entre ses dents murmure,
Sinon tant de vengance, au moins autant d'injure;

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Or pour flatter, en fin, ſon mal heur & le mien,
Ie dis quand ie fais mal, c'eſt quand ie paye bien,
Et faiſant reuerence à ma bonne fortune,
En la remerciant, ie le contay pour vne.
Ieanne, rongeant ſon frein de mine s'appaiſa,
Et prenant mon argent, en riant me baiſa ;
Non, pource que i'en dis, ie n'en parle pas, voire,
Mon maiſtre, penſez-vous, i'entends bien le grimoire ;
Vous eſtes honneſte homme, & ſçauez l'entregent ;
Mais, Monſieur, croyez-vous que ce ſoit pour l'argent ?
I'en fais autant d'eſtat comme de cheneuottes:
Non, ma foy, i'ay encor vn demy-ceint, deux cottes,
Vne robbe de ſerge, vn chaperon, deux bas,
Trois chemiſes de lin, ſix mouchoirs, deux rabats,
Et ma chambre garnie aupres de ſainct Euſtache;
Pourtant ie ne veux pas que mon mary le ſçache.
Diſant cecy, touſiours ſon lict elle braſſoit,
Et les linceuls trop cours par les pieds tiraſſoit,
Et fiſt à la fin tant, par ſa façon adroitte,
Qu'elle les fiſt venir à moitié de la coite;
Dieu ſçait quels lacs d'amour, quels chiffres, quels les fleurs,
De quels compartimens, & combien de couleurs,
Releuoient leur maintien, & leur blancheur naïfue,
Blanchie en vn ſiué non dans vne leſciue.
Comme ſon lict eſt fait, que ne vous couchez vous ?
Monſieur, n'eſt-il pas temps? & moy de filer doux.
Sur ce point elle vient, me prend, & me deſtache,
Et le pourpoint du dos par force elle m'arrache,

Comme

Comme si noſtre ieu fuſt au Roy deſpoüillé,
I'y reſiſtay pourtant, & d'eſprit embroüillé,
Comme par compliment ie tranchois de l'honneſte,
N'y pouuant rien gaigner ie me gratte la teſte:
A la fin ie pris cœur, réſolu d'endurer
Ce qui pouuoit venir ſans me deſeſpérer;
Qui fait vne folie, il la doit faire entiere,
Ie deſtache vn ſoulier, ie m'oſte vne iartiere,
Froidement toutesfois, & ſemble en ce coucher,
Vn enfant qu'vn pedant contraint ſe détacher,
Que la pour tout enſemble eſperonne & retarde,
A chacune eſguillette il ſe faſche, & regarde,
Les yeux couuerts de pleurs, le viſage d'ennuy,
Si la grace du Ciel ne deſcend point ſur luy,
L'on heurte ſur ce point, Catherine on appelle;
Ieanne, pour ne reſpondre, eſteignit la chandelle,
Perſonne ne dit mot, l'on refrappe plus fort,
Et faiſoit-on du bruict pour reſueiller vn mort,
A chaque coup de pied toute la maiſon tremble,
Et ſemble que le feſte à la caue s'aſſemble:
Bagaſſe, ouuriras-tu? c'eſt ceſtuy-cy, c'eſt-mon,
Ieanne, pendant ce temps, me faiſoit vn ſermon,
Que Diable auſſi pourquoy? que voulez vous qu'on face,
Que ne vous couchiez-vous, ces gens, de la menace
Venant à la priere, eſſayoient tout moyen,
O're ils parlent ſoldat, & ores Citoyen,
Ils contre-font le guet, & de voix magiſtrale,
Ouurez de par le Roy, au diable vn qui deuale,
Vn chacun ſans parler ſe tient clos & couuert.
Or comme à coups de pieds l'huis s'eſtoit preſque ouuert,
Tout de bon le guet vint, la canaille fait gille;
Et moy qui iuſques là demeurois immobile,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Attendant eſtonné le ſuccez de l'aſſaut,
Ce penſay-ie, il eſt temps que ie gaigne le haut,
Et trouſſant mon paquet, de ſauuer ma perſonne:
Ie me veux r'habiller, ie cherche, ie taſtonne,
Plus eſtourdy de peur que n'eſt vn hanneton:
Mais qu'oy plus on ſe haſte & moins aduance t'on.
Tout comme par deſpit ſe trouuoit ſous ma pate,
Au lieu de mon chapeau ie prens vne ſauate,
Pour mon pourpoint ſes bas, pour mes bas ſon collet,
Pour mes gands ſes ſouliers, pour les miens vn ballet;
Il ſembloit que le diable euſt fait ce tripotage.
Or Ieanne me diſoit, pour me donner courage,
Si mon compére Pierre eſt de garde aujourd'huy;
Non, ne vous faſchez point, vous n'aurez point d'ennuy;
Cependant, ſans delay Meſſieurs frapent en maiſtre,
On crie patience, on ouure la feneſtre,
Or ſans plus m'amuſer apres le contenu,
Ie deſçens doucement, pied chauſſé, l'autre nu,
Et me tapis d'aguet derriere vne muraille;
On ouure, & bruſquement entra ceſte canaille,
En humeur de nous faire vn aſſez mauuais tour;
Et moy qui ne leur dy ny bon ſoir, ny bon jour,
Les voyant tous paſſez, ie me ſentis alaigre,
Lors, diſpos du talon, ie vais comme vn chat maigre,
I'enfille la venelle, & tout leger d'effroy,
Ie cours vn fort long temps ſans voir derriere moy,
Iuſqu'à tant que trouuant du mortier, de la terre:
Du bois, des eſtançons, maints platras, mainte pierre,

Ie me

Ie me ſentis pluſtoſt au mortier embourbé,
Que ie ne m'apperceus que ie fuſſe tombé,
On ne peut éuiter ce que le ciel ordonne ;
Mon ame cependant de colere friſſonne,
Et prennant, s'elle euſt pû, le d'eſtin à party,
De deſpit, â ſon nez, elle l'euſt dementy,
Et m'aſſeure qu'il euſt reparé mon dommage:
Comme ie fus ſur pieds, enduit comme vne image,
I'entendis qu'on parloit, & marchant à grands pas,
Qu'on diſoit, haſtons-nous, ie l'ay laiſſé fort bas;
Ie m'approche, ie voy, deſireux de cognoiſtre;
Au lieu d'vn Medecin, il luy faudroit vn Preſtre,
Diſt l'autre, puis qu'il eſt ſi proche de ſa fin :
Comment! dit le valet, eſtes vous Medecin ?
Monſieur, pardonnez moy, le Curé ie demande;
Il s'en court, & diſant, à Dieu me recommande,
Il laiſſe là Monſieur, faſché d'eſtre deceu,
Or comme, allant touſiours, de pres ie l'apperceu,
Ie cognus que c'eſtoit noſtre amy, ie l'approche,
Il me regarde au nez, & riant, me reproche
Sans flambeau, l'heure induë, & de pres me voyant
Fangeux comme vn pourceau, le viſage effrayant,
Le manteau ſous le bras la façon aſſoupie,
Eſtes-vous trauaillé de la licantropie,
Dit-il, en me prenant pour me taſter le pous ?
Et vous, dy-ie, Monſieur, quelle fiévre auez vous ?
Vous qui trenchez du ſage, ainſi parmy la ruë
Faites vous ſur vn pied toute la nuict la gruë ?
Il voulut me conter comme on l'auoit pipé,
Qu'vn valet, du ſommeil, ou de vin occupé,
Sous coleur d'aller voir vne femme malade,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

L'auoit galantement payé d'vne caſſade;
Il nous faiſoit bon voir tous deux bien eſtonnez
Auant iour par la ruë, auec vn pied de nez,
Luy pour s'eſtre leué eſperant deux piſtoles:
Et moy tout las d'auoir receu tant de bricolles.
Il ſe met en diſcours, ie le laiſſe en riant:
Auſſi que ie voyois aux riues d'Orient
Que l'aurore s'ornant de ſaffran & de roſes,
Se faiſant voir à tous faiſoit voir toutes choſes.
Ne voulant pour mourir qu'vne telle beauté,
Me vit, en ſe leuant, ſi ſalle & ſi croté,
Elle qui ne m'a veu qu'en mes habits de feſte,
Ie cours à mon logis, ie heurte, ie tempeſte,
Et croyez à frapper que ie n'eſtois perclus;
On m'ouure, & mon valet ne me recognoiſt plus,
Monſieur n'eſt pas icy; que diable! à ſi bonne heure!
Vous frappez comme vn ſourd; quelque temps ie demeure;
Ie le vois, il me voit, & demande eſtonné,
Si le moine bourru m'auoit point promené?
Dieu! cõme eſtes vous fait? il va, moy de le ſuiure,
Et me parle en riant, comme ſi ie fuſſe yure;
Il m'allume du feu, dans mon lict ie me mets,
Auec vœu ſi ie puis de n'y tomber iamais,
Ayant, à mes deſpens, appris ceſte ſentence,
Qui gay fait vne erreur, la boit à repentance;
Et que quand on ſe frotte auec les Courtiſans,
Les branles de ſortie en ſont fort deſplaiſans,
Plus on penetre en eux plus on ſent le remugle,
Et qui, troublé d'ardeur, entre au bordel aueugle,
Quand il en ſort, il a plus d'yeux, & plus aigus,
Que Lyncé, l'Argonaute, ou le ialoux Argus.

A MON-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

A MONSIEUR FREMINET.

SATYRE XII.

ON dict que le grand Peintre ayant fait vn ouurage,
Des iugemens d'autruy, tiroit cét auantage,
Que selon qu'il iugeoit qu'ils estoient vrais ou faux,
Docile á son profit, reformoit ses defaux.
Or c'estoit du bon temps que la haine, & l'enuie,
Par crimes supposez n'attentoient à la vie,
Que le Vray du Propos estoit cousin germain,
Et qu'vn chacun parloit le cœur dedans la main.
Mais que seruiroit il-maintenant de pretendre
S'amender par ceux-là qui nous viennent reprendre,
Si selon l'interest tout le monde discourt:
Et si la verité n'est plus femme de Court,
S'il n'est bon Courtisan tant frisé peut-il estre,
S'il a bon appetit, qu'il ne jure à son maistre,
Dés la pointe du jour qu'il est midy sonné,
Et qu'au logis du Roy tout le monde a disné?
Estrange effronterie en si peu d'importance!
Mais de ce costé-là ie leur donrois quittance,
S'ils vouloient s'obliger d'espargner leurs amis,
Où par raison d'estat il leur est bien permis.
Cecy pourroit suffire à refroidir vne ame,
Qui n'ose rien tenter pour la crainte du blasme,
A qui la peur de perdre enterre le talent,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Non pas moy qui ne ry d'vn eſprit non chalant:
Qui pour ne faillir point retarde de bien faire:
C'eſt pourquoy maintenant ie m'expoſe au vulgaire,
Et me donne pour butte aux jugemens diuers.
Qu'vn chacun taille, rogne, & gloſe ſur mes vers,
Qu'vn reſueur inſolent d'ignorance m'accuſe,
Qué ie ne ſuis pas net, que trop ſimple eſt ma Muſe,
Que i'ay l'humeur bizarre, inegalle cerueau,
Et s'il luy plaiſt encor' qu'il me relie en veau.
Auant qu'aller ſi viſte, au moins ie le ſuplie
Sçauoir que le bon vin ne peut eſtre ſans lie,
Qu'il n'eſt rien de parfait en ce monde aujourd'huy,
Qu'homme, ie ſuis ſubject à faillir comme luy:
Et qu'au ſurplus, pour moy, qu'il ſe faſſe paroiſtre
Auſſi vray, que pour luy ie m'efforce de l'eſtre.
Mais ſçais-tu, Freminet, ceux qui me blaſmeront,
Ceux qui dedans mes vers leur vices trouueront:
A qui l'ambition la nuict tire l'oreille,
De qui l'eſprit auare en repos ne ſommeille,
Touſiours s'alanbiquant apres nouueaux partis,
Qui pour Dieu, ny pour loy, n'ont que leurs appetis:
Que rodent toute nuict troublez de jalouſie,
A qui l'amour laſcif regle la fantaiſie,
Qui preferent, vilains, le profit à l'honneur,
Qui par fraude ont rauy les terres d'vn mineur.
Telles ſortes de gens vont apres les Poëtes,
Comme apres les hiboux võt criant les chouëttes,
Leurs femmes vous diront, fuyez ce mediſant,
Faſcheuſe eſt ſon humeur, ſon parler eſt cuiſant,
Quoy! Monſieur, n'eſt ce pas cét homme à la Satyre.

Qui

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Qui perdroit sõ amy pluſtoſt qu'vn mot pour rire?
Il emporte la piece; & c'eſt là, de par Dieu,
(Ayant pour que ce ſoit celle la du milieu)
Où le ſoulier les bleſſe, autrement ie n'eſtime
Qu'aucune euſt volonté de m'accuſer de crime.
Car pour elles, depuis qu'elles viennent au point,
Elles ne voudroient pas que l'on ne le ſceuſt point,
Vn grand contentement mal-aiſément ſe celle,
Puis c'eſt des amoureux la reigle vniuerſelle,
De deferer ſi fort à leur affection,
Qu'ils eſtiment honneur leur folle paſſion.
Et quant eſt de l'honneur de leurs maris, ie penſe
Qu'aucune à bon eſcient n'en prendroit la defenſe,
Sçachant bien qu'on n'eſt pas tenu par charité,
De leur donner vn bien qu'elles leur ont oſté.
Voila le grand mercy que i'auray de mes peines,
C'eſt le cours du marché des affaires humaines,
Qu'encores qu'vn chacun vaille icy bas ſon pris,
Le plus cher toutesfois eſt ſouuent à meſpris.
Or, amy, ce n'eſt point vne humeur de meſdire
Qui m'ait fait rechercher ceſte façon d'eſcrire:
Mais mon pere m'apprit, que des enſeignemens
Les humains apprentifs formoient leurs iugemens;
Que l'exemple d'autruy doit rẽdre l'homme ſage,
Et guettant à propos les fautes au paſſage,
Me diſoit, conſidere où cét homme eſt reduict
Par ſon ambition; c'ét autre, toute nuict
Boit auec des putains, engage ſon domaine,
L'autre ſans trauailler tout le iour ſe promene;
Pierre le bon enfant aux dez à tout perdu;
Ces iours le bien de Iean par decret fut vendu;
Claude ayme ſa voiſine, & tout ſon bien luy donne.
Ainſi me mettant l'œil ſur chacune perſonne,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Qui valloit quelque choſe, ou qui ne valloit rien,
M'apprenoit doucement & le mal, & le bien,
Afin que fuyant l'vn, l'autre ie recherchaſſe.
Et qu'aux deſpens d'autruy ſage ie m'enſeignaſſe.
Sçais-tu ſi ces propos me ſceurent eſmouuoir,
Et contenir mon ame en vn juſte deuoir,
S'ils me firent penſer à ce que l'on doit ſujure,
Pour bien & iuſtement en ce bas monde viure?
Ainſi que d'vn voiſin le treſpas ſuruenu,
Fait reſoudre au malade en ſon lict detenu,
A prendre malgré luy tout ce qu'on luy ordonne,
Qui pour ne mourir point de crainte ſe pardonne;
De meſme les eſprits debonnaires, & doux,
Se façonnent prudents par l'exemple des foux,
Et le blaſme d'autruy leur fait ces bons offices,
Qu'il leur apprend que c'eſt de vertus & de vices.
Or quoy que i'aye fait, ſi m'en ſont ils reſtez,
Qui me pourront par l'âge à la fin eſtre oſtez,
Ou bien de mes amis auec la remonſtrance,
Ou de mon bon Demon ſuiuant l'intelligence:
Car quoy qu'on puiſſe faire, eſtant homme, on ne peut,
Ny viure comme on doit, ny viure comme on veut,
En la terre icy bas, il n'habite point d'Anges:
Or les moins vicieux meritent des loüanges,
Qui, ſans perdre l'autruy, viuent en bon Chreſtien,
Et ſont ceux qu'on peut dire & ſaincts & gens de bien.
Quand ie ſuis à part moy, ſouuent ie m'eſtudie,
(Tant que faire ſe peut) apres la maladie

Dont

Dont chacun eſt bleſſé, ie penſe à mon deuoir,
I'ouure les yeux de l'ame, & m'efforce de voir
Au trauers d'vn chacun, de l'eſprit ie m'eſcrime;
Puis deſſus le papier mes caprices ie ryme
Dedans vne Satyre, où d'vn œil doux-amer,
Tout le monde s'y voit, & ne s'y ſent nommer.
Voila l'vn des pechez où mon ame eſt enclí-
ne,
On dit que pardonner eſt vne œuure diuine,
Cela m'obligera qui voudra m'excuſer;
A ſon gouſt toutesfois chacun en peut vſer.
Quant à ceux du meſtier ils ont dequoy s'ébatre,
Sans aller ſur le pré nous nous pouuons comba-
tre,
Nous monſtrant ſeulement de la plume ennemis,
En ce cas là, du Roy les duëls ſont permis,
Et faudra que bien forte ils facent la partie,
Si les plus fins d'entreux s'en vont ſans repartie:
Mais c'eſt vn Satyrique, il le faut laiſſer là;
Pour moy i'en ſuis d'auis, & cognois à cela,
Qu'ils ont vn bon eſprit, corſaires à corſaires,
L'vn l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

LA MACETTE.

SATYRE XIII.

LA fameuſe Macette, à la Cour ſi cognuë,
Qui s'eſt aux lieux d'honneur en credit maintenuë,
Et qui depuis dix ans iuſqu'en ces derniers jours,
A ſouſtenu le pris en l'eſcrime d'amours;
Laſſe, en fin, de ſeruir au peuple de quintaine:
N'eſtant paſſe volant, ſoldat, ny capitaine,
Depuis les plus chetifs, juſques aux plus fendans,
Qu'elle n'ait deſconfit, & mis deſſus les dents;
Laſſe, dy-ie, & non ſoule, en fin s'eſt retirée,
Et n'a plus autre object que la voûte Ethérée,
Elle qui n'euſt, auant que pleurer ſon delict,
Autre ciel pour object, que le ciel de ſon lict:
A changé de courage, & confite en détreſſe,
Imite auec ſes pleurs la ſaincte péchereſſe,
Donnant de ſainctes loix à ſon affection,
Elle a mis ſon amour à la deuotion,
Sans art elle s'habille, & ſimple en contenance,
Son teint mortifié preſche la continence,
Clergeſſe elle fait ja la leçon aux preſcheurs,
Elle lit ſainct Bernard, la guide des Pécheurs,
Les Meditations de la mere Thereſe:
Sçait que c'eſt qu'hypoſtaſe auecque ſyndereſe,
Iour & nuict elle va de conuent en conuent,
Viſite les ſaincts lieux, ſe confeſſe ſouuent,
A des cas reſeruez grandes intelligences.

Sçait

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Sçait du nom de Ieſus toutes les Indulgences.
Que valent chapelets, grains benits enfilez,
Et l'ordre du cordon des Peres Recollez;
Loin du monde, elle faict ſa demeure, & ſon giſte,
Son œil tout penitent ne pleure qu'eau beniſte;
En fin, c'eſt vn exemple, en ce ſiecle tortu,
D'amour, de charité, d'honneur & de vertu,
Pour Beate par tout le peuple la renomme,
Et la Gazette meſme a deſia dit à Rome,
La voyant aimer Dieu, & la chair maiſtriſer,
Qu'on n'attend que ſa mort pour la canoniſer :
Moy meſme, qui ne croy de leger aux merueilles,
Qui reproche ſouuent mes yeux & mes oreilles,
La voyant ſi changée, en vn temps ſi ſubit,
Ie creus qu'elle l'eſtoit d'ame, comme d'habit,
Que Dieu la retiroit d'vne faute ſi grande,
Et diſois à part moy, mal vit qui ne s'amende.
Ia deſia, tout deuot, contrit, & penitent,
I'eſtois, à ſon exemple, eſmeu d'en faire autant,
Quand, par arreſt du Ciel qui hait l'hypocriſie,
Au logis d'vne fille où i'ay ma fantaiſie,
Ceſte vieille Choüette, à pas lents, & poſez,
La parole modeſte, & les yeux compoſez,
Entra par reuerence, & reſſerrant la bouche,
Timide en ſon reſpect, ſembloit ſaincte Nitouche,
D'vn Aue Maria luy donnant le bon-iour,
Et de propos communs bien eſloignez d'amour,
Entretenoit la belle en qui i'ay la penſée
D'vn doux imaginer ſi doucement bleſſée,
Qu'aymans, & bien aymez, en nos doux paſſe-
temps
Nous rendons en amour jaloux les plus contens;
En fin comme en caquet ce vieux ſexe fourmille,
De propos en propos, & de fil en eſguille,
Se laiſſant emporter au flux de ſes diſcours,
Ie penſe qu'il falloit que le mal euſt ſon cours,

Feignant

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Feignant de m'en aller, d'agnet ie m'en recule,
Pour voir à quelle fin tendoit ſon preambule.
Moy, qui voyant ſon port ſi plein de ſainɛteté,
Pour mourir, d'aucun mal ne me fuſſe doubté:
En fin me tapiſſant au recoin d'vne porte,
I'entendys ſon propos, qui fut de ceſte ſorte.
Ma fille, Dieu vous garde, & vous veüille benir,
Si ie vous veux du mal, qu'il me puiſſe aduenir,
Qu'euſſiez vous tout le bien dont le Ciel vous eſt chiche,
L'ayant, ie n'en ſerois plus pauure, ny plus riche:
Car n'eſtant plus du monde, au bien ie ne pretens,
Ou bien ſi i'en deſire, en l'autre ie l'attens,
D'autre choſe, icy bas, le bon Dieu ie ne prie.
A propos, ſçauez vous? on dit qu'on vous marie,
Ie ſçay bien voſtre cas, vn homme grand, adroit,
Riche, & Dieu ſçait s'il a tout ce qu'il vous faudroit;
Il vous ayme ſi fort; auſſi pourquoy, ma fille,
Ne vous aimeroit-il? vous eſtes ſi gentille,
Si mignonne, & ſi belle, & d'vn regard ſi doux,
Que la beauté plus grande eſt laide aupres de vous:
Mais tout ne reſpond pas au traiɛt de ce viſage,
Plus vermeil qu'vne roſe, & plus beau qu'vn riuage;
Vous deuez, eſtant belle, auoir de beaux habits,
Eſclater de ſatin, de perles, de rubis:
Le grand regret que i'ay! non pas, à Dieu ne plaiſe,
Que j'en ay' de vous voir belle, & bien à voſtre aiſe:
Mais pour moy ie voudrois que vous euſſiez, au moins,
Ce qui peut en amour ſatisfaire à vos ſoins;
Que cecy fuſt de ſoye, & non pas d'eſtamine;
Ma foy, les beaux habits ſeruent bien à la mine,

On-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

On a beau s'agencer, & faire les doux yeux,
Quand on eſt biẽ parée on en eſt touſiours mieux:
Mais ſans auoir du bien, que ſert la renommée?
C'eſt vne vanité confuſément ſemée
Dans l'eſprit des humains, vn mal d'opinion,
Vn faux germe auorté dans noſtre affection;
Ces vieux contes d'honneur, dont on repaiſt les Dames,
Ne ſont que des appas pour les debiles ames,
Qui ſans choix de raiſon, ont le cerueau perclus;
L'honneur eſt vn vieux ſainct que l'on ne chomme plus,
Il ne ſert plus de rien, ſinon d'vn peu d'excuſe,
Et de ſot entretien pour ceux-là qu'on amuſe;
Ou d'honneſte refus, quand on ne veut aymer.
Il eſt bon en diſcours pour ſe faire eſtimer:
Mais, au fonds, c'eſt abus, ſans excepter perſonne,
La ſage le ſçait vendre, où la ſotte le donne.
Ma fille, c'eſt par là qu'il vous en faut auoir,
Nos biens, comme nos maux, ſont en noſtre pouuoir.
Fille qui ſçait ſon monde, a faueur opportune;
Chacun eſt artiſan de ſa bonne fortune,
Le malheur, par conduite, au bon heur cédera,
Aydez-vous ſeulement, & Dieu vous aydera.
Combien, pour auoir mis leur honneur en ſequeſtre,
Ont-elles en velours echangé leur limeſtre,
Et dans les plus hauts rangs éleué leurs Marys?
Ma fille, c'eſt ainſi que l'on vit à Paris,
Et la vefue, auſſi bien comme la mariée;
Celle eſt chaſte, ſans plus, qui n'en eſt point priée;
Toutes, en fait d'amour ſe chauſſent en vn point.
Ieanne, que vous voiez, dont on ne parle point;
Qui fait ſi ſimplement la fine, & la diſcrette
Elle n'eſt pas plus ſage, ains elle eſt plus ſecrette,

Elle=

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Elle a plus de reſpect, non moins de paſſion,
Et cache ſes amours ſous ſa diſcretion:
Moy meſme, croiriez vous pour eſtre plus âgee,
Que ma part, comme on dit, en fuſt deſia mangee
Non, ma foy, ié me ſens & dedans, & dehors,
Et mon bas peut encor vſer deux ou trois corps
Mais chaque âge a ſon temps, ſelon le drap la robe
Ce qu'vn temps on a trop, en l'autre on le deſrobe
Eſtant ieune, i'ay ſçeu bien vſer des plaiſirs,
Ores i'ay d'autres ſoins en ſemblables deſirs;
Ie veux paſſer mon temps, & couurir le myſtere,
On trouue bien la Cour dedans vn monaſtere,
Et apres maint eſſay, en fin, i'ay recognu,
Qu'vn homme comme vn autre eſt vn moine tout nu,
Puis, outre le ſainct vœu qui ſert de couuerture,
Ils ſont trop obligez au ſecret de nature,
Et ſçauent, plus diſcrets, apporter en aymant,
Auecque moins d'eſclat plus de contentement.
C'eſt pourquoy, deſguiſant les boüillons de mon ame,
D'vn long habit de cendre enuelopant ma flamme,
Ie cache mon deſſein aux plaiſirs adonné;
Le peché que l'on cache eſt demy pardonné,
La faute ſeulement ne giſt qu'en la deffence,
Le ſcandale, l'opprobre, eſt cauſe de l'offence,
Pourueu qu'on ne le ſçache, il n'importe commét,
Qui peut dire que non, ne peche nullement;
Puis la bonté du Ciel nos offences ſurpaſſe,
Pourueu qu'on ſe confeſſe, on a touſiours ſa grace,
Il donne quelque choſe à noſtre paſſion,
Et qui ieune n'a pas grande deuotion,
Il faut que pour le monde à la feindre il s'exerce,
C'eſt entre les deuots vn eſtrange commerce,
Vn trafic, par lequel, au ioly temps qui court,

Toute

Toute affaire faſcheuſe eſt facile à la Court.
Ie ſçay bien que voſtre âge encore ieune & tendre,
Ne peut, ainſi que moy, ces myſteres comprendre:
Mais vous deuriez, ma fille, en l'âge où ie vous voy,
Eſtre riche, contente, auoir fort bien dequoy,
Et pompeuſe en habits, fine, accorte & ruſée,
Reluire de ioyaux ainſi qu'vne eſpouſée;
Il faut faire vertu de la neceſſité,
Qui ſçait viure, icy bas n'a iamais pauureté,
Puis qu'elle vous deffend des dorures l'vſage,
Il faut que les brillants ſoient en voſtre viſage,
Que voſtre bonne grace en acquiére pour vous,
Ie voir du bien, ma fille, il n'eſt rien de ſi doux,
S'enrichir de bonne heure eſt vne grand' ſageſſe,
Tout chemin d'acquerir ſe ferme à la vieilleſſe,
A qui ne reſte rien, auec la pauureté,
Qu'vn regret eſpineux d'auoir jadis eſté;
Ou, lors qu'on a du bien, il n'eſt ſi décrépite,
Qui ne trouue (en donnant) couuercle à ſa marmite.
Non, non, faites l'amour, & vendez aux amans
Vous accueils, vos baiſers, & vos embraſſemens;
C'eſt gloire, & non pas honte, en ceſte douce peine,
Des acqueſts de ſon lict accroiſtre ſon domaine,
Vendez ces doux regards, ces attraicts, ces appas,
Vous meſme vendez-vous, mais ne vous liurez pas,
Conſeruez vous l'eſprit, gardez voſtre franchiſe
Prenez tout s'il ſe peut, ne ſoyez iamais priſe;
Celle qui par amour s'engage en ces mal-heurs,
Pour vn petit plaiſir, a cent mille douleurs:
Puis vn homme au deſduit ne vous peut ſatisfaire,

Et

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Et quand plus vigoureux il ſe pourroit bien faire,
Il faut tondre ſur tout, & changer à l'inſtant,
L'enuie en eſt bien moindre, & le gain plus con-
tant :
Sur tout, ſoyez de vous la maiſtreſſe, & la dame,
Faites, s'il eſt poſſible, vn miroir de voſtre ame,
Qui reçoit tous objects, & tout contant les pert,
Fuyez ce qui vous nuit, aymez ce qui vous ſert,
Faites profit de tout, & meſmes de vos pertes;
A prendre ſagement ayez les mains ouuertes,
Ne faites, s'il ſe peut, iamais preſens, ny don,
Si ce n'eſt d'vn chabot, pour auoir vn gardon,
Parfois on peut donner pour les galands attraire,
A ces petits preſens ie ne ſuis pas contraire,
Pourueu que ce ne ſoit que pour les amorcer;
Les fines en donnant ſe doiuent efforcer
A faire que l'eſprit, & que la gentilleſſe,
Face eſtimer les dons, & non pas la richeſſe;
Pour vous, eſtimez plus, qui plus vous donnera;
Vous gouuernant ainſi, Dieu vous aſſiſtera;
Au reſte, n'eſparnez ny Gautier, ny Garguille,
Qui ſe trouuera pris ie vous pri' qu'on l'eſtrille,
Il n'eſt que d'en auoir, le bien eſt touſiours bien,
Et ne vous doit chaloir ny de qui, ny combien;
Prenez à toutes mains, ma fille, & vous ſou-
uienne,
Que le gain a bon gouſt, de quelque endroit qu'il
vienne;
Eſtimez vos amans ſelon le reuenu,
Qui donnera le plus qu'il ſoit le mieux venu;
Laiſſez la mine à part, prenez garde à la ſomme,
Riche vilain vaut mieux que pauure Gentil-hom-
me,
Ie ne juge pour moy les gens ſur ce qu'ils ſont:
Mais ſelon le profit & le bien qu'ils me font,
Quand l'argẽt eſt meſlé l'on ne peut recognoiſtre,
Celuy

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

celuy du seruiteur d'auec celuy du maistre,
L'argent d'vn cordon bleu n'est pas d'autre fa-
çon
Que celuy d'vn frippier, ou d'vn aide à maçon,
Que le plus & le moins y mette difference,
Et tienne seulement la partie en souffrance,
Que vous restablirez du iour au lendemain,
Et touſiours retenez le bon bout à la main,
De crainte que le temps ne destruise l'affaire,
Il faut suiure de pres le bien que l'on differe,
Et ne le differer qu'entant que l'on le peut
Aisément restablir aussi-tost qu'on le veut.
Tous ces beaux suffisans, dont la Cour est semee,
Ne sont que triacleurs, & vendeurs de fumee,
Ils sont beaux, bien peignez, belle barbe au men-
ton;
Mais quand il faut payer, au diantre le teston,
Et faisans des mouuants, & de l'ame saisie,
Ils croyent qu'on leur doit pour rien la courtoisie;
Mais c'est pour leur beau nez, le puits n'est pas
commun.
Si i'en auois vn cent, ils n'en auroient pas vn.
Et ce Poëte crotté, auec sa mine austere,
Vous diriez à le voir que c'est vn Secretaire,
Il va mélancolique, & les yeux abaissez,
Comme un Sire qui plaint ses parents trépassez:
Mais dieu sçait; c'est vn homme aussi bien que les
autres,
Iamais on ne luy voit aux mains des patenostres,
Il hante en mauuais lieux, gardez vous de cela,
Non, si i'estois de vous, ie le planterois là,
Il parle librement, il a le mot pour rire:
Mais au reste, apres tout, c'est vn homme à Sa-
tyre;
Vous croiriez à le voir qu'il vous veut adorer,
Gardez, il ne faut rien pour vous des-honnorer,

Ces

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Ces hommes mesdisans ont le feu sous la lévre,
Ils sont matelineurs, prompts à prendre la chévre,
Et tournent leurs humeurs en bizarres façons,
Puis ils ne donnent rien si ce n'est des chansons:
Mais non, ma fille, non, qui veut viure à son aise,
Il ne faut simplement vn amy qui vous plaise,
Mais qui puisse au plaisir ioindre l'vtilité;
En amour, autrement, c'est imbecilité;
Qui le fait à credit n'a pas grande ressource,
On y fait des amis, mais peu d'argent en bourse;
Prenez moy ces Abbez, ces fils de Financiers,
Dont depuis cinquante ans, les peres vsuriers
Volans à toutes mains, ont mis en leur famille
Plus d'argent que le Roy n'en a dans la Bastille,
C'est là que vostre main peut faire de beaux coups,
Ie sçay de ces gens-là qui l'anguissent pour vous,
Car estant ainsi ieune en vos beautez parfaites
Vous ne pouuez sçauoir tous les coups que vous faites,
Et les traits de vos yeux haut & bas eslancez,
Belle, ne voyent pas tous ceux que vous blessez,
Tel s'en vient plaindre à moy qui n'ose le vous dire,
Et tel vous rit de iour, qui toute nuict souspire,
Et se plaint de son mal, d'autant plus vehement,
Que vos yeux sans dessein le font innocemment,
En amour l'innocence est vn sçauant mystere,
Pourueu que ce ne soit vne innocence austere,
Mais qui sçache par art, donnant vie, & trespas,
Feindre auecque douceur qu'elle ne le fait pas;
Il faut aider ainsi la beauté naturelle,
L'innocence autrement est vertu criminelle,
Auec elle il nous faut & blesser & guérir,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

t parmy les plaiſirs faire viure & mourir,
ormez vous des deſſeins dignes de vos meri-
tes,
outes baſſes amours ſont pour vous trop pe-
tites,
yez deſſein aux dieux ; pour de moindres beau-
tez
ls ont laiſſé iadis les cieux deshabitez.
urant tous ces diſcours Dieu ſçait l'impatience;
ais comme elle a touſiours l'œil à la deffiance,
ournant deça, de là, vers la porte où i'eſtois,
lle vit en ſurſaut comme ie l'eſcoutois,
lle trouſſe bagage, & faiſant la gentille,
e vous verray demain, adieu, bon ſoir, ma fille,
a vieille, dis-ie lors, qu'en mon cœur ie mau-
dis,
ſt-ce là le chemin pour gaigner Paradis ?
ieu te doint pour guerdon de tes œuures ſi ſain-
ctes,
ue ſoient auant ta mort tes prunelles eſteintes,
a maiſon deſcouuerte, & ſans feu tout l'Hyuer,
uecque tes voiſins iour & nuict eſtriuer,
t traiſner ſans confort, triſte, & deſeſpérée,
ne pauure vieilleſſe, & touſiours altérée.

SAT-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

SATYRE XIIII.

IE'AY pris, cent, & cent fois, le lantern
en la main,
Cherchant, en plain midy, parmy
genre humain,
Vn homme qui fuſt homme & d
faict, & de mine,
Et qui peuſt des vertus paſſer par l'eſtamine:
Il n'eſt coin & recoin que ie n'aye tenté,
Depuis que la nature icy bas m'a planté:
Mais tant plus ie me lime, & plus ie me rabote,
Ie croy qu'à mon aduis tout le monde radote,
Qu'il a la teſte vuide, & ſans deſſus deſſous;
Ou qu'il faut qu'au rebours, ie ſois l'vn des plus
fous,
C'eſt de noſtre folie vn plaiſant ſtratageſme,
Se flattant, de juger les autres par ſoy-meſme.
Ceux qui pour voyager s'embarquét deſſus l'eau,
Voyent aller la terre, & non pas leur vaiſſeau,
Peut-eſtre, ainſi trompé, que fauſſement ie juge;
Toutefois, ſi les fous ont leur ſens pour refuge,
Ie ne ſuis pas tenu de croire aux yeux d'autruy,
Puis i'en ſçay pour le moins, autant, ou plus que
luy
Voila fort bien parlé, ſi l'on me vouloit croire,
Sotte preſomption vous m'enyurez ſans boire!
Mais apres, en cherchant, auoir autant couru,
Qu'aux auents de Noël fait le Moine Bourru,
Pour retrouuer vn homme, enuers qui la Satyre,
Sans ſlater, ne trouuaſt que mordre, & que redire,
Qui ſçeuſt d'vn chois prudent toute choſe éplu-
cher;
Ma foy, ſi ce n'eſt vous, ie n'en veux plus chercher.

Or

t ce n'eſt point pour eſtre eſleuê de fortune,
ux ſages, comme aux fous, c'eſt choſe aſſez commune,
lle auance vn chacun, ſans raiſon, & ſans chois,
es fous ſont aux echets les plus proches des Rois.
Auſſi mon iugement ſur cela ne ſe fonde,
u compas des grandeurs ie ne iuge le monde,
'eſclat de ces clinquans ne m'esbloüit les yeux,
our eſtre dans le Ciel ie n'eſtime les Dieux,
Mais pour s'y maintenir, & gouuerner de ſorte
ue ce tout en deuoir reglément ſe comporte,
t que leur prouidence egalement conduit,
out ce que le Soleil en la terre produit.
Des hommes tout ainſi ie ne puis recognoiſtre
es grands: mais bien ceux là qui meritent de l'eſtre,
t de qui le merite indomptable en vertu,
orce les accidens & n'eſt point abatu;
Non plus que de farceurs, ie n'en puis faire conte,
Ainſi que l'vn deſçend, on voit que l'autre monte,
elon, ou plus, ou moins, que dure le roollet,
t l'habit faict, ſans plus, le Maiſtre, ou le vallet;
De meſme eſt de ces gens dont la grandeur ſe ioüe
Auiourd'huy gros, enflez, ſur le haut de la rouë
Ils ſont vn perſonnage, & demain renuerſez,
Chacun les met au rang des pechez effacez,
La faueur eſt bizarre, à traitter indocile,
Sans arreſt, inconſtante, & d'humeur difficile,
Auec diſcretion il la faut careſſer,
L'vn la perd bien ſouuent pour la trop embraſſer,
Ou pour s'y fier trop; l'autre par inſolence,
Ou pour auoir trop peu, ou trop de violence,
Ou pour ſe la promettre, ou ſe la deſnier,
En fin, c'eſt vn caprice eſtrange à manier,

Son

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Son amour eſt fragile, & ſe rompt comme verre
Et faict aux plus mattois donner du nez en terre
Pour moy ie n'ay point veu parmy tant d'auancez,
Soit de ces temps icy, ſoit des ſiecles paſſez,
Homme que la fortune ayt taſché d'introduire,
Qui durant le bon vent ait ſçeu ſe bien conduire
Or d'eſtre cinquante ans aux honneurs eſleué,
Des grands & des petits dignement approuué,
Et de ſa vertu propre aux malheurs faire obſtacle,
Ie n'ay point veu de ſots auoir fait ce miracle:
Auſſi pour diſcerner le bien d'auec le mal,
Voir tout, cognoiſtre tout, d'vn œil touſiours eſgal,
Manier dextrement les deſſeins de nos Princes,
Reſpondre à tant de gens de diuerſes Prouinces,
Eſtre des eſtrangers pour Oracle tenu,
Préuoir tout accident auant qu'eſtre aduenu,
Deſtourner par prudence vne mauuaiſe affaire,
Ce n'eſt pas choſe ayſée ou trop facile à faire.
Voila comme on conſerue auecque iugement
Ce qu'vn autre diſſipe, & perd imprudemment;
Quand on ſe bruſle au feu que ſoy-meſme on attiſe,
Ce n'eſt point accident, mais c'eſt vne ſottiſe,
Nous ſommes du bon-heur de nous meſme artiſans,
Et fabriquons nos jours ou faſcheux, ou plaiſans,
La fortune eſt à nous, & n'eſt mauuaiſe, ou bonne
Que ſelon qu'on la forme, ou bien qu'on ſe la donne.
A ce point le mal-heur amy, comme ennemy,
Trouuant au bord d'vn puits vn enfant endormy,
En riſque d'y tomber, à ſon ayde s'aduance,

Et

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Et luy parlant ainſi, le réueille, & le tance;
Sus, badin, leuez-vous, ſi vous tombiez dedans,
De douleur vos parens comme vous imprudens,
Croyans en leur eſprit que de tout ie diſpoſe,
Diroient, en me blaſmant, que i'en ſerois la cauſe.
Ainſi nous deſduiſant d'vne fauſſe couleur,
Souuent nous imputons nos fautes au mal-heur
Qui n'en peut mais; mais quoy! l'on le prent à partie,
Et chacun de ſon tort cherche la garentie,
Et nous penſons bien fins, ſoit veritable, ou faux,
Quand nous penſons couurir d'excuſes nos deffaux: (nages,
Mais ainſi qu'aux petits, aux plus grands perſon-
Sõdez tout iuſqu'au fond, les fous ne sõt pas ſages.
Or c'eſt vn grand chemin iadis aſſez frayé,
Qui des rymeurs François ne fut onc eſſayé:
Suiuant les pas d'Horace entrant en la carriere,
Ie trouue des humeurs de diuerſe maniere,
Qui me pourroient donner ſujet de me mocquer;
Mais qu'eſt il de beſoin de les aller chocquer?
Chacun ainſi que moy ſa raiſon fortifie,
Et ſe forme a ſon gouſt vne Philoſophie,
Ils ont droit en leur cauſe, & de la conteſter,
Ie ne ſuis chicaneur, & n'aime à diſputer.
Gallet a ſa raiſon, & qui croira ſon dire,
Le hazard pour le moins luy promet vn Empire;
Toutesfois, au contraire, eſtant leger, & net,
N'ayans que l'eſperance, & trois dez au cornet,
Comme ſur vn bon fond de rente, & de receptes,
Deſſus ſept, ou quatorze, il aſſigne ſes debtes,
Et trouue ſur cela qui luy fournit dequoy.
Ils ont vne raiſon, qui n'eſt raiſon pour moy,
Qui je ne puis comprendre, & qui bien l'examine,
Eſt-ce vice ou vertu qui leur fureur domine?

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

L'vn alleché d'eſpoir de gaigner vingt pour cent,
Ferme l'œil à ſa perte, & librement conſent
Que l'autre le deſpoüille, & ſes meubles engage;
Meſme s'il eſt beſoin baille ſon heritage.
Or le plus ſot d'entr'eux, ie m'en rapporte à luy,
Pour l'vn il perd ſon bien, l'autre celuy d'autruy;
Pourtant c'eſt vn traffic qui ſuit touſiours ſa route,
Ou, bien moins qu'à la Place, on a fait banqueroute,
Et qui dans le berlan ſe maintient brauement,
N'en deplaiſe aux Arreſts de noſtre Parlement.
Penſez-vous, ſans auoir ſes raiſons toutes preſtes,
Que le Sieur de Prouins perſiſte en ſes requeſtes,
Et qu'il ait, ſans eſpoir d'eſtre mieux à la Court,
A ſon long balandran changé ſon manteau court,
Bien que depuis vingt ans ſa grimace importune
Ait à ſa défaueur obſtiné la fortune?
Il n'eſt pas le Couſin, qui n'ait quelque raiſon,
De peur de reparer, il laiſſe ſa maiſon?
Que ſon lict ne defonce, il dort deſſus la dure;
Et n'a, crainte du chaud, que l'air pour couuerture;
Ne ſe pouuant munir encontre tant de maux
Dont l'air intemperé faict guerre aux animaux,
Comme le chaud, le froid, les frimas, & la pluye,
Et mille autre accidens, bourreaux de noſtre vie,
Luy, ſelon ſa raiſon, ſous eux il s'eſt ſouſmis,
Et forçant la Nature, il les a pour amis:
Il n'eſt point enrumé pour dormir ſur la terre,
Son poulmon enflammé ne touſſe le caterre,
Il ne craint ny les dents, ny les defluxions,
Et ſon corps à tout ſain, libres ſes fonctions,
En tout indifferent, tout eſt ã ſon vſage;
On dira qu'il eſt fou, ie croy qu'il n'eſt pas ſage,
Qu

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Que Diogene auſſi fut vn fou de tout point,
C'eſt ce que le Couſin, comme moy, ne croit point.
Ainſi ceſte raiſon eſt vne eſtrange beſte,
On l'a bonne, ſelon qu'on a bonne la teſte,
Qu'on imagine bien du ſens, comme de l'œil,
Pour grain ne prenant paille, ou Paris pour Corbeil.
Or ſuiuant ma raiſon, & mon intelligence,
Mettant tout en auant & ſoin, & diligence,
Et criblant mes raiſons, pour en faire vn bon chois,
Vous eſtes, à mon gré, l'homme que ie cherchois?
Afin donc qu'en diſcours le temps ie ne conſomme,
Ou vous eſtes le mien, ou ie ne veux point d'homme;
Qu'vn chacun en ait vn ainſi qu'il luy plaira,
Rozete nous verrons qui s'en repentira,
Vn chacun en ſon ſens, ſelon ſon chois, abonde.
Or m'ayant mis en gouſt des hommes, & du monde,
Reduiſant bruſquement le tout en ſon entier,
Encor faut il finir par vn tour du meſtier.
On dit que Iupiter, Roy des Dieux, & des hommes,
Se promenant vn iour en la terre où nous ſommes,
Reçeut en amitié deux hommes apparens,
Tous deux d'âge pareils, mais de mœurs differens,
L'vn auoit nom Minos, l'autre auoit nom Tantale:
Il les eſleue au Ciel, & d'abord leur eſtale,
Parmy les bons propos, les graces, & les ris,
Tout ce que la faueur depart aux fauoris:

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Ils mangeoient à ſa table, aualoient l'ambroſie,
Et des plaiſirs du Ciel ſouloient leur fantaſie;
Ils eſtoient comme chefs de ſon Conſeil priué :
Et rien n'eſtoit bien fait qu'ils n'euſſent approuué.
Minos eut bon eſprit, prudent, accort, & ſage,
Et ſçeut, iuſqu'à la fin, ioüer ſon perſonnage:
L'autre fut vn langard, revelant les ſecrets
Du Ciel, & de ſon Maiſtre, aux hommes indiſcrets,
L'vn, auecque prudence, au Ciel s'impatroniſe,
Et l'autre en fut chaſſé comme vn peteux d'Egliſe.

SATYRE XV.

OVy, i'eſcry rarement, & me plais de le faire,
Non pas que la pareſſe en moy ſoit ordinaire,
Mais ſi toſt que ie prens la plume à ce deſſein,
Ie croy prendre en galére vne rame en la main;
Ie ſens au ſecond vers que la Muſe me dicte,
Que contre ſa fureur ma raiſon ſe deſpite.
Or ſi parfois i'eſcry, ſuiuant mon aſçendant,
Ie vous jure, encor eſt-ce à mon corps deffendant,
L'aſtre qui de naiſſance à la Muſe me lie,
Me fait rompre la teſte apres ceſte folie,
Qui ie recognois bien: mais pourtant, malgré moy,
Il faut que mon humeur faſſe ioug à ſa loy,
Que ie demande en moy ce que ie me deſnie,
De mon ame & du Ciel, eſtrange tyrannie

Et

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Et qui pis eſt, ce mal, qui m'afflige au mourir,
S'obſtine aux recipez, & ne ſe veut guérir,
Plus on drogue ce mal, & tant plus il s'empire,
Il n'eſt point d'Elebore aſſez en Anticire,
Reueſche à mes raiſons, il ſe rend plus mutin.
Et ma philoſophie y perd tout ſon Latin.
Or pour eſtre incurable, il n'eſt pas neceſſaire,
Patient en mon mal, que ie m'y doiue plaire;
Au contraire, il m'en faſche, & m'en deplaiſt ſi fort,
Que durant mon accez, ie voudrois eſtre mort:
Car lors qu'on me regarde, & qu'on me iuge vn Poéte,
Et qui par conſequent a la teſte mal faite,
Confus en mon eſprit, ie ſuis plus deſolé
Que ſi i'eſtois maraut, ou ladre, ou verollé.
Encor ſi le tranſport dont mon ame eſt ſaiſie,
Auoit quelque reſpect durant ma frenaiſie,
Qu'il ſe reglaſt ſelon les lieux moins importans,
Ou qu'il fiſt choix des iours, des hommes, ou du temps,
Et que lors que l'hyuer me renferme en la chambre,
Aux iours les plus glacez de l'engourdy Nouembre,
Apollon m'obſedaſt, i'aurois en mon mal heur,
Quelque contentement à flater ma douleur.
Mais aux iours les plus beaux de la ſaiſon nouuelle,
Que Zephire en ſes rets ſurprend Flore la belle,
Que dans l'air les oyſeaux, les poiſſons en la mer,
Se pleignent doucement du mal qui vient d'aymer,
Ou bien lors que Ceres de froment ſe couronne,
Ou que Bacchus ſouſpire amoureux de Pomone,
Ou lors que le ſaffran, la derniere des fleurs,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Dore le Scorpion de ſes belles couleurs;
C'eſt alors que la verue inſolemment m'outrage,
Que la raiſon forcée obeyt à la rage,
Et que, ſans nul reſpect des hommes, ou du lieu,
Il faut que i'obeyſſe aux fureurs de ce Dieu;
Comme en ces derniers jours les plus beaux de l'année,
Que Cibelle eſt par tout de fruicts enuironnee,
Que le Payſant recueille, empliſſant à millers,
Greniers, granges, chartis, & caues, & celiers,
Et que Iunon, riant d'vne douce influence,
Rend ſon œil fauorable aux champs qu'on enſemence;
Que ie me reſoudois, loin du bruit de Paris,
Et du ſoin de la Court, ou de ſes fauoris,
M'eſgayer au repos que la campagne donne,
Et ſans parler Curé, Doyen, Chantre, ou Sorbonne:
D'vn bon mot faire rire, en ſi belle ſaiſon,
Vous, vos chiens, & vos chats, & toute la maiſon,
Et là, dedans ces champs que la riuiere d'Oyſe,
Sur des arenes d'or en ſes bors ſe degoyſe,
(Sejour iadis ſi doux à ce Roy qui deux fois
Donna Sydon en proye à ſes peuples François.)
Faire maint ſoubre-ſaut, libre de corps, & d'ame,
Et froid aux appetis d'vne amoureuſe flame,
Eſtre vuide d'amour comme d'ambition,
Des galands de ce temps horrible paſſion.
Mais à d'autres reuers ma fortune eſt tournée,
Dés le iour que Phœbus nous monſtre la iournée,
Comme vn hibou qui fuit la lumiere & le iour,
Ie me leue, & m'en vay dans le plus creux ſeiour
Que Royaumont recelle en ſes foreſts ſecrettes,
Des renards & des loups les ombreuſes retraittes,
Et là, malgré mes dents, rongeant, & réuaſſant,
Poliſ-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Poliſſant les nouueaux, les vieux rapetaſſant,
Ie fay des vers, qu'encor' qu'Apolon les aduouë,
Dedans la Cour, peut-eſtre, on leur fera la mouë;
Ou s'ils ſont, à leur gré, bien faits, & bien polis,
I'auray pour récompence, ils ſont vray'ment jolis:
Mais moy qui ne me reigle aux ingemens des hommes,
Qui dedans, & dehors, cognoys ce que nous ſommes,
Comme, le plus ſouuent, ceux qui ſçauent le moins,
Sont temerairement & juges, & teſmoins,
Pour blaſme, ou pour louange, ou pour froide parole,
Ie ne fay de leger banqueroute à l'eſcole
Du bon homme Empedocle, où ſon diſcours m'apprend
Qu'en ce monde il n'eſt rien d'admirable, & de grand,
Que l'eſprit deſdaignant vne choſe bien grande,
Et qui Roy de ſoy meſme à ſoy meſme commande.
Pour ceux qui n'ont l'eſprit ſi fort, ny ſi trempé,
Afin de n'eſtre point de ſoy meſme trompé,
Chacun ſe doit cognoiſtre, & par vn exercice,
Cultiuant ſa vertu, deſraciner ſon vice,
Et cenſeur de ſoy meſme, auec ſoin corriger
Le mal qui croiſt en nous, & non le negliger,
Eſueiller ſon eſprit troublé de reſuerie;
Comme donc ie me plains de ma forcenerie,
Que par art ie m'efforce à regler ſes accés,
Et contre mes defaux, que i'intente vn procés;
Comme on voit, par exemple, en ces vers où i'accuſe

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Librement le caprice où me porte la Muſe,
Qui me repaiſt de baye en ſes foux paſſe-temps,
Et, malgré-moy, me faict aux vers perdre le temps;
Ils deuoient à propos taſcher d'ouurir la bouche,
Mettant leur jugement ſur la pierre de touche,
S'eſtudier de n'eſtre en leurs diſcours tranchans,
Par eux meſme iugez ignares, ou meſchans,
Et ne mettre, ſans choix, en égale balance,
Le vice, la vertu, le crime, l'inſolence.
Qui me blaſme aujourd'huy, demain il me loüra,
Et peut eſtre auſſi toſt il ſe deſaduoüra,
La loüange eſt à prix, le hazard la debite,
Et le vice ſouuent vaut mieux que le merite:
Pour moy ie ne fais cas, ny ne me puis vanter,
Ny d'vn mal, ny d'vn bien, que l'on me peut oſter.
Auec proportion ſe depart la loüange,
Autrement c'eſt pour moy du baragoin eſtrange,
Le vray me faict dans moy recognoiſtre le faux,
Au poids de la vertu je iuge les defaux,
I'aſſigne l'enuieux cent ans apres la vie,
Où l'on dit qu'en amour ſe conuertit l'enuie,
Le Iuge ſans reproche eſt la Poſterité,
Le temps qui tout deſcouure en fait la verité,
Puis la monſtre à nos yeux, ainſi dehors la terre,
Il tire les treſors, & puis les y reſſerre.
Dont moy, qui ne m'amuſe à ce qu'on dit icy,
Ie n'ay de leurs diſcours ny plaiſir, ny ſoucy,
Et ne m'eſmeus non plus, quand leurs diſcours fouruoye,
Que d'vn conte d'Vrgande, & de ma mere l'Oye.
Mais puis que tout le monde eſt aueugle en ſon fait,
Et que deſſous la Lune il n'eſt rien de parfait,
Sans plus ſe conſô'er, quant à moy-ie conſeille,
Qu'vn

Qu'vn chacun doucement s'excuſe à la pareille,
Laiſſons ce qu'en reſuant ces vieux fous ont eſcrit,
Tant de Philoſophie embaraſſe l'eſprit,
Qui ſe contraint au monde, il ne vit qu'en torture,
Nous ne pouuons faillir ſuiuant noſtre nature;
Ie t'excuſe, Pierrot, de meſme excuſe moy,
Ton vice eſt de n'auoir, ny Dieu, ny Foy, ny Loy,
Tu couures tes plaiſirs auec l'hypocriſie;
Chupin en ſe taiſant couure ſa jalouſie;
Riſon accroiſt ſon bien d'vſure & d'intereſts;
Selon, ou plus, ou moins, Iean donne ſes arreſts,
Et comme au plus offrant debite la Iuſtice;
Ainſi ſans rien laiſſer vn chacun a ſon vice,
Le mien eſt d'eſtre libre, & ne rien admirer,
Tirer le bien du mal lors qu'il s'en peut tirer,
Si non adoucir tout par vne indifference,
Et vaincre le mal-heur auec la patience,
Eſtimer peu de gens, ſuiure mon vercoquin,
Et mettre à meſme taux le noble & le coquin.
D'autre part, ie ne puis voir vn mal, ſans m'en plaindre,
Quelque part que ce ſoit, ie ne me puis contraindre,
Voyant vn chicaneur, riche d'auoir vendu
Son deuoir, à celuy qui deuſt eſtre pendu;
Vn Aduocat inſtruire en l'vne & l'autre cauſe,
Vn Lopet qui partis, deſſus partis propoſe,
Vn Medecin remplir les limbes d'auortons,
Vn Banquier qui fait Rome icy pour ſix teſtons,
Vn Prelat enrichy d'intereſt, & d'vſure,
Plaindre ſon bois ſaiſi pour n'eſtre de meſure,
Vn Iean, abandonnant femme, filles, & ſœurs,
Payer meſmes en chair iuſques aux Rotiſſeurs,
Roſſet faire le Prince, & tant d'autre myſtere,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Mon vice eſt, mon amy, de ne m'en pouuoir taire.
Or des vices où ſont les hommes attachez,
Comme les petits maux ſont les petits pechez,
Ainſi les moins mauuais ſont ceux dont tu retires
Du bien, comme il aduient, le plus ſouuent, deſpires ;
Au moins eſtimez tels, c'eſt pourquoy, ſans errer,
Au ſage bien ſouuent on les peut deſirer,
Comme aux Preſcheurs l'audace à reprendre le vice
La folie aux enfans, aux juges l'iniuſtice.
Vien donc, & regardant ceux qui faillent le moins,
Sans aller rechercher ny preuues, ny teſmoins,
Informons de nos faits, ſans haine, & ſans enuie,
Et juſqu'au fond du ſac eſpluchons noſtre vie,
De tous ces vices la, dont ton cœur entaché,
S'eſt veu par mes eſcris ſi librement touché,
Tu n'en peux retirer que honte & que dommage,
En vendant la Iuſtice, au Ciel tu fais outrage,
Le pauure tu deſtruis, la veufue & l'orphelin,
Et ruines chacun auec ton patelin,
Ainſi conſequemment de tout, dont ie t'offence,
Et dont ie ne m'attens d'en faire penitence;
Car parlant librement ie pretens t'obliger,
A purger tes defaux, tes vices corriger;
Si tu le fais, en fin, en ce cas ie merite,
Puis qu'en quelque façon mon vice te profite.

A MON-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

A MONSIEUR DE FORQUEVAUS.

SATYRE XVI.

PVIS que le iugement nous croiſt par le dommage,
Il eſt temps, Forqueuaus, que ie deuienne ſage,
Et que par mes trauaux i'apprenne à l'aduenir,
Comme en faiſant l'amour on ſe doit maintenir;
Apres auoir paſſé tant & tant de trauerſes,
Auoir porté le ioug de cent beautez diuerſes,
Auoir, en bon ſoldat, combatu nuict & iour,
Ie dois eſtre routier en la guerre d'Amour,
Et comme vn vieux guerrier blanchy deſſous le armes,
Sçauoir me retirer des plus chaudes alarmes,
Deſtourner la fortune, & plus fin que vaillant,
Faire perdre le coup au premier aſſaillant,
Et ſçauant deuenu par vn long exercice,
Conduire mon bon-heur auec de l'artifice,
Sans courir comme vn fol ſaiſi d'aueuglement,
Que le caprice emporte, & non le jugement:
Car l'eſprit, en amour, ſert plus que la vaillance,
Et tant plus on s'efforce, & tant moins on auance;
Il n'eſt que d'eſtre fin, & de ſoir, ou de nuict,
Surprendre, ſi l'on peut, l'ennemy dans le lict.
Du temps que ma ieuneſſe, à l'amour trop ardente,

Rendoit

Rendoit d'affection mon ame violente,
Et que de tous coſtez ſans choix, ou ſans raiſon,
I'allois comme vn limier apres la venaiſon,
Souuent, de trop de cœur, i'ay perdu le courage,
Et picqué des douceurs d'vn amoureux viſage,
I'ay ſi bien combattu, ſerré flanc contre flanc,
Qu'il ne m'en eſt reſté vne goutte de ſang:
Or ſage à mes deſpens i'eſquiue la bataille,
Sans entrer dans le champ i'attens que l'on m'aſ-
ſaille,
Et pour ne perdre point le renom que i'ay eu,
D'vn bon mot du vieux temps ie couure tout
mon ieu,
Et, ſans eſtre vaillans, ie veux que l'on m'eſtime,
Ou ſi par fois encor i'entre en la vieille eſcrime,
Ie gouſte le plaiſir ſans en eſtre emporté,
Et prends de l'exercice au pris de ma ſanté:
Ie reſigne aux plus fort, ces grands coups de mai-
ſtriſe,
Accablé ſous le faix, ie fuy toute entrepriſe,
Et ſans plus m'amuſer aux places de renom,
Qu'on ne peut emporter qu'à force de Canon,
I'ayme vne amour facile, & de peu de deffence,
Si ie voy qu'on me rit, c'eſt là que ie m'auance,
Et ne me veux chaloir du lieu, grand, ou petit,
La viande ne plaiſt que ſelon l'appetit,
Toute amour a bon gouſt, pourueu qu'elle recrée,
Et s'elle eſt moins loüable, elle eſt plus aſſeurée:
Car quand le ieu déplaiſt, ſans ſoupçon, ou danger
De coups, ou de poiſon, il eſt permis changer.
Aymer en trop haut lieu vne Dame hautaine,
C'eſt aimer en ſoucy le trauail, & la peine,
C'eſt nourrir ſon amour de reſpect, & de ſoin,
Ie ſuis ſaoul de ſeruir le chapeau dans le poing,
Et fuy plus que la mort l'amour d'vne grand
Dame,

Tou-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Touſiours comme vn forçat il faut eſtre à la rame,
Nauiger iour & nuit, & ſans profit aucun,
Porter tout ſeul le faix de ce plaiſir commun:
Ce n'eſt pas, Forqueuaus, cela que ie demande,
Car ſi ie donne vn coup, ie veux qu'on me le rende,
Et que les combatans à l'égal colérez,
Se donnent l'vn à l'autre autant de coups fourez;
C'eſt pourquoy ie recherche vne ieune filette,
Experte dé long temps à courir l'éguiliette,
Qui ſoit viue & ardente au combat amoureux,
Et pour vn coup receu qui vous en rende deux.
La grandeur en amour eſt vice inſupportable,
Et qui ſert hautement eſt touſiours miſerable,
Il n'eſt que d'eſtre libre, & en deniers contans,
Dans le marché d'amour acheter du bon temps,
Et pour le prix commun choiſir ſa marchandiſe,
Ou ſi l'on n'en veut prẽdre, au moins on en deuiſe,
L'on taſte, l'on manie, & ſans dire combien,
On ſe peut retirer, l'obiect n'en couſte rien;
Au ſauoureux trafic de ceſte mercerie,
I'ay conſommé les iours les plus beaux de ma vie,
Marchand des plus ruſez, & qui, le plus ſouuent,
Payoit ſes creanciers de promeſſe, & de vent,
Et encore, n'eſtoit le hazard, & la perte,
I'en voudrois pour iamais tenir boutique ouuerte;
Mais le riſque m'en faſche, & ſi fort m'en deplaiſt,
Qu'au malheur que ie crains ie poſtpoſe l'acqueſt;
Si bien que redoutant la verolle, & la goutte,
Ie banny ces plaiſirs, & leurs fais banqueroutte,
Et reſigne aux mignons, aueuglez en ce ieu,
Auecque les plaiſirs, tout les maux qui i'ay eu,
Les boutons du Printemps, & les autres fleurettes
Que l'on cueille au iardin des douces amourettes.

Le

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Le Mercure, & l'eau fort me ſont à contre cœur,
Ie hay l'eau de Gajac, & l'eſtouffante ardeur
Des fourneaux enfumez, où l'on perd ſa ſubſtance,
Et où l'on va tirant vn homme en quintéſſence;
C'eſt pourquoy tout à coup ie me ſuis retiré,
Voulant d'oreſnauant demeurer aſſeuré,
Et comme vn marinier eſchappé de l'orage,
Du havre ſeurement contempler le naufrage,
Ou ſi par fois encor ie me remets en mer,
Et qu'vn œil enchanteur me contraigne d'aymer,
Combattant mes eſprits par vne douce guerre,
Ie veux en ſeureté nauiger ſur la terre:
Ayant premierement viſité le vaiſſeau,
S'il eſt bien calfeutré, ou s'il ne prend point l'eau.
Ce n'eſt pas peu de cas de faire vn long voyage,
Ie tiens vn homme fou qui quitte le riuage,
Qui s'abandonne aux vents, & pour trop préſumer,
Se commet aux hazards de l'amoureuſe mer,
Expert en ſes trauaux, pour moy ie la deteſte,
Et la fuy tout ainſi comme ie fuy la peſte.
Mais auſſi, Forqueuaus, comme il eſt malaiſé,
Que noſtre eſprit ne ſoit quelquesfois abuſé,
Des appas enchanteurs de cét enfant volage,
Il faut vn peu baiſſer le cou ſous le ſeruage,
Et donner quelque place aux plaiſirs ſauoureux:
Car c'eſt honte de viure, & de n'eſtre amoureux:
Mais il faut en aymant s'ayder de la fineſſe,
Et ſçauoir rechercher vne ſimple maiſtreſſe,
Qui ſans vous aſſeruir vous laiſſe en liberté,
Et ioigne le plaiſir auec la ſeureté,
Qui ne ſçache que d'eſtre courtiſée,
Qui n'ait de maint amour la poitrine embraſée,
Qui ſoit douce, & nicette, & qui ne ſçache pas,
Appren-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Apprentiue au meſtier, que vallent les appas,
Que ſon œil, & ſon cœur parlent de meſme ſorte,
Qu'aucune affection hors de ſoy ne l'emporte;
Bref, qui ſoit toute à nous, tant que la paſſion
Entretiendra nos ſens en ceſte affection;
Si par fois ſon eſprit, ou le noſtre ſe laſſe,
Pour moy ie ſuis d'auis que l'on change de place,
Qu'on ſe range autre part, & ſans regret aucun
D'abſence, ou de meſpris, que l'on ayme vn cha-
cun:
Car il ne faut iurer aux beautez d'vne Dame,
Ains changer, par le temps, & d'amour, & de
flamme,
C'eſt le change qui rend l'homme plus vigou-
reux,
Et qui iuſqu'au tombeau le faict eſtre amoureux;
Nature ſe maintient pour eſtre variable,
Et pour changer ſouuent ſon eſtat eſt durable:
Auſſi l'affection dure eternellement,
Pourueu, ſans ſe laſſer, qu'on change à tout mo-
ment,
De la fin d'vn amour l'autre naiſt plus parfaitte,
Comme on voit vn grand feu naiſtre d'vne
bluëtte.

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

SATYRE XVII.

NON, non, i'ay trop de cœur pour
laſchement me rendre,
L'Amour n'eſt qu'vn enfant, dont
l'on ſe peut deffendre,
Et l'homme qui fleſchit ſous ſa ieune
valeur,
Rend, par ſes laſchetez, coulpable ſon malheur,
Il ſe deffaict ſoy-meſme, & ſoy meſme s'outrage,
Et doit ſon infortune à ſon peu de courage:
Or moy pour tout l'effort qu'il faſſe à me domp-
Rebelle à ſa grandeur, ie le veux affronter, (ter,
Et bien qu'auec les Dieux on ne doiue debattre,
Comme vn nouueau Tytan ſi le veux-ie cõbattre,
Auec le deſeſpoir ie me veux aſſeurer,
C'eſt ſalut aux vaincus de ne rien eſperer.
Mais helas! s'en eſt fait, quand les places ſont pri-
ſes,
Il n'eſt plus temps d'auoir recours aux entrepriſes,
Et les nouueaux deſſeins d'vn ſalut pretendu,
Ne ſeruent plus de rien lors que tout eſt perdu,
Ma raiſon eſt, captiue, en triomphe menée,
Mon ame, déconfite, au pillage eſt donnée,
Tous mes ſens m'ont laiſſé ſeul, & mal aduerty,
Et chacun s'eſt rangé du contraire party,
Et ne me reſte plus de la fureur des armes,
Que des cris, des ſanglots, des ſouſpirs, & des
larmes,
Dont ie ſuis ſi troublé, qu'encorne ſçay-ie pas,
Où pour trouuer ſecours ie tourneray mes pas:
Auſſi pour mon ſalut que doy-ie plus attendre,
Et quel ſage conſeil en mon mal puis-ie prendre,
S'il n'eſt rien icy bas de doux, & de clement,
Qui ne tourne viſage à mon contentement?

S'il

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

S'il n'eſt aſtre eſclairant en la nuict ſolitaire,
Ennemy de mon bien, qui ne me ſoit contraire,
Qui ne ferme l'oreille à mes cris furieux;
Il n'eſt pour moy la haut ny clemence, ny Dieux,
Au Ciel comme en la terre il ne faut que i'attende
Ny pitié, ny faueur, au mal qui me commande;
Car encor que la dame en qui ſeule ie vy,
M'ait auecque douceur ſous ſes loix aſſeruy,
Que ie ne puiſſe croire, en voyant ſon viſage,
Que le Ciel l'ait formé ſi beau pour mon dõmage,
Ny moins qu'il ſoit poſſible en ſi grande beauté,
Qu'auecque la douceur loge la cruauté;
Pourtant toute eſperance en mon eſprit chancelle,
Il ſuffit, pour mon mal, que ie la trouue belle:
Amour qui pour obiect n'a que mes deſplaiſirs,
Rend tout ce que i'adore ingrat à mes deſirs,
Toute choſe en aymant eſt pour moy difficile,
Et comme mes ſouſpirs, ma peine eſt infertile;
D'autre part, ſçachant bien qu'on n'y doit aſpirer,
Aux cris i'ouure la bouche, & n'oſe ſouſpirer,
Et ma peine eſtouffée auecque le ſilence,
Eſtant plus retenuë, a plus de violence.
Trop heureux ſi i'auois, en ce cruel tourment,
Moins de diſcretion, & moins de ſentiment,
Ou ſans me relaſcher à l'effort du martyre,
Que mes yeux, ou ma mort, mon amour peuſſent dire
Mais ce cruel enfant, inſolent deuenu,
Ne peut eſtre à mon mal plus long temps retenu,
Il me contraint aux pleurs, & par force m'arrache,
Les cris qu'au fond du cœur la reuerence cache:
Puis donc que mon reſpect peut moins que ſa douleur
Ie laſche ce diſcours à l'effort du mal-heur,
Et pouſſé des ennuis dont mon ame eſt atteinte,

Par

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Par force ie vous fais ceſte piteuſe plainte,
Qu'encore ne rendrois-ie en ces derniers efforts,
Si mon dernier ſouſpir ne la jettoit dehors ;
Ce n'eſt pas toutefois que pour m'eſcouter plain
dre,
Ie taſche par ces vers à pitié vous contraindre,
Ou rendre par mes pleurs voſtre œil moins ri
goureux,
La plainte eſt inutile à l'homme mal heureux :
Mais puis qu'il plaiſt au Ciel par vos ieux que i
meure,
Vous direz que mourant, ie meurs à la bonn
heure,
Et que d'aucun regret mon treſpas n'eſt ſuiuy,
Sinon de n'eſtre mort le iour que ie vous vy
Si diuine, & ſi belle, & d'attraits ſi pourueuë,
Ouy ie deuois mourir des traits de voſtre veuë,
Auec mes triſtes jours mes miſeres finir,
Et parfeu, comme Hercule, immortel deuenir,
I'euſſe bruſlant là haut en des flammes ſi claires,
Rendu de vos regards tous les Dieux tributaires,
Qui ſeruant, comme moy, de trophée à vos yeux,
Pour vous aymer en terre euſſent quitté les Cieux ;
Eterniſant par tout ceſte haute victoire,
I'euſſe engraué là haut leur honte, & voſtre gloire,
Et comme, en vous ſeruant, aux pieds de vos Au.
tels
Ils voudroient, pour mourir, n'eſtre point immor-
tels :
Heureuſement ainſi i'euſſe peu rendre l'ame,
Apres ſi bel effect d'vne ſi belle flamme ;
Auſſi bien tout le temps que i'ay veſcu depuis,
Mon cœur geſné d'amour n'a veſcu qu'aux en-
nuis,
Depuis de iour en iour s'eſt mon ame enflammée,
Qui n'eſt plus que d'ardeur & de peine animée,
Sur

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

ur mes yeux eſgarez ma triſteſſe ſe lit,
Mon âge, auant le temps, par mes maux s'envieillit,
u gré des paſſions mes amours ſont contraintes,
Mes vers bruſlans d'amour ne reſonent que plaintes,
De mon cœur tout fleſtry l'alégreſſe s'enfuit,
t mes triſtes penſers, comme oyſeaux de la nuict,
Volant dans mon eſprit, à mes yeux ſe preſentent,
t comme ils font du vray, du faux ils m'eſpouuantent,
t tout ce qui repaſſe en mon entendement,
M'apporte de la crainte & de l'eſtonnement,
Car ſoit que ie vous penſe ingrate, ou ſecourable,
La playe de vos yeux eſt touſiours incurable,
Touſiours faut-il perdant la lumiere, & le iour,
Mourir dans les douleurs, ou les plaiſirs d'amour.
Mais tandis que ma mort eſt encore incertaine,
Attendant qui des deux mettra fin à ma peine,
Ou les douceurs d'amour, ou bien voſtre rigueur,
e veux ſans fin tirer les ſouſpirs de mon cœur.
Et deuant que mourir ou d'vne ou d'autre ſorte,
Rendre en ma paſſion, ſi diuine, & ſi forte,
Vn viuant teſmoignage à la poſterité,
De mon amour extreme, & de voſtre beauté,
Et par mille beaux vers que vos beaux yeux m'inſpirent,
Pour voſtre gloire atteindre où les ſçauans aſpirent,
Et rendre memorables aux ſiecles à venir,
De vos rares vertus le noble ſouuenir.

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

DISCOURS
AU ROY

IL estoit presque iour, & le Ciel sous riant, (riant
Blanchissoit de clarté le peuples d'O-
L'aurore aux cheueux d'or au visage de roses,
Desia, comme à demy, descouuroit toutes choses
Et les oyseaux perchez en leurs fueilleux seiour,
Commẽçoient, s'esueillant, à se plaindre d'amour;
Quand ie vis en sursaut vne beste effroyable,
Chose estrãge à conter, toutefois veritable, (glant,
Qui plus qu'vn Hydre affreuse à sept gueules meu-
Auoit les dents d'acier, l'œil horrible & sanglant,
Et pressoit à pas tors vne Nymphe fuyante,
Qui reduite aux bois, plus morte que viuante,
Haletante de peine, en son dernier recours,
Du grand Mars des François imploroit le secours,
Embrassoit ses genoux, & l'appellant aux armes,
N'auoit autre discours que celuy de ses larmes.
Ceste Nymphe estoit d'âge, & ses cheueux meslez,
Flottoient au gré du vent, sur son dos aualez,
Sa robe estoit d'azur, où cent fameuses villes,
Esleuoient leurs clochers sur des plaines fertiles
Que Neptune arrousoit de cent fleuues espars,
Qui dispersoient le viure aux gens de toutes pars.
Les villages espais fourmilloient par la plaine;
De peuple & de bestail, la campagne estoit pleine,

Qui

ui s'employent aux arts, meſlant diuerſement,
a fertile abondance, auecques l'ornement;
out y reluiſoit d'or, & ſur la broderie,
ſclattoit le brillant de mainte pierrerie.
a mer aux deux coſtez cét ouurage bordoit,
'Alpe de la main gauche en biais s'eſpandoit,
uRhin iuſqu'eu Prouẽce, & le mont qui partage,
'auecques l'Eſpagnol le François heritage,
e Leucate à Bayonne en cornes ſe hauſſant,
ſonſtroit ſon front pointu de neiges blanchiſſant.
e tout eſtoit formé d'vne telle maniere,
ue l'art ingenieux excédoit la matiere,
a taille eſtoit auguſte, & ſon chef couronné,
e cent fleurs de lys d'or eſtoit enuironné,
e grand Prince voyant le ſoucy qui la greue,
ouché de pieté, la prend, & la releue,
t de feux eſtouffant ce funeſte animal,
a deliura de peur auſſi toſt que de mal,
n purgeant le venin dont elle eſtoit ſi pleine,
endit en vn inſtant la Nymphe toute ſaine.
Ce prince, ainſi qu'vn Mars, en armes glorieux,
e palmes ombrageoit ſon chef victorieux,
t ſembloit de ſes mains au combat animées,
omme foudre ietter la peur dans les armées;
es exploits acheuez en ſes armes viuoient,
à les chants de Poictou d'vne part s'eſleuoient,
ui ſuperbes ſembloient s'honorer en la gloire;
'auoir premier chanté ſa premiere victoire.
Dieppe, de l'autre part, ſur la mer s'alongeoit,
ù par force il rompoit le camp qui l'aſſiegeoit,
t pouſſant plus auant ſes trouppes eſpanchees,
e matin en chemiſe il ſurprit les tranchees.
à Paris deliuré de l'Eſpagnole main,
e deſchargeoit le col de ſon ioug inhumain;
a campagne d'Iury ſur le flanc cizelée,
auoriſoit ſon Prince au fort de la meſlée;

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Et de tant de Ligueurs par ſa dextre vaincus,
Au Dieu de la bataille appendoit ſes eſcus.
Plus haut eſtoit Vendoſme, & Chartres, & Pontoiſe,
Et l'Eſpagnol desfait à Fontaine Françoiſe,
Où la valeur du foible emportant le plus fort,
Fit voir que la vertu, ne craint aucun effort.
Plus bas deſſus le ventre au naïf contrefaite,
Eſtoit pres d'Amiens la honteuſe retraite
Du puiſſant Archiduc, qui craignant ſon pouuoir,
Creut que c'eſtoit en guerre aſſez que de le voir.
Deça delà, luitoit mainte trouppe rangée,
Mainte grande cité gémiſſoit aſſiegée,
Où, ſi toſt que le fer s'en rendoit poſſeſſeur,
Aux rebelles vaincus il vſoit de douceur,
Vertu rare au vainqueur, dont le courage extréme
N'a gloire en la fureur qu'a ſe vaincre ſoy-meſme
Le cheſne, & le laurier, cét ouurage ombrageoit,
Où le peuple deuot ſous les loix ſe rangeoit,
Et de vœus & d'encens, au Ciel faiſoit priere,
De conſeruer ſon Prince en ſa vigueur entiere,
Maint puiſſant ennemy domté par ſa vertu,
Languiſſoit dans les fers ſous ſes pieds abbatu,
Tout ſemblable à l'Enuie à qui l'eſtrange rage.
De l'heur de ſon voiſin enfielle le courage,
Hideuſe, bazanée, & chaude de rancœur,
Qui ronge ſes poulmons, & ſe maſche le cœur.
Apres quelque priere, en ſon cœur prononcee,
La Nymphe, en le quittant, au Ciel s'eſt eſlanceé,
Et ſon corps dedans l'air demeurant ſuſpendu,
Ainſi comme vn Milan, ſur ſes aiſles tendu,
S'arreſte en vne place, où changeant de viſage,
Vn bruſlant aiguillon luy pique le courage:
Son regard eſtinceile, & ſon cerueau tremblant,
Ainſi comme ſon ſang, d'horreur ſe va troublant;
So

n eſtomach pantois ſous la chaleur friſonne,
chaude de l'ardeur qui ſon cœur eſpoinçonne,
andis que la faueur precipitoit ſon cours,
eritable prophete elle fait ce diſcours.
Peuple, l'object piteux du reſte de la terre.
docile à la paix, & trop chaud à la guerre,
ui fecond en partis, & léger en deſſeins,
edans ton propre ſang ſoüilles tes propres
mains,
ntens ce que ie dis attentif à ma bouche,
t qu'au plus vif du cœur ma parole te touche.
Depuis qu'irreuerent enuers les immortels,
u taches de meſpris l'Egliſe & ſes Autels,
u'au lieu de la raiſon gouuerne l'inſolence,
ue le droit altéré, n'eſt qu'vne violence,
ue par force le foible eſt foulé du puiſſant,
ue la ruſe rauit le bien à l'innocent,
t que la vertu ſaincte en public meſpriſée,
ert aux ieunes de maſque, aux plus vieux de riſée,
Prodige monſtreux) & ſans reſpect de foy,
u'on s'arme ingratement au meſpris de ſon Roy,
a Iuſtice & la paix, triſtes & deſolés,
'horreur ſe retirant, au Ciel s'en ſont volées:
e bon-heur auſſi toſt à grands pas les ſuiuit,
t depuis le Soleil de bon œil ne te vit.
Quelque orage touſiours qui s'eſleue à ta perte,
comme d'vn broüillas ta perſonne couuerte,
Qui touſiours preſt à fondre, en eſchec te retient,
t mal-heur ſur mal-heur à chaque heure te
vient.
On a veu tant de fois la ieuneſſe trompée,
De tes enfans paſſez au tranchant de l'eſpée,
Tes filles ſans honneur errer de toutes parts,
Ta maiſon & tes biens ſaccagez des ſoldats.
Ta femme inſolemment d'entre tes bras rauie;

Et

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Et le fer tous les iours s'attacher à ta vie.
Et cependant, aueugle en tes propres effects,
Tout le mal que tu sens, c'est toy qui te le fais,
Tu t'armes à ta perte, & ton audace forge
L'estoc dont furieux tu te couppes la gorge:
Mais quoy! tant de mal-heurs te suffisent-il pas?
Ton Prince, comme vn Dieu, te tirant du trespas,
Rendit de tes fureurs les tempestes si calmes,
Qu'il te fait viure en paix à l'ombre de ses palmes:
Astrée en sa faueur demeure en tes citez,
D'hommes & de bestail les champs sont habitez:
Le Paysant n'ayant peur des bannieres estranges,
Chantant coupe ses bleds, riant fait ses vendanges,
Et le berger, guidant son troupeau bien nourry,
Enfle sa cornemuse en l'honneur de Henry;
Et toy seul, cependant, oubliant tant de graces,
Ton aise trahissant, de ses biens tu te lasses.
Viens ingrat, respon-moy, quel bien espere tu,
Apres auoir ton Prince en ces murs combatu?
Apres auoir trahy pour de vaines chimeres,
L'honneur de tes ayeux, & la foy de tes peres?
Apres auoir cruel tout respect violé,
Et mis à l'abandon ton païs desolé?
Attens-tu que l'Espagne auec son ieune Prince,
Dans son monde nouueau te donne vne Prouince?
Et qu'en ces trahisons, moins sage deuenu,
Vers toy par ton exemple il ne soit retenu,
Et qu'ayant démenty ton amour naturelle,
A luy plus qu'à ton Prince il t'estime fidelle?
Peut-estre que ta race, & ton sang violent,
Issu, comme tu dis, d'Oger, ou de Roland,
Ne te veut pas permettre, encore ieune d'âge,
Qu'oy-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Qu'oy ſi en ta maiſon ſe roüille ton courage,
Et rehauſſant ton cœur, que rien ne peut ployer,
Te fait chercher vn Roy qui te puiſſe employer,
Qui, la gloire du Ciel, & l'effroy de la terre,
Soit, comme vn nouueau Mars, indomptable à la guerre;
Qui ſçache, en pardonnant, les diſcors eſtouffer,
Par clemence auſſi grand, comme il eſt par le fer.
Cours tout le monde entier de Prouince en Prouince,
Ce que tu cherches loin habite en noſtre Prince:
Mais quels exploicts ſi beaux à fait ce ieune Roy,
Qu'il faille pour ſon bien que tu fauſſes ta foy,
Trahiſſes ta patrie, & que d'iniuſtes armes,
Tu la combles de ſang, de meurtres, & de larmes?
Si ton cœur couuoiteux, eſt ſi vif, & ſi chaud,
Cours la Flandre, où iamais la guerre ne defaut;
Et plus loing ſur les flancs d'Auſtriche & d'Alemagne,
De Turcs, & de turbans enjonche la campagne:
Puis, tout chargé de coups, de vieilleſſe, & de biens,
Reuiens en ta maiſon mourir entre les tiens.
Tes fils ſe mireront en ſi belles deſpoüilles,
Les vielles au foyer en filant leurs quenoüilles,
En chanteront le conte, & braue en argumens,
Quelque autre Iean de Meun en fera des Romans.
Où ſi, trompant ton Roy, tu cours autre fortune,
Tu trouueras, ingrat, toute choſe importune,
A Naples, en Sicile, & dans ces autres lieux
Où l'on t'aſſignera, tu ſeras odieux,
Et l'on te fera voir auec ta conuoitiſe,
Qu'apres les trahiſons les traiſtres on meſpriſe,
Les enfans eſtonnez s'enfuiront te voyant,
Et l'Artiſan mocqueur aux places t'effroyant,
Rendant par ſes brocards ton audace fleſtrie,
Dira, ce traiſtre icy nous vendit ſa patrie,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Pour l'eſpoir d'vn Royaume en chimeres conceu,
Et pour tous ſes deſſeins du vent il a receu.
Ha! que ces Palatins viuans dans mon hiſtoire
Non comme toy touchez d'vne baſtarde gloire,
Te furent differens, qui courageux par tout
Tinrent fidelement mon enſeigne debout,
Et qui ſe reſpandant ainſi comme vn tonnerre,
Le fer dedans la main firent trembler la terre,
Et tant de Roys Payens ſous la Croix deſconfis,
Aſſeruirent vaincus aux pieds du Crucifix,
Dont les bras retrouſſez, & la teſte panchée,
De fers honteuſement au triomphe attachée,
Furent de leur valeur teſmoins ſi glorieux,
Que les noms de ces preux en ſont eſcrits aux Cieux!
Mais ſi la pieté de ton cœur diuertie,
En toy pauure inſenſé n'eſt du tout amortie:
Si tu n'a tout à fait retiré loin de toy,
L'amour, la charité, le deuoir, & la foy;
Ouure tes yeux fillez, & voy de quelle ſorte
D'ardeur precipité la rage te tranſporte,
T'enueloppe l'eſprit, t'eſgarant inſenſé,
Et juge d'aduenir par le ſiecle paſſé.
Si toſt que ceſte Nymphe en ſon dire enflammee,
Pour finir ſon propos eut la bouche fermée,
Plus haute s'eſleuant dans le vague des Cieux,
Ainſi comme vn eſclair diſparut ã nos yeux,
Et ſe monſtrant Déeſſe en ſa fuite ſoudaine,
La place elle laiſſa de parfum toute pleine,
Qui tombant en roſée aux lieux les plus prochains,
Reconforta le cœur & l'eſprit des humains.
HENRY le cher ſujet de nos ſainctes prieres,
Que le Ciel reſeruoit à nos peines dernieres,
Pour reſtablir la France au bien non limité,

Que

Que le deſtin promet à ſon eternité ;
Apres tant de combats, & d'heureuſes victoires,
Miracles de nos temps, honneur de nos hiſtoires.
Dans le port de la paix, grand Prince, puiſſes-tu
Malgré tes ennemis exercer ta vertu:
Puiſſe eſtre à ta grandeur le deſtin ſi propice,
Que ton cœur de leurs traicts rebouche la malice,
Et s'armant contre toy puiſſes-tu d'autant plus,
De leurs efforts dompter le flus & le reflus,
Et comme vn ſainct rocher oppoſant ton courage,
En eſcume venteuſe en diſſiper l'orage,
Et braue t'eſleuant par deſſus les dangers,
Eſtre l'amour des tiens, l'effroy des eſtrangers.
Attendant que ton fils inſtruit par ta vaillance,
Deſſous tes eſtandarts ſortent de ſon enfance,
Plus fortuné que toy, mais non pas plus vaillant,
Aille les Othomans juſqu'au Caire aſſaillant,
Et que, ſemblable à toy, foudroyant les armées,
Il cueille auec le fer les palmes Idumées ;
Puis tout flambant de gloire, en France reuenant,
Le Ciel meſme là haut de ſes faicts s'eſtonnant,
Qu'il eſpande à tes pieds les deſpoüilles conquiſes,
Et que de leurs drapeaux il pare nos Egliſes.
Alors raieuniſſant au recit de ſes faicts,
Tes deſirs, & tes veux en ſes œuures parfaicts,
Tu reſſentes d'ardeur ta vieilleſſe eſchauffée,
Voyant tout l'Vniuers nous ſeruir de trophée.
Puis n'eſtant plus icy choſe digne de toy,
Ton fils du monde entier reſtant paiſible Roy,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Sous tes modelles saincts, & de paix, & de guerre,
Il régisse puissant en Iustice la terre,
Quand apres vn long temps ton esprit glorieux,
Sera des mains de Dieu couronné dans les Cieux.

ELEGIE ZELOTIPIQUE.

Bien que ie sçache au vray tes façons & tes ruses,
I'ay tant & si long temps excusé tes excuses,
Moy-mesme ie me suis mille fois démenty,
Estimant que ton cœur par douceur diuerty,
Tiendroit ses laschetez à quelque conscience:
Mais en fin ton humeur force ma patience,
I'accuse ma foiblesse, & sage à mes despens,
Si ie t'aimay iadis, ores ie m'en repens,
Et brisant tous ces nœuds, dont i'ay tant fait de conte
Ce qui me fut honneur m'est ores vne honte,
Pensant m'oster l'esprit, l'esprit tu m'as rendu,
I'ay regaigné sur moy ce que i'auois perdu,
Ie tire vn double gain d'vn si petit dommage,
Si ce n'est que trop tard ie suis deuenu sage;
Toutefois le bon-heur nous doit rendre contens,
Et pourueu qu'il nous vienne, il vient touſiours a temps.
Mais i'ay donc supporté de si lourdes iniures,
I'ay donc creu de ses yeux les lumieres pariures,

Qui

Qui me navrant le cœur, me promettoient la paix,
Et donné de la foy à qui n'en euſt iamais;
I'ay donc leu d'autre main ſes lettres contre faites,
I'ay donc ſçeu ſes façons, recognu ſes deffaites,
Et comment elle endort de douceur ſa maiſon,
Et trouue à s'excuſer quelque fauſſe raiſon,
Vn procés, vn accord, quelque achapt, quelques ventes,
Viſites de couſins, de freres, & de tantes,
Pendant qu'en autre lieu, ſans femmes, & ſans bruict,
Sous pretexte d'affaire elle paſſe la nuict,
Et cependant, aueugle en ma peine enflammée,
Ayant ſçeu tout cecy, ie l'ay touſiours aymee,
Pauure ſot que ie ſuis, ne deuoy-ie à l'inſtant
Laiſſer là ceſte ingrate, & ſon cœur inconſtant?
Encor ſeroit ce peu, ſi d'amour emportee,
Ie n'auois à ſon teint, & ſa mine affectee,
Leu de ſa paſſion les ſignes euidens,
Que l'amour imprimoit en ſes yeux trop ardens.
Mais qu'eſt-il de beſoin d'en dire dauantage,
Iray-ie raffraiſchir ſa honte, & mon dommage?
A quoy de ſes diſcours diray-ie le deffaut,
Comme pour me piper elle parle vn peu haût,
Et comme baſſement à ſecrettes volées,
Elle ouure de ſon cœur les flammes recelees;
Puis ſa voix rehauſſant en quelques mots ioyeux,
Elle penſe charmer les ialoux curieux,
Fait vn conte du Roy, de la Reyne, & du Louure,
Quand, malgré que i'en aye, amour me le découure,
Me dechifre auſſi toſt ſon diſcours indiſcret
(Helas! rien aux ialoux ne peut eſtre ſecret)
Me fait voir de ſes traits l'amoureux artifice,
Et qu'aux ſoupçons d'amour trop ſimple eſt ſa malice;

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Ces heurtemens de pieds, en feignant de s'aſſoir,
Faire ſentir ſes gands, ſes cheueux, ſon mouchoir,
Ces rencontres de mains, & mille autres careſſes,
Qu'vſent à leurs amans les plus douces maiſtreſſes,
Que ie tais par honneur, craignant qu'auec le ſien,
En vn diſcours plus grand i'engageaſſe le mien ?
Cherche donc quelque ſot, au tourment inſenſible,
Qui ſouffre ce qui m'eſt de ſouffrir impoſſible,
Car pour moy i'en ſuis las (ingratte) & ie ne puis
Durer plus longuement en la peine où ie ſuis,
Ma bouche inceſſammant aux plaintes eſt ouuerte,
Tout ce que i'apperçois ſemble jurer ma perte,
Mes yeux touſiours pleurans de tourment eſueillez,
Depuis d'vn bon ſommeil ne ſe ſont veus ſillez,
Mon eſprit agité fait guerre à mes penſees,
Sans auoir repoſé vingt nuicts ſe ſont paſſées,
Ie vais comme vn Lutin deça de là courant,
Et ainſi que mon corps, mon eſprit eſt errant.
Mais tandis qu'en parlant, au feu qui me ſurmonte,
Ie deſpeins en mes vers ma douleur, & ta honte,
Amour dedans le cœur m'aſſaut ſi viuement,
Qu'auecque tout deſdain, ie perds tout jugement,
Vous autres que i'employe à l'eſpier ſans ceſſe,
Au logis, en viſite, au ſermon, à la Meſſe,
Cognoiſſant que ie ſuis amoureux, & jaloux,
Pour flatter ma douleur que ne me mentez vous ?
Ha ! pourquoy m'eſtes vous à mon dam ſi fidelles ?
Le porteur eſt faſcheux de faſcheuſes nouuelles,

Deffe-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Defferez à l'ardeur de mon mal furieux,
Feignez de n'en rien voir, & vous fermez les yeux,
Si dans quelque maiſon, ſans femme elle s'areſte,
S'on luy fait au Palais quelque ſigne de teſte,
S'elle rit à quelqu'vn, s'elle appelle vn vallet,
S'elle baille, en cachette, ou reçoiue vn poullet,
Si dans quelque recoin quelque vieille incogneuë,
Marmotant vn Pater, luy parle, & la ſaluë,
Déguiſez-en le fait, parlez m'en autrement,
Trompant ma jalouſie, & voſtre iugement,
Dites-moy qu'elle eſt chaſte, & qu'elle en a la gloire;
Car bien qu'il ne ſoit vray, ſi ne le puis-ie croire,
De contraires efforts mon eſprit agité,
Douteux s'en court de l'vne, à l'autre extremité,
La rage de la haine, & l'amour me tranſporte;
Mais i'ay grand peur, en fin, que l'amour ſoit plus forte.
Surmontons par meſpris ce deſir indiſcret,
Au moins, s'il ne ſe peut, l'aimeray-ie à regret,
Le bœuf n'aime le ioug que toutesfois il traine,
Et meſlant ſagement mon amour à la hayne,
Donnons-luy ce que peut ou que doit receuoir,
Son merite égallé iuſtement au deuoir.
En Conſeiller d'Eſtat, de diſcours ie m'abuſe,
Vn Amour violent aux raiſons ne s'amuſe,
Ne ſçay-ie que ſon œil, ingrat à mon tourment,
Me donnant ce deſir, m'oſta le iugement?
Que mon eſprit bleſſé, nul bien ne ſe propoſe,
Qu'aueugle, & ſans raiſon, ie confonds toute choſe,
Comme vn homme inſenſé qui s'emporte au parler,
Et diſſigne auec l'œil mille chaſteaux en l'air.
C'en eſt fait pour iamais, la chance en eſt iettée,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

D'vn feu ſi violent mon ame eſt agitée,
Qu'il faut, bon gré, mal gré, laiſſer faire au deſtin;
Heureux ſi par la mort i'en puis eſtre à la fin!
Et ſi ie puis, mourant en ceſte frenaiſie,
Voir mourir mon amour, auec ma ialouſie!
Mais Dieu que me ſert-il de pleurs me conſommer
Si la rigueur du Ciel me contraint de l'aimer?
Où le Ciel nous incline à quoy ſert la menace?
Sa beauté me rappelle, où ſon deffaut me chaſſe,
Aymant & deſdaignant par contraires efforts,
Les façons de l'eſprit & les beautez du corps;
Ainſi ie ne puis viure auec elle, & ſans elle,
Ha! Dieu, que fuſſes-tu ou plus chaſte, ou moins belle:
Ou peuſſes-tu cognoiſtre, & voir par mon treſpas,
Qu'auecque ta beauté mon humeur ne ſied pas!
Mais ſi ta paſſion eſt ſi forte, & ſi viue,
Que des plaiſirs des ſens ta raiſon ſoit captiue,
Que ton eſprit bleſſé ne ſoit maiſtre de ſoy;
Ie n'entends en cela te preſcrire vne loy,
Te pardonnant par moy ceſte fureur extreme,
Ainſi comme par toy ie l'excuſe en moy-meſme;
Car nous ſommes tous deux en noſtre paſſion,
Plus dignes de pitié que de punition.
Encore, ce mal-heur où tu te precipites,
Dois-tu par quelque ſoin t'obliger tes merites,
Cognoiſtre ta beauté, & qu'il te faut auoir,
Auecque ton amour, eſgard à ton deuoir;
Mais, ſans diſcretion, tu vas à guerre ouuerte,
Et par ſa vanité triomphant de ta perte,
Il montre tes faueurs, tout haut il en diſcourt,
Et ta honte & ſa gloire entretiennent la Court;
Cependant, me iurans, tu m'en dis des injures,
O Dieux! qui ſans pitié puniſſez les pariures,
Pardonnez à Madame, ou changeant vos effects,
Vengez

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Vengez pluſtoſt ſur moy les pechez qu'elle a faicts.
S'il eſt vray ſans faueur que tu l'eſcoutes plaindre,
D'où vient pour ſon reſpect que l'on te voit containdre,
Que tu permets aux ſiens lire en tes paſſions,
De veiller iour & nuict deſſus ſes actions,
Que touſiours d'vn vallet ta carroſſe eſt ſuiuie,
Qui rend comme eſpion compte exact de ta vie,
Qui tu laiſſes chacun pour plaire à ſes ſoupçons:
Et que parlant de Dieu tu nous faicts des leçons,
Nouuelle Magdelaine au deſert conuertie;
Et iurant que ta flamme eſt du tout amortie,
Tu prétends finement par ceſte mauuaiſtie,
Luy donner plus d'amour, à moy plus d'amitié,
Et me penſant tromper, tu voudrois faire accroire,
Auecque faux ſermens que la neige fuſt noire?
Mais comme tes propos, ton art eſt deſcouuert,
Et chacun, en riant, en parle à cœur ouuert,
Dont ie créue de rage, & voyant qu'on te blaſme,
Trop ſenſible à mon mal, de regret ie me paſme,
Ie me ronge le cœur, ie n'ay point de repos,
Et voudrois eſtre ſourd, pour l'eſtre à ces propos,
Ie me hay de te voir ainſi meſeſtimée,
T'aymant ſi dignement, i'aime ta renommée,
Et ſi ie ſuis jaloux, ie le ſuis ſeulement
De ton honneur, & non de ton contentement.
Fais tout ce que tu fais, & plus s'il ſe peut faire,
Mais choiſis pour le moins ceux qui ſe peuuent taire;
Quel beſoin peut-il eſtre, inſenſée en amour,
Ce que tu fais la nuict, qu'on le conte le iour,
Ce que fait vn tout ſeul, tout que chacun le ſçache,
Et montrer en amour ce que le monde cache?
Mais puis que le deſtin à toy m'a ſçeu lier,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Et qu'oubliant ton mal, ie ne puis t'oublier ;
Par ces plaisirs d'amour tous confits en delices,
Par tes appas, jadis à mes vœux si propices,
Par ces pleurs, que mes yeux, & les tiens, ont versez,
Par mes souspirs, au vent, sans profit, dispersez,
Par les Dieux, qu'en pleurant, tes sermens appellérent,
Par tes yeux, que l'esprit, par les miens, me volérent,
Et par leurs feux si clairs, & si beaux â mon cœur;
Excuse, par pitie, ma jalouse rancœur,
Pardonne, par mes pleurs, au feu qui me commande,
Si mon peché fut grand, ma repentance est grande ;
Et voy dans le regret dont ie suis consommé,
Que i'eusse moins failly, si i'eusse moins aymé.

AUTRE.

Aymant comme i'aymois, que ne deuois-ie craindre ?
Pouuois-ie estre asseuré qu'elle se deust contraindte ?
Et que changeant d'humeur au vent qui l'emportoit
Elle eust, pour moy cessé, d'estre ce qu'elle estoit?
Que laissant d'estre femme, inconstante, & legere,
Son cœur, traistre à l'amour, & sa foy mensongere,
Se rendant en vn lieu, l'esprit plus arresté,
Peust au lieu de mensonge aymer la verité ?
Non, ie croyois tout d'elle, il faut que ie le die,
Et tout m'estoit suspect hormis la perfidie,

Le crai-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Ie craignois tous ſes traits, que i'ay ſçeu de depuis,
Ses jours de mal de teſte, & ſes ſecrettes nuicts,
Qu'en ſe diſant malade, & de fievre enflammee,
Pour moy tant ſeulement ſa porte eſtoit fermee,
Ie craignois ſes attraits, ſes ris, & ſes couroux,
Et tout ce dont Amour allarme les jaloux.
Mais la voyant jurer auec tant d'aſſeurance,
Ie l'aduouë, il eſt vray, i'eſtois ſans deffiance;
Auſſi qui pourroit croire apres tant de ſerments,
De l'armes, de ſouſpirs, de propos vehements,
Dont elle me juroit que iamais de ſa vie,
Elle ne permettroit d'vn autre eſtre ſeruie,
Qu'elle aymoit trop ma peine, & qu'en ayant pitié,
Ie m'en deuois promettre vne ferme amitié,
Seulement pour tromper le ialoux populaire,
Que ie deuois, conſtant, en mes douleurs me taire,
Me feindre touſiours libre, ou bien me captiuer,
Et quelqu'autre perdant, ſeule la conſeruer.
Cependant deuant Dieu dont elle a tant de crainte,
Au moins comme elle dit, ſa parole eſtoit feinte,
Et le Ciel luy ſeruit, en ceſte trahiſon,
D'infidele moyen pour tromper ma raiſon;
Et puis il eſt des Dieux teſmoins de nos paroles?
Non, non, il n'en eſt point, ce ſont contes friuoles,
Dont ſe repaiſt le peuple, & dont l'antiquité,
Se ſeruit pour tromper noſtre imbecilité;
S'il y auoit des Dieux, ils ſe vengeroit d'elle,
Et ne la verroit-on ſi fiere ny ſi belle,
Ses yeux s'obſcurciroient, qu'elle a tant pariurez,
Son teint ſeroit moins clair, ſes cheueux moins dorez,
Et le Ciel, pour l'induire à quelque penitence,
Marqueroit ſur ſon front ſon crime & leur vengeance;

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Ou s'il y a des Dieux, ils ont le cœur de chair,
Ainſi que nous d'amour ils ſe laiſſent toucher,
Et de ce ſexe ingrat excuſant la malice,
Pour vne belle femme ils n'ont point de Iuſtice.

IMPUISSANCE,

IMITATION D'OVIDE.

QVoy? ne l'auois-ie aſſez en mes vœux deſirée,
N'eſtoit-elle aſſez belle, ou aſſez bien parée,
Eſtoit-elle à mes yeux ſans grace & ſans appas,
Son ſang eſtoit-il point iſſu d'vn lieu trop bas,
Sa race, ſa maiſon, n'eſtoit-elle eſtimée,
Ne valloit-elle point la peine d'eſtre aimée,
Inhabile au plaiſir, n'auoit-elle dequoy,
Eſtoit-elle trop laide, ou trop belle pour moy?
Ha! cruel ſouuenir, cependant ie l'ay euë,
Impuiſſant que ie ſuis, en mes bras toute nuë,
Et n'ay peu, le voulant tout deux eſgallement,
Contenter nos deſirs en ce contentement:
Au ſurplus, à ma honte, Amour, que te diray-ie?
Elle mit en mon col ſes bras plus blancs que neige,
Et ſa langue a mon cœur par ma bouche embraſſa.
Bref, tout ce qu'oſe Amour, ma Déeſſe l'oſa;
Me ſuggerant la manne en ſa lévre amaſſée,
Sa cuiſſe ſe tenoit en la mienne enlaſſée,
Les yeux luy petilloient d'vn deſir langoureux,
Et ſon ame exaloit maint ſouſpir amoureux,

Sa

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Sa langue, en begayant, d'vne facon mignarde,
Me disoit, mais, mon cœur, qu'est-ce qui vous retarde,
N'auroy-ie point en moy quelque chose qui peust,
Offencer vos desirs, ou bien qui vous dépleust,
Ma grace, ma façon, ha! Dieu, ne vous plaist elle?
Quoy? n'ay-ie assez d'amour, ou ne suis ie assez belle?
Cependant, de la main animant ses discours,
Ie trompois, impuissant, sa flãme, & mes amours,
Et comme vn tronc de bois; charge lourde, & pesante,
Ie n'auois rien en moy de personne viuante,
Mes membres languissans, parclus, & refroidis,
Par ses attouchemens n'estoient moins engourdis;
Mais quoy? que deuiendray-ie en l'extreme vieillesse,
Puis-que ie suis rétif au fort de ma jeunesse?
Et si las! ie ne puis & ieune, & vigoureux,
Sauourer la douceur du plaisir amoureux,
Ha! i'en rougis de honte, & dépite mon âge,
Age de peu de force, & de peu de courage,
Qui ne me permet pas, en cét accouplement,
Donner ce qu'en amour peut donner vn amant;
Car, Dieux! ceste beauté par mon defaut trompée,
Se leua le matin de ses larmes trempée,
Que l'amour de despit escouloit par ses yeux,
Ressemblant à l'Aurore, alors qu'ouurãt les Cieux,
Elle sort de son lict, honteuse, & despitée,
D'auoir, sans vn baiser, consommé la nuictée,
Quand baignant tendrement la terre de ses pleurs,
De chagrin & d'amour elle en iette ses fleurs,
Pour flatter mõ defaut: mais que me sert la gloire,
De mon amour passée inutile memoire,
Quand aimant ardemment, & ardemment aimé,
Tant plus ie combattois, plus i'estois animé,

Guer-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Guerrier infatigable, en ce doux exercice,
Par dix ou douze fois ie r'entrois en la lice,
Où vaillant & adroit, apres auoir briſé,
Des Cheualiers d'amour i'eſtois le plus priſé?
Mais de cét accident ie fais vn mauuais conte,
Si mon honneur paſſé, maintenant eſt ma honte,
Et ſi le ſouuenir trop prompt de m'outrager,
Par le plaiſir receu ne me peut ſoulager.
O Ciel! il falloit bien qu'enſorcelé ie fuſſe,
Ou trop ardent d'amour que ie ne m'aperceuſſe,
Que l'œil d'vn enuieux nos deſſeins empeſchoit,
Et ſur mon corps perclus ſon venin eſpanchoit!
Mais qui pourroit atteindre au point de ſon merite,
Veu que toute grandeur pour elle eſt trop petite,
Si par l'égal, ce charme a force contre nous,
Autre que Iupiter n'en peut eſtre jaloux,
Luy ſeul comme enuieux d'vne choſe ſi belle,
Par l'émulation ſeroit ſeul digne d'elle,
Hé quoy! la haut au Ciel mets-tu les armes bas,
Amoureux Iupiter, que ne viens-tu ça bas,
Ioüyr d'vne beauté ſur les autres aimable?
Aſſez de tes amœurs n'a caqueté la fable
C'eſt ores que tu dois, en amour vif, & prompt,
Te mettre encore vn coup les armes ſur le front;
Cacher ta deïté deſſous vn blanc plumage;
Prendre le feint ſemblant d'vn Satyre ſauuage,
D'vn ſerpent, d'vn cocu, & te repandre encor,
Alambiqué d'amour, en groſſes gouttes d'or;
Et puis que ſa faueur à moy ſeul octroyée,
Indigne que ie ſuis, fut ſi mal employée,
Faueur qui de mortel m'euſt fait egal aux Dieux;
Si le Ciel n'euſt eſté ſur mon bien enuieux!
Mais encor tout boüillant en mes flames premieres,

De-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

De quels vœux redoublez, & de quelle prieres,
Iray-ie derechef les Dieux ſollicitant,
Si d'vn bien fait nouueau i'en attendois autant,
Si mes defauts paſſez leurs beautez meſcontentent,
Et ſi de leur bienfaits ie croy qu'ils ſe repentent?
Or quand ie penſe, ô Dieux! quel bien m'eſt aduenu,
Auoir veu dans vn lict ſes beaux membres à nu,
La tenir languiſſante entre mes bras couchée,
De meſme affection la voir eſtre touchée,
Me baiſer haletant d'amour, & de deſir,
Par ſes chatoüillemens reſueiller le plaiſir!
Ha Dieu! ce ſont des traicts ſi ſenſibles aux ames,
Qu'ils pourroient l'Amour meſme eſchauffer de leurs flames,
Si plus froid que la mort ils ne m'euſſent trouué,
Des myſteres d'amour, amant trop reprouué.
Ie l'auois, cependant, viue d'amour extreſme;
Mais ſi ie l'eus ainſi, elle ne m'eut de meſme,
O mal-heur! & de moy elle n'eut ſeulement,
Que des baiſers d'vn frere, & non pas d'vn amant.
En vain, cent, & cent fois, ie m'efforce à luy plaire,
Non plus qu'à mon deſir, ie n'y puis ſatisfaire,
Et la honte, pour lors, qui me ſaiſit le cœur,
Pour m'acheuer de peindre eſteigniſt ma vigueur,
Comme elle recognut, femme mal ſatisfaitte,
Qu'elle perdoit ſon temps, du lict elle ſe jette,
Prend ſa iuppe, ſe lace, & puis en ſe mocquant,
D'vn ris, & de ces mots, elle m'alla picquant,
Non! ſi i'eſtois laſciue, ou d'Amour occupée,
Ie me pourrois faſcher d'auoir eſté trompée,
Mais puis que mon deſir n'eſt ſi vif, ne ſi chaud,
Mon tiéde naturel m'oblige à ton defaut,
Mon amour ſatisfaicte ayme ton impuiſſance,

Et

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Et tire de ta faute assez de récompence,
Qui tousiours dilayant, m'a faict par le desir,
Esbatre plus longtemps à l'ombre du plaisir:
Mais estant la douceur par l'effort diuertie,
La faueur à la fin rompit sa modestie,
Et dit en esclatant, pourquoy me trompes-tu
Ton impudence à tort a vanté ta vertu;
Si en d'autres amours ta vigueur s'est vsée
Quel honneur reçois-tu de m'auoir abusée?
Assez d'autres propos le despit luy dictoit,
Le feu de son desdain par sa bouche sortoit;
En fin, voulant cacher ma honte, & sa colere,
Elle couurit son front d'vne meilleure chere,
Se conseille au miroir, ses femmes appella,
Et se lauant les mains, le faict dissimula,
Belle, dont la beauté si digne d'estre aymée,
Eust rendu des plus morts la froideur enflamée,
Ie confesse ma honte, & de regret touché,
Par les pleurs que i'espands i'accuse mon peché;
Peché d'autant plus grand, que grande est ma ieunesse,
Comme homme i'ay failly, pardonnez moy Deesse,
I'auouë estre fort grand le crime que i'ay fait,
Pour tout iusqu'à la mort, si n'auoy ie forfait,
Si ce n'est qu'à present qu'à vos pieds ie me jette,
Que ma confession vous rende satisfaicte,
Ie suis digne des maux que vous me prescrirez,
I'ay meurtry, i'ay volé, i'ay des vœux pariurez,
Trahy les Dieux benins, nuentez à ces vices,
Comme estranges forfaicts, des estranges supplices;
O beauté, faites en tout ainsi qu'il vous plaist,
Si vous me condamnez à mourir, ie suis prest,
La mort me sera douce, & d'autant plus encore,
Si ie meurs de la main de celle que i'adore,

Auant-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Auant qu'en venir là, au moins ſouuenez-vous,
Que mes armes, non moy, cauſent voſtre courroux,
Que Champion d'amour entré dedans la lice,
Ie n'eus aſſez d'aleine à ſi grand exercice,
Que ie ne ſuis chaſſeur jadis tant approuué,
Ne pouuant redreſſer vn defaut retrouué;
Mais d'où viendroit cecy, ſeroit ce point, Maiſtreſſe
Que mon eſprit du corps precedaſt la pareſſe,
Ou que par le deſir trop prompt & vehement,
I'allaſſe auec le temps le plaiſir conformmant?
Pour moy, ie n'en ſçay rien, en ce fait tout m'abuſe;
Mais en fin, ô beauté! receuez mon excuſe:
S'il vous plaiſt derechef que ie t'entre en l'aſſaut,
I'eſpere auec vſure amender mon defaut.

SUR

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

SUR LE PORTRAICT, d'vn Poëte Couronné.

EPIGRAMME.

GRaueur, vous deuiez auoir ſoin
De mettre deſſus ceſte teſte,
Voyant qu'elle eſtoit d'vne beſte,
Le lien d'vn botteau de foin.

RESPONCE.

Ceux qui m'ont de foin couronné,
M'ont fait plus d'honneur que d'iniure,
Sur du foin Ieſus-Chriſt fut né;
Mais ils ignorent l'Eſcriture.

REPLIQUE.

Tu as vne mauuaiſe grace,
Le foin dont tu fais ſi grand cas,
Pour Dieu n'eſtoit en ceſte place,
Car Ieſus-Chriſt n'en mangeoit pas;
Mais bien pour ſeruir de repas
Au premier aſne de ta race.

EPI-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

EPIGRAMME.

SI des maux qui vous font la guerre
Vous voulez guérir desormais,
Il faut aller en Angleterre,
Où les loups ne viennent iamais.

AUTRE.

Ie n'ay peu rien voir qui me plaise
Dedans les psalmes de Marot:
Mais i'aime bien ceux-là de Beze,
En les chantant sans dire mot.

AUTRE.

Ie croy que vous auez faict vœu
D'aymer & parent, & parente;
Mais puis que vous aymez la Tante,
Espargnez au moins le Nepueu.

AUTRE.

C'este femme à couleur de bois,
En tout temps peut faire potage:
Car dans sa manche elle a des poix,
Et du beure sur son visage.

PLAIN-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

PLAINTE.

EN quel obſcur ſejour le Ciel m'at-i réduit? (froyable nuit,
Mes beaux jours ſont voilez d'vne eſ-
Et dans vn meſme inſtant comme l'herbe fauchée
Ma jeuneſſe eſt ſeichée.

Mes diſcours ſont changez en funébres regrets,
Et mon ame, d'ennuis eſt ſi fort éperduë,
Qu'ayant perdu Madame en ces triſtes foreſts,
Ie crie, & ne ſçay point ce qu'elle eſt devenuë.

O bois! ô prez! ô monts! qui me fuſtes jadis
En l'Avril de mes jours vn heureux paradis,
Quand de mille douceurs la faveur de Madame
Entretenoit mon ame;

Or que la triſte abſence, en l'Enfer où je ſuis,
D'vn piteux ſouvenir me tourmente & me tuë,
Pour conſoler mon mal, & flatter mes ennuis,
Helas! repondez-moy, qu'eſt-elle devenuë?

Où ſõt ces deux beaux yeux? que ſõt-ils devenus?
Où ſont tant de beautez, d'Amours, & de Vénus,
Qui regnoient dans ſa veuë, ainſi que dans mes veines,
Les ſoucis & les peines?

Hélàs! fille de l'air, qui ſens ainſi que moy
Dans les priſons d'Amour ton ame detenuë,
Compagnie de mon mal aſſiſte mon émoy,
Et reponds à mes cris qu'eſt-elle devenuë.

Ie voy

Ie voy bien en ce lieu triſte & deſeſpéré,
Du naufrage d'amour ce qui m'eſt demeuré,
Et bien que loin d'icy le Deſtin l'ait guidée,
Ie m'en forme l'idée.

Ie voy dedans ces fleurs les treſors de ſon teint,
La fierté de ſon ame en la Mer toute eſmeuë,
Tout ce qu'on voit icy vivement me la peint;
Mais il ne me peint pas ce qu'elle eſt devenuë.

Las! voicy bien l'endroit où premier je la vy,
Où mon cœur de ſes yeux ſi doucement ravy,
Rejettant tout reſpect, découvrit à la belle
Son amitié fidelle;

Ie revoy bien le lieu, mais je ne revoy pas
La Reyne de mon cœur qu'en ce lieu i'ay perduë,
O Ciel! ô prez! ô monts! ſes fideles esbas,
Helas! repondez moy, qu'eſt-elle devenuë?

Durant que ſon bel œil ces lieux embelliſſoit,
L'agreable Primtemps ſous ſes pieds floriſſoit,
Tout rioit aupres d'elle, & la terre parée,
Eſtoit enammourée;

Ores que le malheur nous en a ſçeu priver,
Mes yeux touſiours moüillez d'vne humeur continuë,
Ont changé leurs ſaiſons en la ſaiſon d'hyver,
N'ayant ſeu découvrir ce qu'elle eſt devenuë.

Mais quel lieu fortuné ſi long temps la retient?
Le ſoleil qui s'abſente, au matin nous revient,
Et par vn tour reglé, ſa chevelure blonde
Eclaire tout le monde;

Si tôt

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Si tôt que ſa lumiere à mes yeux ſe perdit,
Elle eſt comme vn éclair pour jamais diſparuë,
Et quoy que i'àye fait, malheureux, & maudit,
Ie n'ay peu deſcouvrir ce qu'elle eſt devenuë.

Mais Dieux! i'ay beau me pleindre, & touſiours ſouſpirer,
I'ay beau de mes deux yeux deux fontaines tirer,
I'ay beau mourir d'amour & de regret pour elle,
Chacun me la recelle.

O bois! ô prez! ô monts! ô vous qui la cachez!
Et qui contre mon gré l'avez tant retenuë,
Si jamais de pitié vous vous viſtes touchez,
Hélas! repondez-moy, qu'eſt elle devenuë?

Fut-il jamais mortel ſi malheureux que moy?
Ie ly mon infortune en tout ce que je voy,
Tout figure ma perte, & le Ciel & la terre
A l'envy me font guerre;

Le regret du paſſé cruellement me point,
Et rend l'objet preſent ma douleur plus aiguë;
Mais las! mõ plus grand mal eſt de ne ſauoir point,
Entre tant de malheurs, ce qu'elle eſt devenuë.

Ainſi de toutes parts je me ſens aſſaillir,
Et voyant que l'eſpoir commence à me faillir,
Ma douleur ſe rengrege, & mon cruel martyre
S'augmente, & devient pire;

Et ſi quelque plaiſir s'offre devant mes yeux,
Qui penſe conſoler ma raiſon abbatuë,
Il m'afflige, & le Ciel me ſeroit odieux,
Si la haut i'ignorois ce qu'elle eſt devenuë.

Geſnẽ

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Geſné de tant d'ennuis, je m'étonne comment,
Environné d'Amour, & du facheux tourment
Qu'entre tant de regrets ſon abſence me livre,
Mon eſprit a peu vivre.

Le bien que i'ay perdu me va tyranniſant,
De mes plaiſirs paſſez mon ame eſt combatue,
Et ce qui rend mon mal plus aigre, & plus cuiſant,
C'eſt qu'on ne peut ſçauoir ce qu'elle eſt deuenuë.

Et ce cruel penſer qui ſans ceſſe me ſuit,
Du trait de ſa beauté me pique jour & nuit,
Me gravant en l'eſprit la miſerable hiſtoire
D'vne ſi courte gloire.

Et ces biens qu'en mes maux encor il me faut voir,
Rendroient d'vn peu deſpoir mon ame entretenuë,
Et m'y conſolerois, ſi je pouvois ſçauoir
Ce qu'ils ſont devenus, ce qu'elle eſt devenuë.

Plaiſirs ſi tôt perdus, hélas! où eſtes-vous?
Et vous chers entretiens, qui me ſembliez ſi doux,
Où eſtes vous allez? hé! où s'eſt retirée
Ma belle Cytheree?

Ha! triſte ſouvenir d'vn bien ſi toſt paſſé;
L'as! pourquoy ne la voy je, ou pourquoy l'ay-je veuë?
Ou pourquoy mon eſprit d'angoiſſes oppreſſé,
Ne peut-il decouvrir ce qu'elle eſt devenuë?

En vain, helas! en vain, la vas-tu dépeignant,
Pour flatter ma douleur, ſi le regret poignant
De m'en voir ſéparé, d'autant plus me tourmente,
Qu'on me la repréſente.

Peu-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Seulement au ſommeil i'ay du contentement,
Qui la fait voir preſente à mes yeux toute nuë,
Et chatoüille mon mal d'vn faux reſſentiment;
Mais il ne me dit pas ce qu'elle eſt devenuë.

Encor ce bien m'afflige, il n'y faut plus ſonger
C'eſt ſe paiſtre du vent que la nuit s'alléger
D'vn mal qui tout le jour me pourſuit & m'outrage
D'vne impiteuſe rage;

Retenu dans des nœuds qu'on ne peut déliet,
Il faut prié d'eſpoir que mon cœur s'évertuë
Ou de mourir bien toſt, ou bien de l'oublier,
Puis-qu'on ne peut ſçauoir ce qu'elle eſt devenuë.

Comment! que je l'oublie! ha! dieux! je ne le puis,
L'oubly n'efface point les amoureux ennuis,
Que ce cruel tyran a grauez dans mon ame
En des lettres de flame;

Il me faut par la mort finir tant de douleurs,
Ayons donc à ce point l'ame bien reſoluë,
Et finiſſant nos jours, finiſſons nos malheurs,
Puis-qu'on ne peut ſçauoir ce qu'elle eſt devenuë.

Adieu donc, clairs Soleils, ſi divins, & ſi beaux,
Adieu l'honneur ſacré des foreſts & des eaux,
Adieu monts, a dieu prez, a dieu campagne verte,
De vos beautez deſerte,

Las! recevez mon ame en ce dernier adieu,
Puis-que de mon malheur ma fortune eſt vaincuë,
Miſérable amoureux, je vay quitter ce lieu,
Pour ſçavoir aux Enfers ce qu'elle eſt devenuë.

Ainſi

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Ainſi dit Amiante, alors que de ſa voix
entama les cœurs des rochers, & des bois,
leurant, & ſoupirant la perte d'jacée,
L'object de ſa penſée;

Afin de la trouuer il s'encourt au trépas,
t comme ſa vigueur peu à peu diminuë,
on ombre pleure, & crie, en deſcendant la-bas,
ſprits, hel dites-moy, qu'eſt-ellé devenuë.

ODE

IAmais ne pourray-je bannir
Hors de moy l'ingrat ſouvenir
De ma gloire ſi toſt paſſée?
Touſiours pour nourrir mon ſoucy
Amour, cet enfant ſans mercy,
L'offrira-til à ma penſée?

Tyran implacable des cœurs,
De combien d'améres langueurs
As-tu touché ma fantaiſie?
De quels maux m'as-tu tourmenté?
Et dans mon eſprit agité,
Que n'a point fait la jalouſie?

Mes yeux aux pleurs accoutumez,
Du ſommeil n'eſtoient plus fermez,
Mon cœur frémiſſoit ſous la peine,
A veu d'œil mon tient jauniſſoit,
Et ma bouche qui gémiſſoit,
De ſouſpirs eſtoit touſiours pleine.

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Aux caprices abandonné,
I'errois d'vn eſprit forcené,
La raiſon cédant à la rage,
Mes ſens des deſirs emportez,
Flottoient confuy de tous coſtez,
Comme vn vaiſſeau parmy l'orage.

Blaſphémant la terre & les cieux,
Meſmes je m'ettois odieux,
Tant la fureur troubloit mon ame;
Et bien que mon ſang amaſſé,
Autour de mon ceur fut glaſſé,
Mes propos n'eſtoient que de flame.

Penſif, frenetique, & reſvant,
L'eſprit troublé, la teſte au vent,
L'œil hagard, le viſage bleſme;
Tu me fis tous maux eſprouuer,
Et ſans jamais me retrouuer,
Ie m'alloys cherchant en moy-meſme.

Cependant, lors que je voulois
Par raiſon enfreindre tes loix,
Rendant ma flame réfroidie:
Pleurant, i'accuſay ma raiſon,
Et trouuay que la guériſon
Eſt pire que la maladie.

Vn regret penſif & confus
D'auoir eſté, ſans eſtre plus,
Rend mon ame aux douleurs ouverte;
A mes deſpens, las! je voy bien
Qu'vn bonheur comme eſtoit le mien,
Ne ſe connoiſt que par la perte.

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

SUR LE TRESPAS DE Monſieur Paſſerat.

PAſſerat, le ſejour, & l'honneur des Charites,
Les delices de Pinde, & ſon cher ornement,
Qui loin du monde ingrat, que bienheureux tu quittes,
Comme vn autre Apollon, reluisau firmament,
Afin que mon deuoir s'honore en tes merites,
Et mon nom par le tien viue eternellement,
Que dans l'eternité ces paroles eſcrites,
Seruent à nos neueux comme d'vn teſtament.
Paſſerat fut vn Dieu ſous humaine ſemblance,
Qui vid naiſtre & mourir les Muſes en la France,
Qui de ſes doux accords leurs chanſons anima:
Dans le champ de ſes vers fut leur gloire ſemée,
Et comme vn meſme ſort leur ſortune enferma,
Ils ont à vie égale, égale renommée.

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

CONTRE VN AMOUREUX transi.

STANCES.

POurquoy perdez vous la parole,
Auſſi toſt que vous rencontrez
Celle que vous idolatrez,
Deuenant vous meſme vne idole?
Vous eſtes là ſans dire mot,
Et ne faites rien que le ſot.

Par la voix Amour vous ſuffoque,
Si vos ſouſpirs vont au deuant,
Autant en emporte le vent)
Et voſtre Deeſſe s'en mocque,
Vous iugeant de meſme imparfaict
De la parole, & de l'effect.

Penſez vous la rendre abatuë
Sans voſtre faict luy déceler?
Faire les doux yeux ſans parler,
C'eſt faire l'amour en tortuë;
La belle faict bien de garder,
Ce qui vaut bien le demander.

Voulez vous, en la violence,
De voſtre longue affection
Monſtrer vne diſcretion?

Si on

Si on la voit par le silence,
Vn tableau d'amoureux transi
Le peut bien faire tout ainsi.

Souffrit mille & mille trauerses,
N'en dire mot, prétendre moins,
Donner ses tourmens pour tesmoins
De toutes ses peines diuerses,
De coups n'estre point abbatu;
C'est d'vne asne auoir la vertu.

L'effort fait plus que le merite,
Car pour trop meriter vn bien,
le plus souvent on n'en a rien,
Et dans l'amoureuse poursuite
Quelquesfois l'importunité
Fait plus que la capacité.

I'approuue bien la modestie,
Ie hay les amans effrontez;
Evitons les extremitez,
Mais des Dames vne partie,
Comme estant sans election,
Iuge en discours l'affection.

En discourant à sa Maistresse,
Que ne promet l'amant subtil?
Car chacun, tant pauvre soit-il,
Peut estre riche de promesse;
Les Grands, les Vignes, les Amans,
Trompent tousiours de leurs sermens.

Mais vous ne trompez que vous mesme,
En faisant le froid à dessein,
Ie croy que vous n'estes pas sain,
Vous avez le visage blesme;

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Ou le front a tant de froideur,
Le cœur n'a pas beaucoup d'ardeur.

Voſtre Belle, qui n'eſt pas lourde,
Rit de ce que vous en croyez
Qui vous void, penſe que ſoyez
Ou vous muet, ou elle ſourde,
Parlez, elle vous oira bien;
Mais elle attend, & n'entend rien.

Elle attend d'vn deſir de femme,
D'ouyr de vous quelques beaux mots;
Mais s'il eſt vray qu'à nos propos
On recognoiſt quelle eſt noſtre ame,
Elle vous voit, à cette fois,
Manquer d'eſprit comme de voix.

Qu'vn honteux reſpect ne vous touche,
Fortune ayme vn audacieux,
Penſez, voyant Amour ſans yeux,
Mais non pas ſans mains, ni ſans bouche,
Qu'apres ceux qui font des préſens,
L'Amour eſt pour les bien-diſans.

FIN.

TABLE

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

TABLE
DES OEUVRES
DV
SIEUR REGNIER.

A.

AYmant comme i'aymois, que ne devoiſie craindre? Seconde Elégie Zélotipique. 146

B.

Bertaut, c'eſt vn grand cas, quoy que l'on puiſſe faire. Satyre V. 28

Bethune, ſi la charge où ta vertu ſàmuſe. Satyre VI. 36

Bien que ie ſçache au vray tes façons & tes ruſes. Elégie Zélotipique. 141

C.

Ce mouvement de temps peu cogneu des humains. Satyre X. 67

Cette femme à couleur de bois. Epigramme. 155

Ceux qui m'ont de foin couronné. Réponce à vn Epigramme. 154

Char-

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

Charles, de mes pechez i'ay bien fait pénitence. Satyre VIII. 51

Comte, de qui l'eſprit penetre l'vnivers. Satyre II. 6

E.

En quel obſcur ſejour le Ciel m'at il réduit. Plainte. 156

G.

Graueur, vous deviez avoir ſoin. Epigramme. 154

I.

Iamais ne pourray-ie bannir. Ode. 161

I'ay pris cent & cent fois la lanterne en la main. Satyre XIIII. 110

Ie croy que vous avez fait vœu. Epigramme. 135

Ie n'ay peû rien voir qui me plaiſe. Epigramme. 135

Il eſtoit preſque iour, & le Ciel ſouſriant. Diſcours au Roy. 132

L.

La fameuſe Macette, à la Cour ſi cognuë. Satyre XIII. 100

M.

Marquis, que doy-ie faire en cette incertitude. Satyre III. 14

Motin, la Muſe eſt morte, ou la faueur pour elle. Satyre IIII. 22

Non,

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

N.

Non, non, i'ay trop de cœur pour laſchement me rendre. Satyre XVII. 128

O.

On dit que le grand Peintre ayant fait vn ouvrage; Satyre XII. 95
Ouy, i'écris rarement, & me plais de le faire. Satyre XV. 116

P.

Paſſerat, le ſeiour, & l'honneur des Charites. Sonnet. 163
Pourquoy perdez-vous la parole. Stances. 164
Puis que le iugement nous croiſt par le dommage. Satyre XVI. 123
Puiſſant Roy des François, Aſtre vivant de mors. Satyre I. 1

Q.

Quoy! ne là vois-ie aſſez en mes vœux deſiré? Impuiſſance. 148

R.

Rapin, le fauory d'Appollon, & des Muſes. Satyre IX. 59

S.

Sy des maux qui vous font la guerre. Epigramme. 155
Sotte & faſcheuſe humeur de la pluſpart de hommes. Satyre VII. 45

Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17

T.

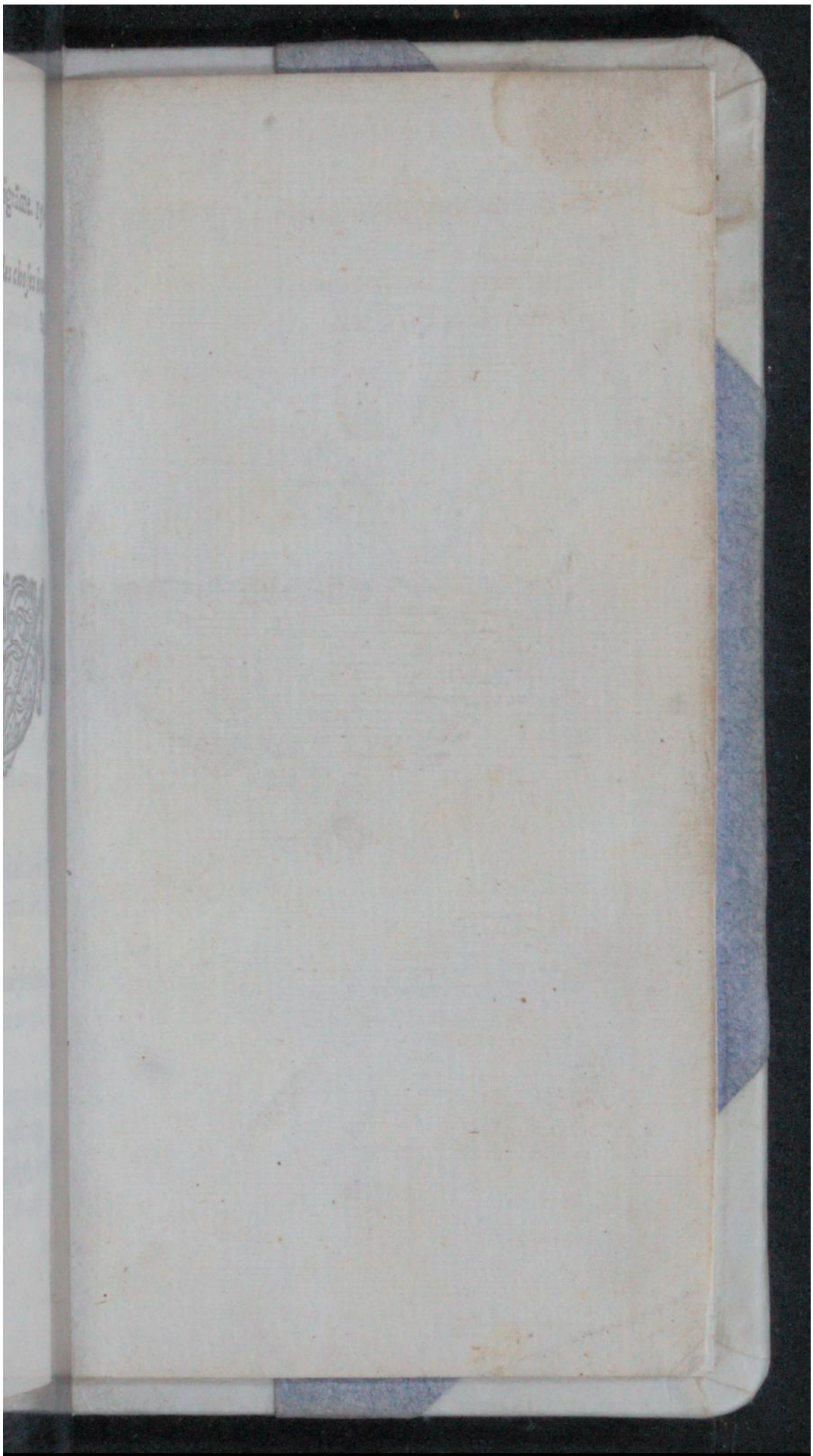
Tu as vne mauuaise grace. Epigrãme. 154

V.

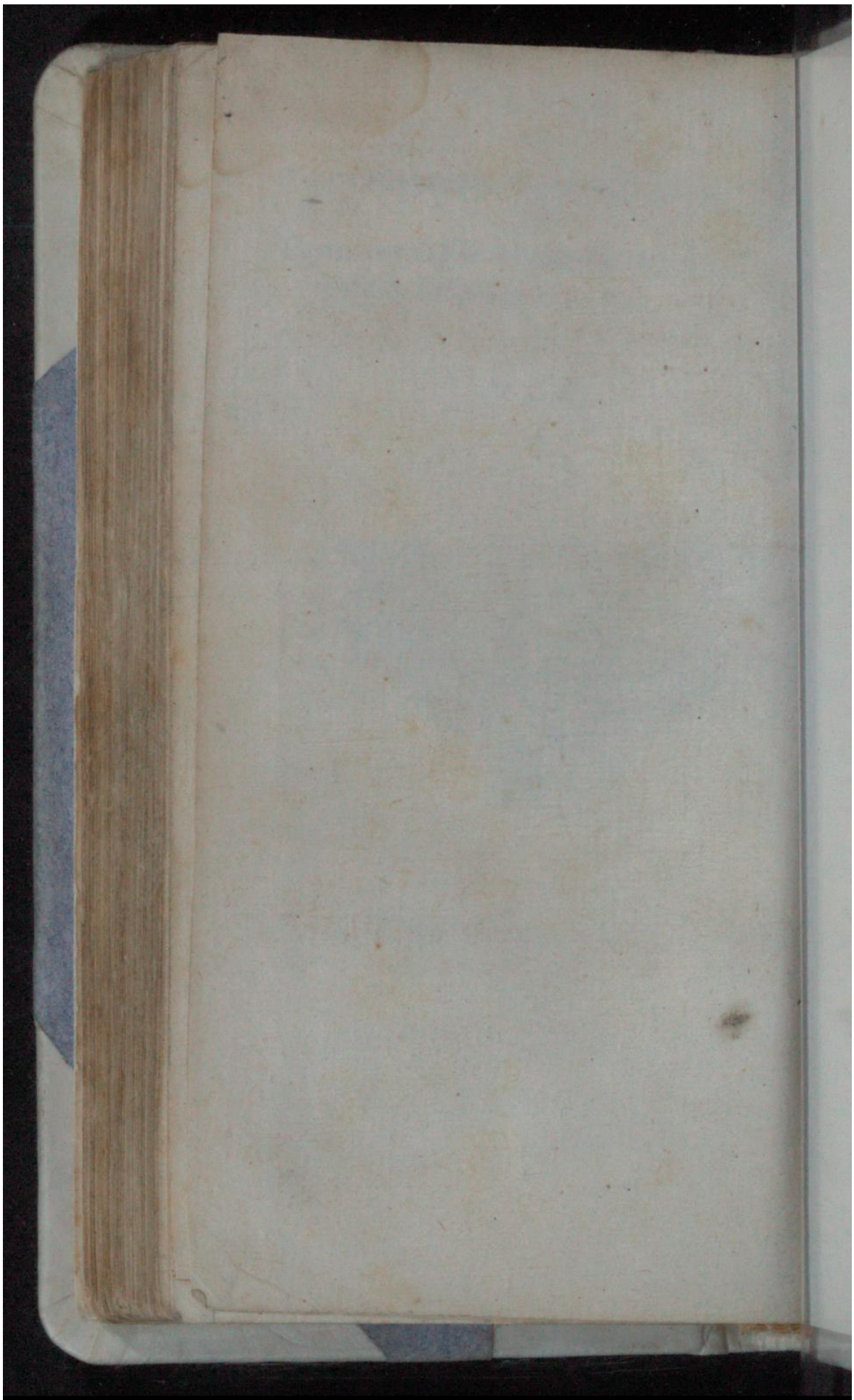
Voyez que c'eſt du monde, & des choſes humaines. Satyre XI. 82

FIN.

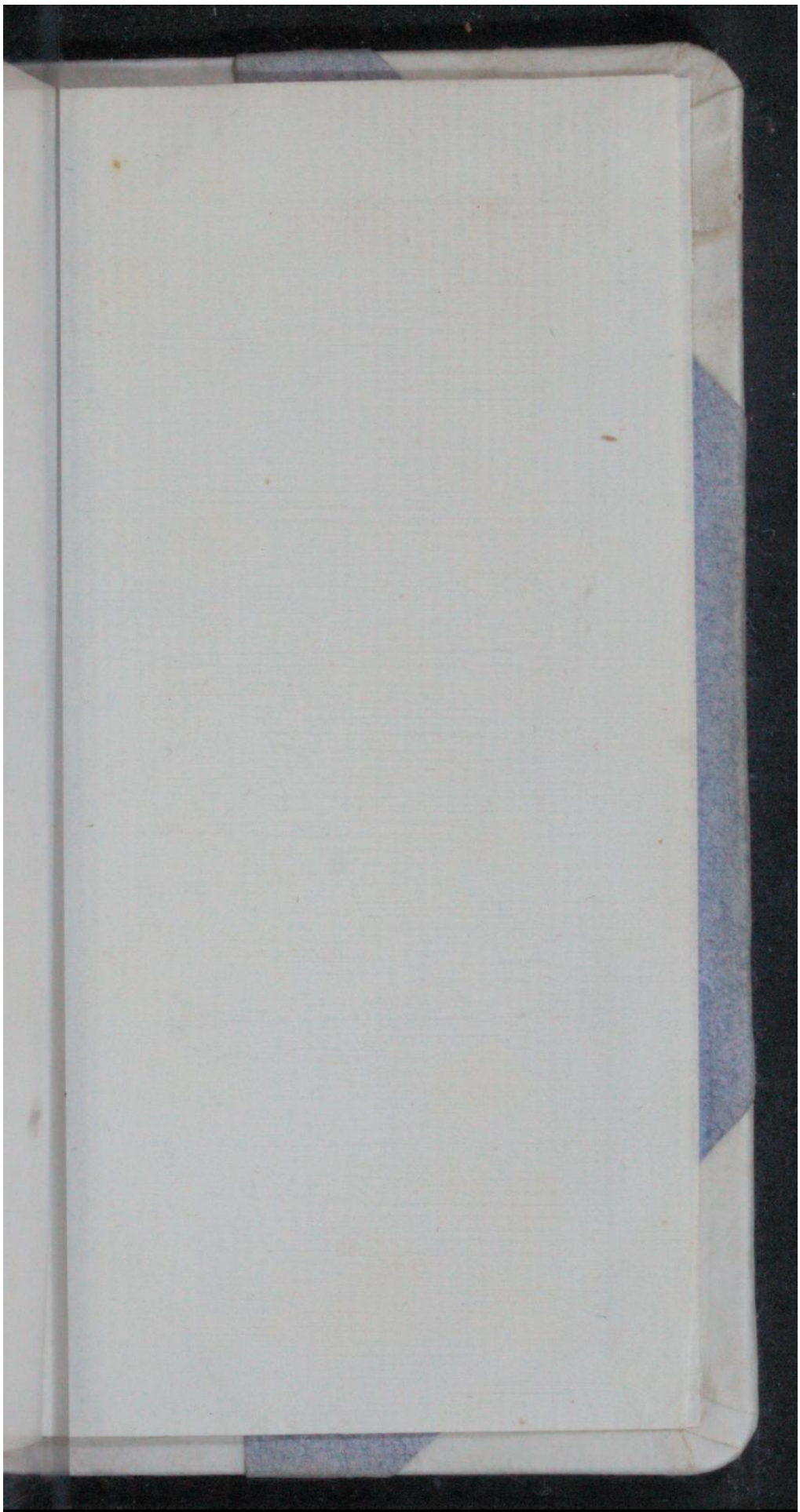
Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17



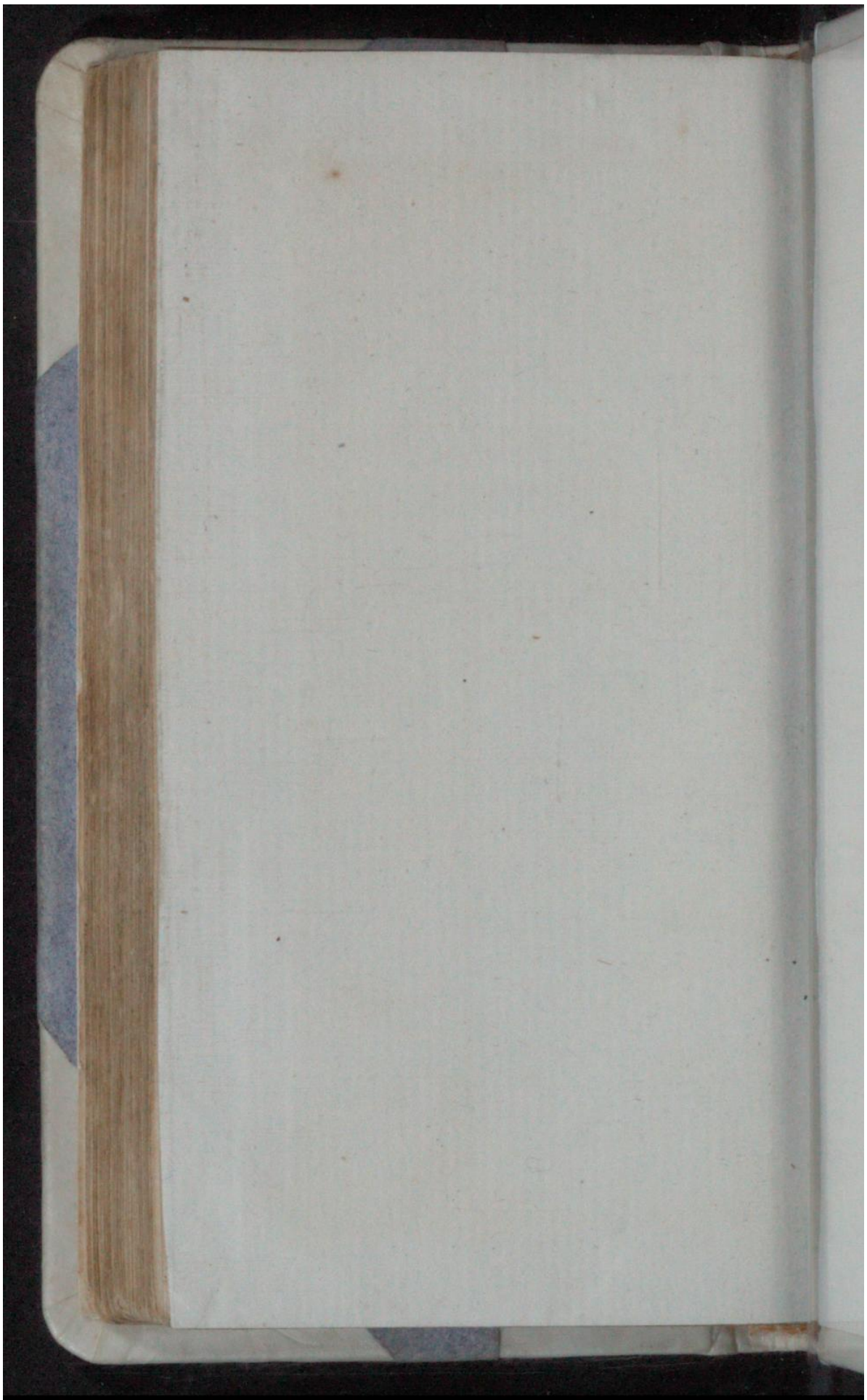
Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17



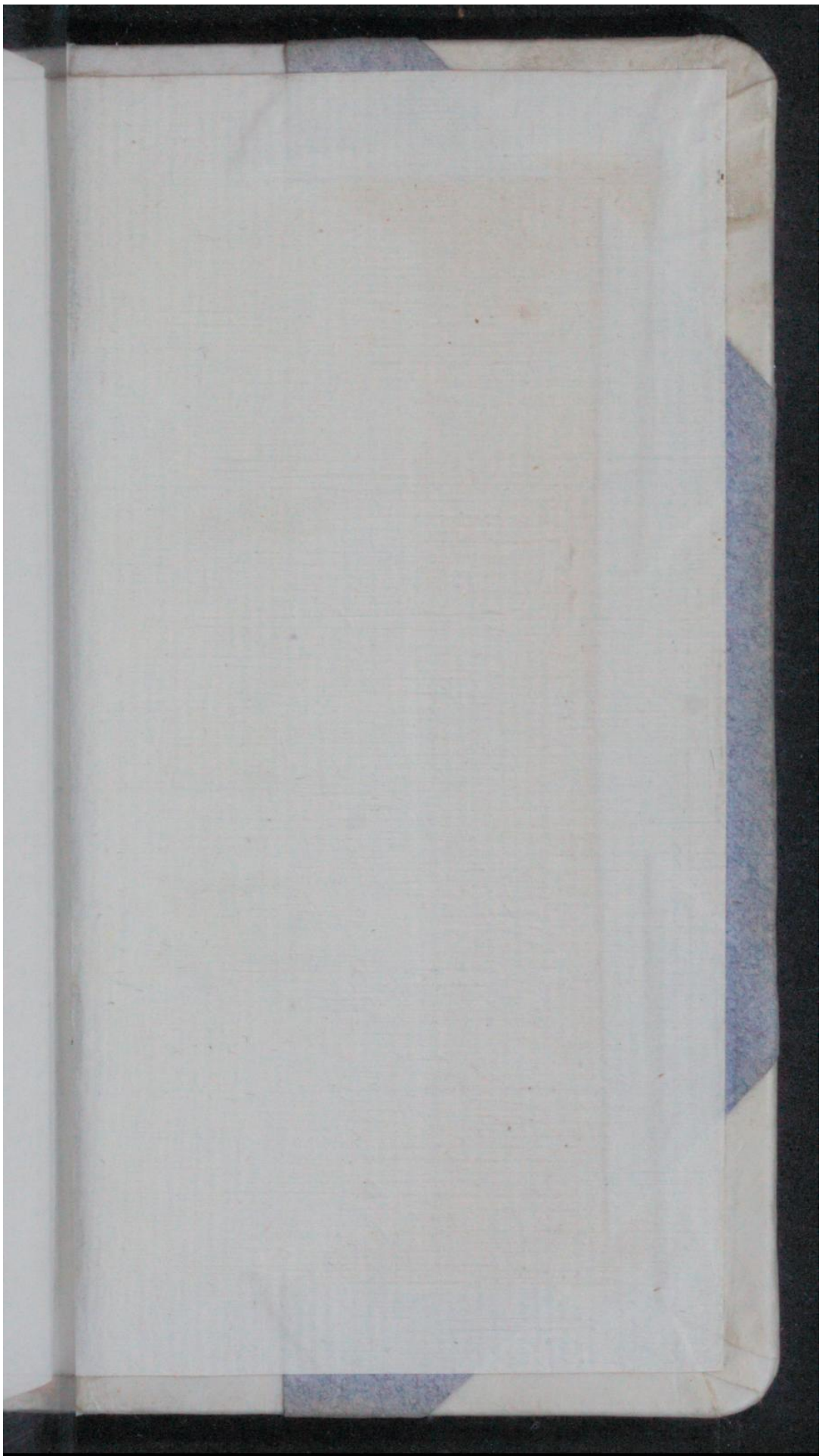
Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17



Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17



Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17



Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of Koninklijke Bibliotheek, Den Haag.
224 C 17